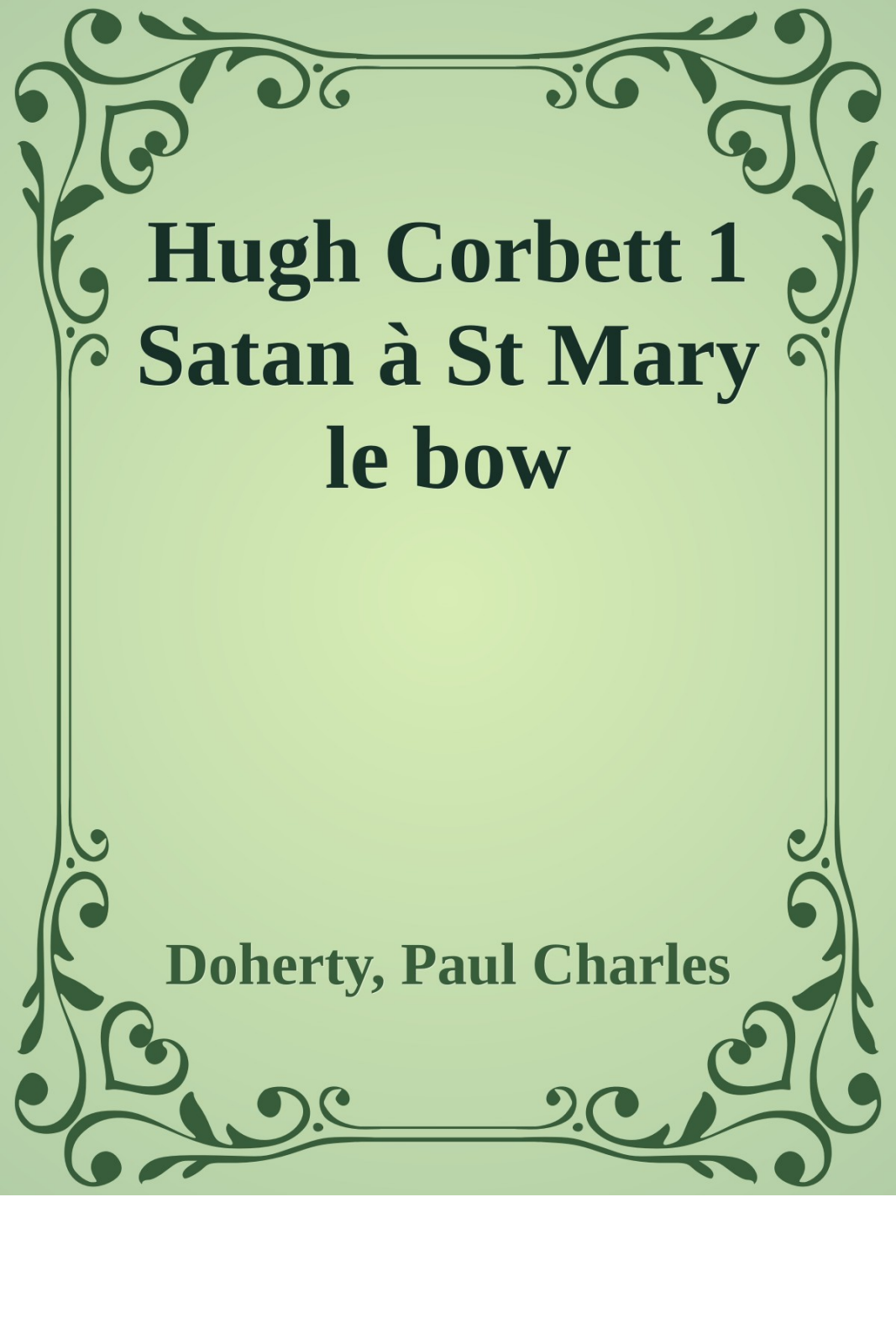


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Hugh Corbett 1 Satan à St Mary le bow

Doherty, Paul Charles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Paul C. Doherty
Satan à
St-Mary-le-Bow



10
18

grands détectives

Paul C. Doherty

Satan à St-Mary-le-Bow

*Traduit de l'anglais
par Anne Bruneau et Christiane Poussier*

10

18

*« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

NIL EDITIONS

Nil éditions Paris,
ISBN 2-264-02446-1

Table des matières

LE MONDE DE HUGH CORBETT

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

NOTE DE L'AUTEUR

LE MONDE DE HUGH CORBETT

L'existence toute romanesque de Hugh Corbett se déroule sur l'une des périodes les plus turbulentes de l'histoire d'Angleterre dans un contexte européen. Édouard I^{er} (1272-1307), qui règne sur Albion à la fin du XIII^e siècle, fut à la fois un grand légiste et un grand guerrier. On lui doit la conquête du pays de Galles et il fut le plus redoutable adversaire du nationalisme écossais. Son ambition était de réunir l'Angleterre, le pays de Galles et l'Écosse sous un sceau unique, le sien. Ce fut aussi un grand bâtisseur : on lui doit quantité de châteaux qui essaient du nord au sud et d'est en ouest de l'île. Certains comme celui de Caernarvon ont conservé l'atmosphère de sa redoutable majesté. Grand législateur, c'est sous son règne que pour la première fois les Parlements se réunirent à Westminster.

Édouard était un homme qui avait l'obsession de tout contrôler, qu'il s'agît des marchés, des villes ou des affaires de l'Église. Il pouvait se montrer généreux et tolérant, mais aussi cruel et rusé. Il lui était possible de se montrer subtil et de charmer les oiseaux qui nichent dans les arbres. À d'autres moments, il était plein de mépris, d'inégalable cruauté : il fit enfermer la femme d'un prince dans une cage suspendue sur les murailles d'un château, et lorsque sa propre fille exprima son mécontentement, il lui ôta sa couronne de la tête d'un geste brusque et la jeta dans le feu. En vieillissant, Édouard devint de plus en plus caractériel et ses humeurs imprévisibles.

En France, Philippe Capet surnommé Philippe « le Bel » fut un valeureux adversaire d'Édouard. Philippe se considérait comme le descendant moral aussi bien que physique du grand Saint Louis. Lui aussi nourrissait des rêves de domination et d'empire. Philippe pensait que la dynastie capétienne devait dominer les dynasties européennes et, par un système d'alliances matrimoniales judicieuses, souhaitait réunir sous son influence personnelle les Flandres, les États allemands, l'Espagne et même l'Angleterre. L'Angleterre et Édouard étaient donc des ennemis invétérés, d'autant que des troupes anglaises occupaient encore la Gascogne et ses riches vignobles. Philippe et Édouard étaient en combat incessant, chacun prêt à exploiter les faiblesses de l'autre, mais préférant agir par la voie de la diplomatie et du secret plutôt que par le biais d'une guerre ouverte.

La rivalité d'Édouard et Philippe connut son point culminant à l'apogée même du Moyen Âge, dans cette période comprise entre la

chute de Rome et la Renaissance qui vit l'Église catholique dominer les vies temporelle et spirituelle des hommes. Ce fut une période de grands contrastes, d'architectures extraordinaires, d'artisanat superbe, qui vit l'émergence de nouveaux modes de pensée et d'un monde académique brillant représenté par les universités d'Oxford, Cambridge et Paris. Ce furent aussi des temps cruels. À Paris, les hommes étaient écartelés sur une roue. A Smithfield, à Londres, le patriote écossais William Wallace fut pendu, noyé et son corps démembré. Des hommes d'Église importants et des juristes astucieux contrôlaient les affaires de leurs maîtres royaux : à Paris, Guillaume de Nogaret, en Angleterre, Robert Burnell et Robert de Winchelsea, archevêque de Cantorbéry. Hugh Corbett symbolise la réussite à cette période, que ce soit en Angleterre ou en France. C'est un clerc royal éduqué à Oxford. C'est aussi un soldat écoeuré par les méfaits cruels de son roi au pays de Galles et en Écosse. Néanmoins, Corbett, comme bien d'autres clercs de haut rang, partage la passion de son maître pour la loi et l'ordre.

Corbett est un homme solitaire. Sa première épouse, Marie, meurt peu de temps après leur mariage, mais Corbett trouve le bonheur avec la belle princesse galloise, Maave Ap Llewellyn. Comme ses contemporains, Corbett est à la fois utilisé et récompensé par Édouard qui lui donne un titre et des terres et le comble de ses faveurs. Mais le roi Édouard est un maître exigeant. Il impose une obéissance complète : Corbett, comme ses vrais homologues de l'époque, trouve la tâche parfois excessive et difficile à accepter. Corbett est utilisé par son roi à deux niveaux : pour contrer ceux qui tentent de se rebeller contre lui⁽¹⁾. Il doit aussi l'aider à se protéger contre la menace extérieure, qu'elle vienne d'Écosse⁽²⁾ ou de France⁽³⁾.

Personnage caractéristique de son époque, Corbett croit à un gouvernement fort, au pouvoir de l'Église et à la foi que cette dernière enseigne. Dans ses enquêtes, il cherche à éviter la violence et préfère piéger son adversaire par la logique et le raisonnement. En son alter ego français, Amaury de Craon, Corbett rencontre un adversaire à sa mesure. Le personnage de Corbett m'a été inspiré par un clerc qui a réellement vécu sous le règne d'Édouard : le très expérimenté John de Droxford, dont l'écriture manuscrite peut encore être vue dans les archives de Cole⁽⁴⁾. Droxford est en réalité le clerc qui piégea Puddlicott⁽⁵⁾ en 1302. Comme Droxford, Corbett est assisté par un fier-à-bras, l'ex-délinquant Ranulf-atte-Newgate. Ranulf est aussi un personnage caractéristique de son époque : c'est un mercenaire et, comme nombre de ses contemporains, il réalise assez tôt que les attraits du brigandage pâlissent vite au regard de ce qu'apportent les études et le fait d'être accepté comme clerc royal. Hugh Corbett

comme Ranulf sont fondés sur des personnages historiques qui ont vécu et ont travaillé dans un univers tout aussi dangereux et violent que le nôtre. Ce sont des gens de Cour qui évoluent à travers les portiques humides des abbayes, la saleté des rues de Londres, le monde plein de trahison des Cours ou des campagnes désolées de l'Angleterre du Moyen Âge. Ils sont confrontés à toutes sortes de truands de leur époque, hors-la-loi, magiciens, assassins professionnels ou d'occasion. Ils gagnent des batailles, mais le coût de chaque victoire n'est jamais innocent.

Paul C. DOHERTY, juillet 1996
SATAN À ST MARY-LE-BOW

INTRODUCTION

Un vent coupant et impitoyable s'était levé juste après la tombée de la nuit. Faisant frémir et se rider les eaux noires de la Tamise, il s'abattait sur les embarcations à quai qui se balançaient et tiraient sur leurs amarres. Les corps à moitié pourris de trois écumeurs du fleuve se tordaient et tournaient au vent tandis que grinçait le gibet. Musique macabre pour danseurs funèbres. Le vent s'engouffrait dans les ruelles et les venelles défoncées de la cité, gelant boue et ordures et repoussant dans l'obscurité les prédateurs humains à l'affût du passant assez malchanceux pour être encore dehors par cette sinistre nuit noire. Sombre et solitaire, l'église St Mary-le-Bow⁽⁶⁾ livrait au vent sa brique travaillée et son bois sculpté. Le cimetière autour n'était que chuchotements et bruissements de feuilles et de branches, négligemment dispersées par le vent qui secouait et ployait les pauvres croix de bois. À l'intérieur de l'église, il faisait froid et sombre. Le vent rabattit un vantail mal fermé, puis continua à jouer son étrange mélodie lointaine dans les fentes et les fissures de la maçonnerie qui s'effritait. L'endroit était désert et silencieux si l'on exceptait le trottement pressé d'un rat et le lent goutte-à-goutte de la pluie se faufilant par le toit et s'écoulant le long du mur couvert de moisissure jusqu'à sa base souillée par une tache verdâtre. Dans le chœur, devant le maître-autel, un homme se tenait assis bien droit sur la Sainte Cathèdre. De ses mains douces et potelées, il agrippait le bois sculpté comme pour se convaincre qu'aussi longtemps qu'il resterait là, il bénéficierait du droit d'asile et serait protégé par toute la puissance, temporelle et spirituelle, de l'Église. De ses gros yeux protubérants, il fouillait les ténèbres à « leur » recherche en se demandant s'« ils » viendraient. Il avait gravement péché en étant l'un d'« eux », il avait gravement péché en tuant l'un d'« eux » et « ils » ne lui pardonneraient pas. Dieu non plus. Les doigts de l'homme frôlèrent les lettres sculptées sur les bras de la cathèdre : *Hic est terribilis locus* : voici le Lieu de Terreur, la Maison de Dieu où les Anges sont venus et ont adoré le Corps Immaculé du Christ. Pourtant, là aussi, il avait commis un péché des plus horribles, commis un acte abominable dans l'espoir d'atténuer sa terreur et son désespoir. Il repensa au poignard, ce poignard qui avait transpercé si facilement la gorge tendre de l'homme. Comme en rêve, il le revit s'enfoncer sans effort ni heurts, comme un couteau dans du beurre. Ce n'était pas ce qu'il avait voulu,

mais c'était fait ; il était devenu un criminel fuyant la justice du roi et quelque chose d'autrement plus terrifiant. Il sursauta lorsque, au-dessus de lui, une chauve-souris ou un oiseau, bousculé par le vent, se cogna à l'une des grandes baies à vantaux. Levant les yeux, il scruta l'obscurité, mais en entendant un léger bruit au fond de l'église, il se retourna lentement, sentant les cheveux sur sa nuque se hérissier à la pensée horrible de ce que cela pouvait signifier. « Ils » étaient là, à la lueur tremblotante d'une torche. On les aurait dits surgis des ténèbres, avec capes et cagoules. « Ils » étaient là, groupe de noirs corbeaux maléfiques dans le cercle de lumière des torches, et ils commencèrent à avancer silencieusement vers lui. L'homme poussa un gémissement de terreur et se renfonça dans la cathèdre, indifférent au liquide *tiède* qui mouillait ses cuisses grassouillettes. Les mains agrippées au bois, la tête collée au dossier, il jetait des regards affolés autour de lui. Il y avait sûrement, pensa-t-il, un moyen d'échapper à l'enfer qui s'approchait. Il voulait s'enfuir, mais était incapable de bouger — le vin, peut-être ! Si seulement il n'avait pas les jambes ni les bras aussi lourds, il pourrait encore se soustraire à la terreur qui venait vers lui.

CHAPITRE PREMIER

Édouard^{7}, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, était assis dans une petite pièce sobrement meublée de son palais de Westminster. Peu de gens le savaient de retour dans la capitale, car il venait juste d'arriver, répondant à l'appel pressant de son chancelier, Robert Burnell, évêque de Bath et de Wells. Épuisé par son voyage, penché au-dessus du feu vif d'un petit brasero, enveloppé de sa cape, Édouard s'efforçait de faire fi du vent glacial qui s'acharnait sur les vantaux de bois. Finalement il se leva et traversa la pièce pour s'assurer qu'ils étaient bien fermés ; il faisait noir dehors, la cité et le fleuve disparaissaient sous d'épaisses brumes, et seuls les gémissements du vent et le hurlement d'un chien dans la rue brisaient l'étrange silence. Le roi frissonna et tressaillit lorsqu'un rat remua la paille jonchée d'herbes odorantes. « Trop de recoins sombres, pensa le roi, que n'atteint pas la pauvre lueur des torches fichées aux murs. »

— Des ombres partout, murmura-t-il avant de revenir vers le brasero et de repenser aux ombres fantomatiques qui hantaient son âme. D'abord, il y avait son père, Henri, aimant le plaisir et les arts, trop complaisant, ne se souciant que des aises de ses favoris et des siennes propres, Henri à la voix douce, à la peau douce, Henri dont la seule passion avait été la construction de sa précieuse abbaye de Westminster.

Puis surgissaient d'autres visages plus menaçants ; les Montfort^{8}, Simon aux cheveux filasse et ses fils arrogants et agressifs : sourire aux lèvres et trahison au cœur. Simon avait été son ami autrefois, Édouard s'était même allié à lui contre son père le roi afin de créer une Communauté du Royaume plus juste, mais le rêve avait tourné au cauchemar — Henri était piètre roi, mais Montfort et les autres barons étaient des tyrans ne pensant qu'à leurs propres intérêts. Simon s'était révélé le pire, lié à des sectes sataniques, aux rites secrets et exécrables que sa famille maudite avait ramenés des provinces opulentes et aimables du midi de la France. Même mort, pensa tristement Édouard, Montfort surgissait de la tombe pour venir le hanter par-delà les années. De fait, le roi se demandait souvent si Montfort était vraiment mort ou s'il était encore vivant, organisant secrètement des sabbats et dirigeant des assassins qui poursuivaient Édouard comme des chiens de meute bien dressés et impitoyables ; Édouard regarda la longue cicatrice blême de sa main droite.

— Montfort doit être mort ! murmura-t-il vers le brasero. Tué à

Evesham il y a longtemps. Le roi contemplait les charbons ardents, les flammes rouges lui rappelant cette journée de folie et de tuerie passée à Evesham une vingtaine d'années auparavant, parmi les prairies verdoyantes et les champs jonchés de pommes. Lui et son armée s'étaient avancés contre Simon, toutes bannières déployées et claquant à la brise. Cette journée d'été avait été brusquement écourtée par un orage soudain qui avait envahi le ciel ; le fracas du tonnerre et des éclairs avait couvert le martèlement sourd de sa cavalerie en armure chargeant la petite troupe des rebelles encerclés. Malgré toutes les batailles qu'il avait livrées, Édouard se souvenait très précisément de cet instant à Evesham où il avait enfoncé les rangs ennemis, l'épée rougie du sang des soldats de Montfort. À la fin Simon était resté seul, debout, en cotte de mailles, enjambant les cadavres de sa garde, et défiant les troupes royales de venir se mesurer à lui. Assis à l'écart, Édouard avait assisté à la fin du chef rebelle. À ce moment-là, l'orage avait subitement cessé et le sang coulant à travers l'armure brisée de Simon avait étincelé sous le pâle soleil comme une cascade de rubis. Ils avaient mis le corps de Simon en pièces. Édouard ressentit un léger frisson d'horreur en repensant à ce qu'il avait ordonné dans l'ardeur de la bataille : jeter les restes déchiquetés de Simon à une meute de lévriers affamés.

— Oui, murmura Édouard, Simon doit être mort. Le roi regarda la pièce déserte. Si Simon était bien mort, pensa-t-il avec accablement, ses partisans, eux, ne l'étaient pas : ils organisaient des sabbats et complotaient sa mort par le poison, le poignard, l'épée, la masse d'armes ou les flèches, prêts à l'attaquer de jour comme de nuit, en Angleterre ou à l'étranger. À l'étranger ! Édouard contempla les ténèbres. Il se rappelait Saint-Jean-d'Acre en Palestine où, quelque huit ans après sa victoire d'Evesham, la reine Aliénor⁽⁹⁾ et lui étaient à la croisade, essayant d'unifier les petites principautés de Terre sainte. Il avait cru que là, au moins, il serait en sécurité, mais les assassins avaient frappé. Un ermite chrétien avait demandé audience ; l'esprit ailleurs, Édouard avait fait signe qu'il la lui accordait. Couvert de vermine, le dos cassé, comme beaucoup de ses semblables, l'homme était entré sous la tente et s'était glissé dans un recoin sombre — Édouard se souvenait : il l'avait vu sortir quelque chose de sa manche et n'avait réagi que lorsque le poignard acéré s'était approché de son cœur. Édouard avait fait un bond de côté en criant : « Trahison ! » Ses gardes s'étaient rués à l'intérieur et avaient abattu l'homme, mais le poignard empoisonné était resté fiché dans son bras. Sans Aliénor qui avait fait saigner la blessure et sucé elle-même le poison, ce dernier aurait atteint le cœur.

Édouard se leva et se versa un gobelet de vin. Aliénor ! Il aurait

dû être à ses côtés à présent, trouvant plaisir et chaleur auprès de sa peau veloutée et mate, au lieu de méditer sur le passé dans cette pièce vide. Il but lentement son vin. Si seulement le passé pouvait mourir et le laisser en paix ! Il avait tant à faire, mais Montfort et ses sociétés secrètes ne cessaient de s'acharner sur lui.

— Retourne dans ta tombe, Simon ! siffla-t-il féroce, mais seules lui répondirent l'obscurité et la plainte incessante du vent.

Édouard se leva et regarda à travers les vantaux. Sous les nappes de brume qui montaient du fleuve, sa capitale semblait paisible, mais Édouard n'était pas dupe. Les émules de Simon avec leurs sabbats, leurs constantes conspirations et leurs projets clandestins s'y rassemblaient pour comploter meurtre, trahison et rébellion. Des rats, qui s'affairaient dans les trous et les caniveaux de la cité, pensa Édouard, et ce qu'ils complotaient mûrissait comme un furoncle plein de pus. Ses espions le lui avaient confirmé. Tout semblait indiquer l'imminence d'une crise inévitable. Ils avaient déjà commencé à agir ; il y avait un lien, raisonna le roi, entre le suicide à St Mary-le-Bow et ces rebelles, et il était grand temps que Burnell, son vieux et sagace chancelier, débusquât ces traîtres et les anéantît. On frappa à la porte ; elle s'ouvrit et l'homme auquel pensait justement Édouard s'avança lourdement dans la pièce. Robert Burnell, évêque de Bath et de Wells, chancelier d'Angleterre, esquissa un salut des plus brefs et se hissa sur le seul siège de la pièce en essuyant son large visage rubicond avec la manche volumineuse de sa robe bordée de fourrure.

— Que Dieu vous bénisse, Sire, dit-il d'une voix essoufflée. Je ne comprends pas pourquoi vous tenez tant à vous installer dans la plus haute pièce du palais, du château ou du manoir où vous demeurez.

Édouard sourit affectueusement. Il y avait peu de place pour le protocole et les ronds de jambe entre son chancelier et lui. C'était de vieux amis unis contre de vieux ennemis. Il avait autant confiance en Burnell qu'en son bras droit. Malgré sa corpulence et son aspect suffisant, le chancelier faisait preuve d'une intelligence brillante, aiguë et subtile, que ce fût pour rédiger un document juridique ou pour traquer les ennemis du roi en Angleterre et à l'étranger.

— Vous savez bien, Monseigneur, rétorqua le roi sur un ton sarcastique, pourquoi je choisis toujours la plus haute pièce. Il faudrait un assassin bien malin pour escalader ces murs ou pour passer près des gardes de l'étroit escalier. Vous avez appris quelque chose de votre espion ?

Burnell fit signe que non.

— Rien, répondit-il lentement. Et je pense que je n'en apprendrai jamais rien. Son corps a été repêché dans la Tamise ce matin. La gorge tranchée ! Édouard poussa un grognement d'exaspération.

— Donc les conspirations continuent !

— Oui, dit Burnell. Pourtant nous avons réussi à apprendre que se tramait ici, dans la cité, des complots de trahison et de rébellion.

— Et l'incident de St Mary-le-Bow en ferait partie ? demanda le roi.

— Oui, murmura le Chancelier.

— Comment votre agent a-t-il été découvert ? s'enquit Édouard. Burnell haussa les épaules.

— Simple hypothèse de ma part, répondit-il lentement, mais je pense qu'ils ont un espion au coeur même de la Chancellerie !

— Vous voulez dire ici ? s'exclama Édouard. Un clerc royal qui comploterait contre son roi avec les partisans de Montfort ?

Burnell acquiesça d'un signe de tête.

— Ce n'est qu'ainsi que mon agent a pu être découvert, répliqua-t-il avec fermeté. Quelqu'un, un des clercs, a livré des renseignements confidentiels qu'il aurait dû tenir secrets. Peut-être n'était-ce pas par désir de trahison, mais par cupidité, pour une bourse remplie d'or. Quoi qu'il en soit, s'il est pris, conclut d'une voix amère Burnell, soyez assuré qu'il sera pendu haut et court comme les autres.

— Et maintenant ? lança le roi. Qu'allons-nous faire, maintenant ? Il s'approcha du chancelier et lui tapota l'épaule.

— Il y a peu, continua doucement Édouard, je comparais ces comploteurs, ces rebelles, la lie de notre cité, à des rats ; je vous considère, Monseigneur, comme mon tueur de rats. Vous devez débusquer cette vermine.

Le chancelier toussa et s'éclaircit la gorge.

— J'ai choisi un homme, reprit-il, un autre clerc qui travaille actuellement à la Cour royale de justice. Burnell s'interrompit et jeta au roi un regard anxieux.

— C'est probablement notre seul et dernier espoir, Sire !

— Bien, murmura le roi. Mais ne lui dites pas que vous soupçonnez la présence d'un espion au coeur même du palais de Westminster. Après tout, il se pourrait que cela fût un de ses amis ! conclut-il sur un ton significatif.

C'était toujours ici qu'ils se rassemblaient, dans l'ossuaire de cette église déserte de Londres, au centre de cette crypte rongée de moisissure et de poussière, dans cet endroit clos et secret, dissimulé aux regards des curieux et des espions. Ils avaient entonné leur prière à Lucifer, l'Étoile du Matin Déchue, les mains tendues au-dessus d'un grossier autel en pierre recouvert de symboles mystiques entourant une croix renversée. La lueur hésitante et crue de l'unique torche éclairait l'obscurité glacée, mais ne révélait rien des treize personnages qui avaient rabattu le capuchon de leur cape et dissimulé leur visage sous des masques de cuir brut. Ils ne savaient même pas

qui étaient les autres. Seul leur chef, La Cagoule, silencieux comme toujours, connaissait leur identité. Par des pactes macabres et des serments de sang, ils s'étaient engagés à abattre le roi et à fomenter la révolte. C'était l'essence même de leur existence, le lien qui les unissait, et ils étaient là pour savoir comment mener leur entreprise à bien. La silhouette à la droite du chef prit la parole d'une voix rauque, étouffée par le masque ; ses mots — presque des chuchotements — se répercutèrent dans la pièce glaciale et sinistre.

— C'est fait, murmura-t-il. Ceux qui mettaient en danger notre Grand Dessein, l'espion et l'assassin, ont été supprimés et expédiés là où il se doit.

— N'existe-t-il aucune autre menace ? demanda un membre du groupe.

— Oui et non, répondit le premier interlocuteur, jetant un regard circulaire à ses compagnons. Notre Maître, dit-il en saluant la silhouette assise, notre Maître affirme que le roi et ses gens ont nommé un clerc pour mener l'enquête. Notre agent à la Chancellerie nous a avertis qu'il nous faudrait nous méfier de lui.

— Pourquoi ? lança quelqu'un. Quel danger représente-t-il ?

La Cagoule leva la main pour réclamer le silence et fit un signe en direction de l'obscurité. Une vieille femme, ridée et voûtée par l'âge, s'avança péniblement et s'accroupit au milieu du groupe en jetant des regards anxieux à la ronde. Elle repoussa ses cheveux clairsemés de son visage décharné avant de plonger la main dans un sac de cuir sale qu'elle avait apporté et d'en sortir un coq noir aux plumes soyeuses qui frémissait dans sa main, mais était incapable de se débattre à cause du blé drogué qu'il avait mangé. La vieille souleva le coq, salua d'abord La Cagoule, puis l'autel, avant de marmonner une prière et de mordre dans le cou grassouillet du coq dont le corps tressaillit follement et devint flasque, tandis que la vieille, la bouche souillée de sang, de chair et de plumes, levait les yeux et regardait triomphalement l'assemblée qui avait assisté impassiblement à cette scène. Elle aspergea de sang le sol crasseux en une parodie blasphématoire du prêtre qui purifie les fidèles avec un rameau d'hysope, avant le début de la messe. Puis la vieille sorcière s'agenouilla et se mit à examiner soigneusement la tache de sang qui s'était formée, tout en grommelant et en marmonnant. Elle se tourna vers La Cagoule.

— L'homme que le roi a choisi, coassa-t-elle, est très dangereux. Si vous ne l'arrêtez pas, vous ne pourrez pas vous venger de la Maison des Plantagenêts. Le jour de la délivrance, si bien préparé, n'advient pas. Ce clerc doit mourir !

Le chef écouta comme s'il pensait à autre chose, puis se pencha vers l'orateur à sa droite. Ce dernier, alors, s'adressa à l'assemblée :

— Laissons ce clerc, quel qu'il soit, s'agiter dans son coin ! Ce n'est qu'un homme seul. Il y a beaucoup de pièges. Soyez tranquilles. Nous l'arrêterons.

Sa voix se fit plus arrogante.

— Le jour de la délivrance viendra. Nous débarrasserons le pays de tous ceux, rois, évêques, prêtres et autres, qui nous dictent leur loi. Soyez-en sûrs !

Comprenant que la réunion était achevée, l'assemblée commença à se disperser, chacun saluant le chef masqué avant de quitter la pièce. Quand tous furent sortis, l'orateur se tourna vers La Cagoule et désigna la vieille sorcière qui était encore assise, comme en transe, sur le sol de terre battue.

— Elle attend sa récompense, dit-il. Que faut-il lui donner ?

— Elle a bien rempli son rôle ! lui murmura-t-on en réponse. Tranche-lui la gorge !

CHAPITRE II

Assis au bord de sa paillasse, Hugh Corbett, clerc à la Cour royale de justice, était recroquevillé sous ses couvertures, son fin visage pâle, encadré d'une masse de cheveux noirs et raides, pincé et creusé sous l'action du froid. Ramenant les couvertures sur lui, il tendit ses doigts gourds vers un petit brasero dont les charbons rougeoyaient enfin, dissipant son haleine dans l'air glacial. Il était transi et répugnait à se laver avec l'eau tiède qu'un serviteur venait d'apporter dans une cuvette. Ses collègues le taquinaient souvent sur son obstination à se laver entièrement une fois par jour. Il haussa les épaules à cette pensée, rejeta les couvertures et, sans plus se soucier du froid, commença à se frotter avec un linge humide. Un médecin arabe, à qui il avait rendu service, lui avait dit un jour que c'était là un bon moyen de limiter les infections. Il s'arrêta de frotter et regarda le linge d'un air morne. Les infections ! Il se demanda ce qui aurait pu empêcher la peste de lui ravir son épouse et son enfant. Née d'une souffrance enfouie depuis longtemps, une douleur sourde le fit frissonner de tout son être, et il commença à se sécher vigoureusement. Son épouse et son enfant, aux visages rieurs, à la peau sans tache, resplendissants de force et de santé, transformés en un rien de temps en ombres puantes et vomissantes au corps entier couvert de bubons et de plaies purulentes... Ils étaient morts avant qu'il ne réalisât ce qui arrivait et ils gisaient à présent dans le paisible cimetière d'Alfriston, au Sussex. Cela faisait dix ans, bientôt dix ans, pensa-t-il, et la souffrance était toujours là. Il regarda son corps mince et musclé, couturé de cicatrices, souvenirs des guerres au service du roi Édouard au pays de Galles. Il s'étira et se tordit le bras pour examiner la longue balafre pourpre qui courait de l'épaule au poignet. Il l'avait reçue sept ans — ou peut-être huit ans ? — auparavant, il ne se souvenait plus exactement. Ce qu'il se rappelait, c'est que sa famille était morte et enterrée depuis bien longtemps. Il s'était porté volontaire pour servir dans la Maison du roi lors de l'expédition galloise, avec peut-être l'espoir que la mort qui l'avait manqué au temps de la peste finirait par le rejoindre là-bas. Il avait été mêlé au plus fort des combats lorsque, poursuivant les troupes de Llewelyn⁽¹⁰⁾, les armées d'Édouard remontaient à grand-peine les vallées perdues dans le brouillard et semées d'embûches du sud du pays de Galles, redoutant ces Gallois qui tiraient parti de sinistres fondrières et marécages pour décocher des flèches meurtrières et tendre des embuscades et qui, sauvages

guerriers nus, surgissaient soudain, armés de longs couteaux de chasse redoutables, prêts à tuer traînards ou imprudents.

Une nuit, ils avaient lancé une attaque-surprise sur le principal camp anglais, cherchant à atteindre le pavillon royal. Il avait fait partie de ceux qui les avaient arrêtés, se battant désespérément devant la tente même du roi, engagé dans une lutte acharnée avec un groupe de Gallois, dont les corps enduits de graisse se pressaient contre la ligne des gardes assemblés en hâte pour arrêter leur avance. Il avait tenu bon, il avait résisté dans la boue, frappant d'estoc et de taille et criant des insultes jusqu'à s'enrouer. Ce n'est que lorsque les Gallois furent finalement repoussés qu'il s'aperçut que son bras gauche n'était qu'une plaie béante. Bien sûr, le roi avait su montrer sa reconnaissance. Édouard n'oubliait jamais un bienfait ni un tort. Les blessures de Hugh furent pansées par un médecin du roi et, de retour à Londres, il ne fut guère surpris de découvrir qu'on l'avait promu clerc à la Cour royale de justice. C'est là que, depuis, il travaillait à rédiger des contrats et à noter les conclusions de la cour, presque indifférent à la misère humaine révélée par ces procès-verbaux. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui serait différent. À cette pensée, il se vêtit rapidement tout en regardant dehors par une fente du vantail pour deviner l'heure qu'il pouvait être. Les cloches d'une église voisine appelant à la messe l'avaient réveillé. Son rendez-vous était fixé à midi et il pensait avoir deux heures devant lui pour s'y rendre bien que le trajet fût certainement rendu plus malaisé par l'épais brouillard. Il acheva de s'habiller et attacha sa ceinture d'où pendaient une petite bourse et le long fourreau de son poignard ; ayant pris une chaude cape en laine dans l'unique coffre de la pièce, il sortit de la chambre et s'engagea dans le long et tortueux escalier en bois. A mi-chemin, il se rappela qu'il n'avait pas fermé la porte à clef ; il faillit retourner sur ses pas, mais haussa les épaules. Un malheureux grenier jonché de paille, un simple lit et un coffre en bois presque vide, voilà qui ne tenterait guère un voleur, fût-il aux abois ! Il descendit et, une fois arrivé en bas, il sortit dans la rue.

La brume s'élevait encore en nappes épaisses au-dessus des charrettes bringuebalantes. Hugh remonta Thames Street en ayant soin de marcher au milieu de la rue, loin des fenêtres des maisons à encorbellements d'où les servantes jetaient ordures et saletés de la nuit pour que les fassent disparaître boueurs et animaux errants. Les édiles de la cité avaient condamné de telles pratiques et même appointé des surveillants pour punir d'une amende les coupables et tuer tout animal fouillant les détrit. S'enveloppant plus étroitement dans sa cape, Hugh prit conscience que ces édits avaient été ignorés durant la récente révolte. L'époque était dangereuse, même en plein jour, et,

sous la cape, la main de Hugh reposait sur le long poignard gallois pendu à sa ceinture. Le désordre régnait, des coupe-jarrets, des bandes de malandrins infestaient les rues, et plus d'une fois on sonnait l'alarme ou on criait haro sur un larron dans le vain espoir de l'appréhender. Certains endroits, tels que l'enceinte et le cimetière de St Paul, échappant virtuellement à la loi, étaient devenus le sanctuaire de tout ce que la capitale comptait de truands, de criminels et de voleurs. Au moment où Hugh sortait de Queenshithe, la cité s'éveillait. On voyait apparaître pour mener leur commerce florissant, marchands d'anguilles, charbonniers, porteurs d'eau et nombreux mendiants au regard fouineur. Les étals des échoppes étaient rabattus, négociants et boutiquiers, bien emmitouflés, commençaient à héler les chalands. Les ignorant, Corbett se fraya un chemin jusqu'à la berge balayée par le vent glacial. Au point d'amarrage le plus proche, il loua les services d'un passeur pour affronter jusqu'au palais de Westminster les eaux agitées de la Tamise envahie par la brume. Le parcours fut des plus pénibles. Le temps d'arriver à destination, il regrettait presque de ne pas avoir fait le trajet à pied. Il gravit les marches du quai, traversa un chemin défoncé pour atteindre l'allée principale menant au palais de Westminster aux pignons imposants et à l'abbaye⁽¹¹⁾ aux murs, bâtiments et jardins majestueux. Cela faisait des années qu'il parcourait ce trajet, mais chaque fois il avait le souffle coupé par la beauté audacieuse des piliers, des arcs et des tours de l'église abbatiale, masse de pierre merveilleusement taillée qui semblait, comme par magie, être suspendue dans la brume. Ce matin-là, pourtant, il ne s'arrêta pas, mais se faufila parmi l'assistance de plus en plus nombreuse et pénétra sous les voûtes du grand hall du palais. Dans différents recoins et niches se tenaient les tribunaux royaux, chacun bien délimité par un cordon de gardes, les juges en toge rouge, les clercs sobrement vêtus et les avocats à robe noire rendant jugements et justice. C'était là et dans les salles et bâtiments attenants que résidait l'administration royale ; c'était là que travaillait d'ordinaire Corbett, mais, ce jour-là, il en irait tout autrement. Il attira l'attention d'un des clercs du chancelier et lui montra son ordre écrit ; on le conduisit alors dans une petite pièce où il mit immédiatement genou en terre en reconnaissant le chancelier, Robert Burnell, évêque de Bath et de Wells. Courtaud, emmitouflé dans une robe bordée d'hermine, Burnell rappelait à Hugh un angelot qu'il avait vu dans un tableau appartenant à un riche négociant de la cité. Pourtant il n'y avait rien d'angélique dans le crâne chauve et massif ou le nez crochu au-dessus des lèvres fines et du menton volontaire ; quant aux petits yeux durs comme des agates, ils ressemblaient à ceux d'un chien de chasse. Ces yeux prirent leur temps pour étudier Hugh avant qu'une voix grave, étonnamment douce, le priât de se relever et de s'asseoir

sur un siège qu'un clerc, constamment houspillé, avait apporté avant d'être cavalièrement congédié. Après le départ du clerc qui referma la porte derrière lui, Burnell se leva et fouilla dans les documents éparpillés sur la table. Finalement, avec un petit grognement de satisfaction, il en extirpa un de la pile, l'enroula et le lança à Hugh.

— Lisez-le, ordonna-t-il. Lisez-le maintenant ! Hugh hocha la tête et déroula le parchemin dont il remarqua tout de suite la mauvaise qualité et les mots gribouillés d'une écriture maladroite qui n'était certainement pas celle d'un clerc formé à la Chancellerie royale. On y avait rapporté la conclusion d'une enquête de coroner faite à Cheapside à l'église St Mary-le-Bow :

Verdict de Roger Padgett, coroner, appelé à l'église St Mary-le-Bow le 14 janvier 1284 au matin pour examiner, en la présence de témoins de la paroisse, le corps de Lawrence Duket, orfèvre. Il a été établi que ledit Lawrence Duket, ayant assassiné Ralph Crepyn à Cheapside, avait cherché asile à l'église, auprès de la Sainte Cathèdre. Il a été également établi que ledit Lawrence Duket, par peur de ce qu'il avait fait, avait mis fin à ses jours en se pendant à une barre près de la fenêtre du chœur dans ladite église. Le coroner a conclu que ledit Lawrence Duket s'était suicidé et devait donc être traité en conséquence. Laissant tomber le parchemin sur ses genoux, Corbett regarda le chancelier du roi.

— Ainsi, un homme s'est suicidé, Monseigneur ! Quel rapport cela a-t-il avec moi ?

Le chancelier grommela et déplaça sa masse imposante comme si les coussins rembourrés sur lesquels il était assis ne protégeaient pas assez son auguste et douillet postérieur.

— Un suicide ? demanda-t-il. Ou un assassinat ? Duket, continuait-il sans attendre la réponse, était orfèvre et négociant en vins. Il appartenait à une bonne famille et avait des amis influents. C'était aussi un loyal sujet du roi : il avait pris parti pour lui lors des récents troubles.

S'interrompant, il fixa Corbett qui savait fort bien ce qu'il entendait par « récents troubles ».

En 1258, près de trente ans auparavant, avait éclaté la guerre civile entre Simon de Montfort, comte de Leicester, et Henri III, le père du roi actuel. À vrai dire, le prince Édouard s'était d'abord ligué avec les rebelles contre son père avant de s'interroger sur la logique qu'il y avait à défendre une cause qui menaçait son propre avenir, à savoir son accession au trône d'Angleterre. Édouard s'était donc rallié à son père, et, après un conflit long et sanglant, les rebelles avaient été écrasés à la bataille d'Evesham en août 1265, le corps de Montfort mis en pièces comme s'il avait été un chien enragé.

La colère d'Édouard s'était alors déchaînée sur Londres qui avait

pris le parti de Montfort et s'était déclarée commune libre et république indépendante de la Couronne. Les radicaux ou « Populaires » s'étaient emparés de la cité, déployant la bannière noire de l'anarchie. Ils avaient traqué et abattu ceux qui étaient restés fidèles à la Couronne. Même la mère d'Édouard, la reine Aliénor⁽¹²⁾, avait été attaquée alors qu'elle essayait de quitter la ville pour Windsor. Les « Populaires » s'étaient embusqués au pont de Londres et avaient fait pleuvoir sur le cortège une pluie de pierres, de branches et de charognes décomposées, forçant la reine à trouver refuge dans la cathédrale St Paul. Édouard n'avait jamais pardonné à la cité cet affront envers sa « sainte » mère, et, de retour dans la capitale après la victoire d'Evesham, il avait instauré un règne de terreur avec son défilé habituel de mouchards, de tortures, de procès, de jugements sommaires et d'exécutions encore plus arbitraires. La cité avait dû renoncer à nombre de privilèges, chartes et concessions que lui avait accordés la Couronne au cours des siècles précédents. Édouard avait poursuivi sa vengeance de manière inébranlable et commençait seulement, presque vingt ans après Evesham, à desserrer son étreinte.

Le chancelier avait observé Corbett qui réfléchissait à ses paroles. Burnell se félicita intérieurement et eut un petit sourire de satisfaction : il avait choisi l'individu qu'il fallait, un chien de chasse fait homme qui débusquerait la vérité, quelle qu'elle soit, et briserait ainsi l'esprit de révolte de la capitale. Le chancelier détestait le désordre et l'anarchie, et Londres était tout cela, et bien plus encore : un foyer bouillonnant et brûlant de ressentiment envers la politique et la justice royales, un terrain favorable aux mauvaises herbes de la rébellion qui y croissaient et se multipliaient. Il fallait les déraciner et Corbett l'y aiderait.

— Eh bien ?

Burnell eut un sourire aussi affable que possible, ses grosses lèvres découvrant une rangée de chicots pourris.

— Eh bien, Messire Corbett, vous vous demandez sans doute quel est le rapport entre ce suicide et les obstacles rencontrés par le roi dans la gestion de cette cité ?

Il attendit de croiser le regard profond et pensif du clerc pour poursuivre :

— Vous savez que le roi a l'intention d'anéantir une fois pour toutes les éléments rebelles qui fermentent encore dans la cité. Le maire, Henry Le Waleys, a émis une série de décrets visant à mettre la capitale au pas. Le chancelier se mit à énumérer les dernières mesures en date : obligation pour les hostelleries de tenir des registres ; obligation pour les guildes et les commerces de fournir la liste de tous leurs membres âgés de plus de douze ans ; mise en place d'un nouveau

système de garde dans chaque paroisse ; couvre-feu à la tombée de la nuit et, pour ceux qui l'enfreindraient, un séjour à la Tun, la nouvelle prison de Cornhill. Le chancelier s'interrompit et fixa Corbett. Le clerc gardait une attitude respectueuse, mais l'éclat de ses yeux sombres montrait bien qu'il n'était pas intimidé. Un doute traversa l'esprit de Burnell. Corbett était-il trop dur, trop entier ? Corbett, lui, ne se posait pas de questions. Il attendait que le chancelier veuille bien en venir au vif du sujet, sachant, en bon clerc, qu'à ce moment-là il aurait besoin de toutes ses facultés d'attention. Avec un petit grognement, le chancelier prit un gobelet de vin malté qu'il vida avant de se renfoncer sur son siège, plus à l'aise à présent que la boisson réchauffait ses entrailles et détendait son corps âgé raidi par le froid. Tenant le gobelet encore tiède entre ses mains, il se pencha par-dessus la table :

— Je vous connais, Messire Corbett, avec votre air docile et votre regard attentif. Vous vous demandez quel rapport il y a entre un suicide et le roi, et, en règle générale, avec la politique embrouillée de cette cité. Et, continua-t-il, vous êtes trop poli pour demander quel rapport il y a avec vous, clerc à la Cour royale de justice.

Il posa doucement le gobelet et poursuivit :

— Vous n'êtes pas sans savoir que Montfort, pourtant mort depuis près de vingt ans, compte encore des partisans à Londres. Eh bien, Ralph Crepyn, l'homme tué par Duket, en était un. C'était un roturier. Le chancelier s'interrompit avec un sourire.

— Sans offense aucune, Messire Corbett, mais Crepyn était né dans la rue, un rat d'égout qui utilisa son habileté à prêter à usure et à arranger des affaires louches pour accéder à des postes importants. Sa famille était du parti de Montfort, c'était des radicaux, des « Populaires », mais Crepyn survécut à la tempête et même devint échevin. Il se heurta alors à Duket, orfèvre et membre, lui aussi, du Conseil de la Cité. Duket éprouvait envers Crepyn une certaine inimitié qui se mua en haine lorsque ce dernier prêta de l'argent à la soeur de Duket à un taux si usuraire que la pauvre sotte fut incapable de payer. Crepyn exigea d'être remboursé, mais consentit à réduire la somme à une condition : que la soeur de Duket couchât avec lui. Burnell s'arrêta pour s'éclaircir la gorge.

— Crepyn proclama tout cela sur les toits en ajoutant force détails sur la façon dont la soeur de Duket s'était comportée au lit. C'est cela qui mena à l'affrontement dans Cheapside et à la mort de Crepyn.

Le chancelier haussa les épaules.

— Nous sommes débarrassés de Messire Crepyn, mais le roi, qui a été fort fâché de la mort de Duket, a décidé judicieusement d'utiliser cet incident pour enquêter sur les liens de Crepyn avec, d'une part, la rébellion clandestine et, d'autre part, les truands de la pègre.

S'interrompant, le chancelier passa à Corbett un petit rouleau de parchemin que liait étroitement le ruban écarlate de la Chancellerie royale :

— Voilà votre commission, Messire. Vous devez mener l'enquête sur les circonstances entourant la mort de Duket et faire votre rapport directement au roi par mon intermédiaire. Vous m'avez bien compris ? Corbett prit le parchemin en s'inclinant.

— Existe-t-il des manuscrits ou des écritures ?

— Que voulez-vous dire, Corbett ? demanda Burnell.

— Eh bien, les deux hommes étaient des marchands. Ils tenaient certainement des livres de comptes, des détails de leurs transactions ?

— Non, répliqua fermement le chancelier. Les registres de Duket n'indiquent rien et ceux de Crepyn ont disparu tout de suite après sa mort.

Il s'arrêta.

— Rien d'autre ? Corbett fit signe que non.

— Bon, conclut le chancelier avec un sourire. Nous vous souhaitons plein succès.

Burnell en serait resté là s'il n'avait été agacé par l'air imperturbable du jeune clerc. Aussi jeta-t-il en guise d'avertissement :

— C'est une tâche dangereuse. Vous allez sonder des eaux boueuses ! Prenez garde que la vase et les herbes ne vous entraînent au fond et ne vous noient !

CHAPITRE III

Corbett passa la majeure partie de l'après-midi à prendre congé de ses collègues de la Cour royale de justice. Il savait qu'on remarquerait à peine son absence. De caractère peu liant, il avait beaucoup de connaissances, mais guère d'amis, et son assignation temporaire à une nouvelle mission ne souleva pratiquement pas de questions. Il était courant qu'un clerc se vît assigner de nouvelles tâches, telles qu'une mission diplomatique à l'étranger ou bien — moins populaire — la vérification des comptes d'un manoir royal, ou encore le parcours des comtés en compagnie des juges de la Cour royale en tournée. D'un petit coffre en cuir qu'il gardait dans l'un des bureaux des écritures, Corbett retira certaines de ses possessions et en fit un paquet : quelques pièces de monnaie, la bague de son épouse défunte, une mèche de cheveux de son enfant, une cuillère en corne et de quoi écrire. Burnett lui avait ordonné de commencer son enquête immédiatement et Corbett ne perdit pas de temps. Il pensa d'abord demander une avance d'argent à l'Échiquier^[13] en présentant son ordre de mission, mais il savait que ce serait là tâche ardue. Les clercs de l'Échiquier se méfiaient de tous et en particulier des autres clercs. Ils le feraient attendre et examineraient l'ordre de mission avant de lui verser parcimonieusement la somme convenue. Non, décida-t-il, en s'enveloppant dans sa cape, il irait chez son orfèvre de Cheapside retirer une partie de ses propres deniers et ensuite présenterait un état de frais directement à Burnell. Après tout, l'argent n'était pas un problème : il gagnait bien sa vie et venait de vendre son domaine du Sussex. À quoi bon garder une maison quand on n'a pas de foyer ? Corbett essaya de chasser ces idées noires en sortant du palais de Westminster. La chandelle, marquant l'heure, qui se consumait dans son tenon en fer sur l'un des bancs de la cour lui indiqua qu'il était trois heures de l'après-midi. Les plaideurs avec leurs piles de documents, les hommes de loi satisfaits ou mécontents, les gardes aux uniformes bariolés, les files de prisonniers enchaînés les uns aux autres que l'on allait emmener sous bonne escorte vers les prisons de la Tun, de Marshalsea ou de Newgate, toute cette foule commençait à se disperser.

Se frayant un chemin, Corbett quitta le palais et arriva à la Tamise. Il se résolut à braver les intempéries et loua une barque dirigée par le passeur le plus laid qu'il eût jamais vu. Ce dernier tint

absolument à le régaler du récit de ses exploits dans les bordels de la ville la nuit précédente. Finalement, transi de froid et trempé, la tête farcie de descriptions évocatrices concernant la vie amoureuse du batelier, Hugh atteignit le quai Queenshithe et se dirigea vers St Paul. La nuit tombait déjà. Pressés par le temps, les derniers vendeurs, marchands d'anguilles ou porteurs d'eau, essayaient de faire le plus d'affaires possible dans ce qu'il restait de journée. Les rues se vidaient. Les enfants étaient vigoureusement ramenés chez eux, les apprentis relevaient les étals et accrochaient les lanternes en corne, comme l'avaient ordonné les édits de Londres, afin que les rues fussent un peu éclairées la nuit. Corbett fut sensible à l'atmosphère pesante qui planait sur la ville et il se rappela ce qu'avait dit Burnell au sujet des vieilles querelles s'envenimant comme des plaies purulentes dans les sentes et venelles de la cité. Il acheta pour un penny une miche de pain dans la dernière fournée d'un boulanger et en avala des morceaux en remontant Fish Street, s'efforçant de contourner flaques et détritiques et de ne pas respirer la puanteur des étals de poissons. Une charrette vide de charbonnier passa avec fracas, son conducteur aussi noir que le diable, apparemment satisfait de sa journée fructueuse. Se rencognant sous un porche pour le laisser passer, Corbett remarqua de l'autre côté de la rue une silhouette solitaire, les mains attachées au pilori, un poisson pourri se balançant à son cou. Un poissonnier un peu trop malin, pensa Corbett, que sa guilde ou les autorités municipales toujours sur le qui-vive avaient surpris en train de vendre des produits avariés et avaient ainsi livré à la vindicte publique et au ridicule.

Corbett continua son chemin et tourna dans Cheapside, la grande voie qui traversait la cité d'est en ouest et qui était le coeur du commerce londonien. Les maisons, plus hautes et plus vastes, avaient deux ou trois étages. Les fenêtres s'ornaient de corne translucide, les murs en torchis étaient bien propres et les poutres et pignons aux couleurs vives arboraient, pour la plupart, les armoiries de la Guilde des orfèvres. Corbett s'arrêta à l'une de ces demeures et frappa à la lourde porte en bois. Il y eut un bruit de chaînes et de serrures et la porte s'entrebâilla sur ses solides gonds de cuir massifs. Un portier trapu, brandissant une torche grésillante de poix, lui demanda brutalement ce qu'il voulait. Le clerc se contenta devant la grossièreté de l'homme, et dit qu'il désirait parler au marchand John de Guisars. Le portier s'apprêtait à lui claquer la porte au nez lorsqu'apparut un petit personnage corpulent, qui se haussa sur la pointe des pieds pour voir le visiteur.

— Ça alors ! s'exclama-t-il en bousculant presque son serviteur. C'est Hugh Corbett. Venez-vous déposer de l'argent, Messire ?

Hugh sourit au visage replet et grassouillet. Il aimait bien Guisars

qui ne cherchait jamais à dissimuler sa cupidité.

— Non, Messire orfèvre, répondit-il. Je suis venu vérifier votre gestion et retirer de l'argent.

La déception de l'orfèvre fut presque comique. Il considérait Corbett comme un bon client qui déposait toujours de l'argent et en retirait rarement. Un homme mystérieux, en fait, pensa l'orfèvre en regardant les paupières tombantes, les traits sombres et émaciés. Le clerc avait de la fortune, mais vivait chichement dans une soupente de Thames Street. Le perspicace orfèvre décela bien un mystère chez son interlocuteur, mais il était trop poli pour questionner plus avant. Avec un soupir, il fit signe au clerc de le suivre dans l'obscurité de sa boutique et ordonna au cerbère à présent respectueux d'allumer des chandelles et de servir du vin au visiteur. Guisars prit Corbett par le bras pour l'emmener dans une pièce où il le pria de s'asseoir sur un petit tabouret. À l'aide d'une bougie, le portier alluma les chandelles de suif et de cire dans les appliques de fer judicieusement placées autour de la salle, qui respirait le confort et la richesse. Le plancher était de bois poli et aux murs pendaient de lourdes tapisseries à la bordure dorée et aux riches dessins dépeignant des scènes de la Bible. Au fond de la pièce se trouvaient une grande table en chêne et une chaise, et, au-dessus, des étagères et des rayonnages pleins de rouleaux et de feuilles de parchemin, nettement rangés et répertoriés. La table était flanquée de coffres en cuir et en bois lourdement cadénassés et renforcés de ferrures. Le vin fut finalement servi : deux gobelets de ce que Corbett reconnut comme le meilleur vin de Gascogne, réchauffé et légèrement épicé. Après que Guisars et lui se furent mutuellement porté des toasts et que le portier se fut retiré, l'orfèvre s'assit sur un coffre en face de Corbett.

— Combien voulez-vous ? demanda-t-il. Corbett sourit.

— Dix livres, mais n'ayez crainte, Messire de Guisars, la majeure partie reviendra. C'est pour le service du roi.

L'orfèvre, réjoui, fit un signe d'approbation. Le gobelet entre les mains, il avait l'air d'un gnome.

— Et ce service du roi ? demanda-t-il, la mine gourmande.

Corbett savait que Guisars lui poserait cette question et il avait soigneusement préparé sa réponse.

— Eh bien ! commença-t-il lentement, oui, je peux vous le dire. Il s'agit de Duket. Un membre de votre guilde qui s'est pendu à St Mary-le-Bow. On m'a demandé d'enquêter...

Il n'acheva pas en voyant la réaction de Guisars. Réaction de peur ? De terreur ? De culpabilité peut-être ? Corbett ne put se prononcer, mais la transformation qui s'était opérée chez le petit orfèvre était stupéfiante. Visiblement bouleversé, il était devenu livide.

Il se leva prestement, alla à l'un de ses coffres en cuir et compta les dix livres de Corbett en un rien de temps. Puis il revint et lui flanqua quasiment cet argent dans les mains, comme s'il était pressé d'être débarrassé de lui.

— Votre argent, Messire... Il ouvrit la porte.

— Il se fait tard et...

Il montra vaguement l'arrière de la maison. Corbett se leva, glissa les pièces dans sa bourse et se dirigea vers la sortie.

— Bonne nuit, Messire de Guisars, murmura-t-il. Je reviendrai peut-être.

Dans la rue sombre et glaciale, Corbett entendit la porte claquer derrière lui ; il comprit que déjà sa mission avait remué des eaux troubles. Il regarda le ciel dans l'espace étroit entre les encorbellements. La nuit était claire, les étoiles brillaient d'un éclat lointain. Sachant qu'il allait geler à pierre fendre, Corbett se mit à presser le pas dans Cheapside presque déserte. Il vit des ombres bouger dans une venelle et sortit son long poignard de dessous sa cape : les ombres se retirèrent dans l'obscurité. Il s'arrêta devant une taverne, attiré par sa lumière et sa chaleur ainsi que par son enseigne, une longue perche à houblon. Il avait froid et faim ; il se rendit compte soudain qu'il n'avait pour ainsi dire rien mangé de toute la journée, mais voyant la masse sombre de St Mary-le-Bow un peu plus loin dans Cheapside, il décida à regret que la taverne attendrait.

St Mary-le-Bow se dressait derrière un mur de pierres peu élevé, légèrement en retrait de la grande voie qu'était Cheapside. Le chevet nu et large faisait face à la rue tandis que la cour carrée et l'entrée se trouvaient de l'autre côté, près du cimetière. Parallèlement à l'église apparaissait ce que Corbett pensa être le presbytère, une construction aux poutres apparentes et au toit de chaume. Les deux bâtiments avaient l'air délabré et rongé par le temps. Il se dégageait de l'endroit un sentiment d'étrangeté lugubre, une sensation de menace silencieuse, mais sinistre qui lui fit froid dans le dos.

Corbett fit lentement le tour de l'église. Il remarqua l'entrée principale au pied de la tour carrée et une autre, plus petite, qui donnait sur la nef et qui semblait ne pas avoir été utilisée depuis des années. Les fenêtres étaient closes derrière leurs vantaux, la porte principale verrouillée et barrée était impossible à ouvrir. Il leva les yeux, mais son regard ne rencontra que le visage mauvais et démoniaque d'une gargouille dégoulinante d'eau. Corbett érafla la terre du bout de sa botte et se dirigea vers le presbytère. Celui-ci avait l'air abandonné, mais, après que le clerc eut tambouriné à la porte, il entendit des pas rapides et le grincement du loquet.

— Qui est-ce ?

La voix était rauque, mais teintée de peur.

— Hugh Corbett, clerc du roi, et mandaté par lui pour enquêter sur la mort de Lawrence Duket.

La porte s'ouvrit tout d'un coup et une haute silhouette voûtée, tenant une chandelle, s'effaça pour laisser entrer Corbett.

— Pourquoi une enquête ?

Corbett dévisagea son interlocuteur et vit des traits fins et émaciés, des yeux brillants, des cheveux clairsemés et une barbe rare. Il éprouva immédiatement un sentiment d'aversion envers cet homme à la robe de bure sale, et, simultanément, un léger sentiment de défiance.

— Je suis au service du roi, pas au vôtre, rétorqua-t-il sèchement, heureux de voir la main en serre de rapace se crispier sur la chandelle. Qui êtes-vous, au fait ? continua-t-il.

— Je suis Roger Bellet, répondit l'homme, recteur et prêtre de l'église St Mary-le-Bow.

Tel un enfant rabroué, il fuit le regard de Corbett et s'en fut allumer d'autres chandelles.

Corbett se trouvait dans la vaste pièce principale de la maison, dont une porte au fond donnait probablement sur les bureaux et d'autres salles. Après un coup d'oeil aux poutres noircies, il s'avança vers un brasero qui rougeoyait.

L'endroit avec son sol en terre battue jonché de foin souillé le rebuta. Corbett avait froid, plus froid dans ce presbytère qu'au-dehors. Bellet lui avança un siège et lui offrit du vin, que Corbett refusa. Il n'avait aucune confiance dans l'homme ; par contre, il tendit les mains vers la chaleur du brasero et attendit que le prêtre se fût assis de l'autre côté.

— En quoi puis-je vous aider, Messire ?

La voix s'était faite mielleuse, les lèvres arboraient un sourire faux qui dévoilait des chicots jaunis.

— En me racontant tout ce que vous savez sur Lawrence Duket.

Bellet fixa le brasero étincelant :

— Je sais peu de choses, répondit-il. L'après-midi du 13 janvier, Lawrence Duket a poignardé un autre marchand, Ralph Crepyn, dans Cheapside. Il s'est enfui dans cette église pour y chercher asile. Je le lui ai accordé, bien sûr ; il était bouleversé, épuisé et terrifié. Je lui ai donné du vin et du pain, et puis je l'ai laissé dans l'église. J'ai fermé la porte à clef de l'extérieur et lui, il l'a verrouillée de l'intérieur. Puis les gens du guet de la paroisse ont monté la garde. Le lendemain, vers l'heure de prime, juste après l'aube, je suis rentré dans l'église et là, j'ai vu que Duket avait placé la Sainte Cathèdre au-dessous de l'embrasement de la baie et qu'il s'était pendu à une barre de fer. Les gens du guet et moi-même avons immédiatement coupé la corde et

descendu le corps, et ensuite nous avons envoyé chercher le coroner de la paroisse qui a appelé des témoins et fait son constat. La suite, vous la connaissez, je suppose. Corbett fit signe que oui.

— Avez-vous fermé la porte à clef cette nuit-là ?

Je veux dire, immédiatement après avoir laissé Duket dans l'église ?

— Non, je suis revenu plus tard. Duket s'était endormi. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai fermé à clef, répondit Bellet.

— Où Duket s'est-il procuré la corde pour se pendre ?

Bellet haussa les épaules.

— Il y a des tas de cordes dans l'église. Des vieilles, des neuves. On en a constamment besoin pour les cloches. Duket a dû en trouver pour accomplir son terrible suicide.

— Ces cloches se trouvent dans la tour ? demanda Corbett. À l'extrémité opposée du choeur ?

Bellet fit signe que oui.

— Et Duket ? poursuivit Corbett. Qu'avait-il sur lui ? Le prêtre se mordit les lèvres et se cala sur son siège comme si cette question le désarçonnait.

— Pas grand-chose, murmura-t-il. Les vêtements qu'il portait, son poignard et une bourse avec un peu d'argent. Pourquoi ?

— Pour rien. Corbett sourit.

— Pour rien. Simple question. Où se trouve le corps ? demanda-t-il.

Le prêtre le fixa d'un air étonné.

— Le corps de Duket ? Où est-il ? répéta Corbett. Le prêtre haussa les épaules.

— Duket s'est suicidé et a été traité en conséquence. L'assistant du shérif l'a fait traîner, attaché par les pieds, sur une peau de boeuf jusqu'à la fosse commune en dehors des murs, et l'y a fait enterrer. C'est le sort habituel réservé à tous ceux qui commettent un tel acte.

— Personne, interrompit Corbett, personne n'a soulevé d'objection ?

— Messire, rétorqua Bellet, en le regardant fixement au-dessus des charbons incandescents, Duket s'est suicidé et l'enseignement de l'Église à ce sujet ne souffre aucune discussion.

Corbett se pinça les lèvres et feignit d'être complètement dérouté par cette affaire.

— Puis-je jeter un coup d'oeil dans l'église ?

Le prêtre fit remarquer qu'il faisait nuit et qu'il n'y verrait pas grand-chose. Corbett acquiesça d'un air entendu et promit de revenir le lendemain. Il prit congé, soulagé de quitter ce lieu où planait une sourde menace et de s'éloigner d'une église qui offrait si peu de réconfort tant aux vivants qu'aux morts. Puis il revint tranquillement à

la taverne devant laquelle il était passé au début de la soirée ; et, s'engouffrant dans sa chaleur et sa lumière, il s'assit à une table et avala un potage à la viande de boeuf généreusement parfumé d'ail et de poireau, qu'il accompagna d'un pichet de bière forte. Il avait chaud à présent et s'était détendu. Ne se sentant pas de force à affronter le trajet jusqu'à chez lui, il loua une couverture au tavernier ainsi qu'un emplacement où dormir sur le plancher jonché de foin. Il se coucha, épuisé, mais sans pouvoir oublier cette église sombre et son prêtre inquiétant. Il se souvint vaguement d'avoir lu ou entendu quelque chose à propos de St Mary-le-Bow. Un lieu associé au malheur. Mais pourquoi ? D'où tenait-il cela ? Son esprit fatigué cherchait péniblement la réponse lorsque soudain il se rappela un détail troublant. Le prêtre s'attendait à sa visite, presque comme si le roi avait l'habitude d'envoyer un haut responsable de la loi enquêter sur tous les cas de suicides de la ville. Corbett s'interrogeait encore lorsqu'il sombra dans un sommeil profond.

CHAPITRE IV

Le lendemain Corbett fut réveillé par une des souillons de la taverne. Il se sentait sans énergie et avait la tête lourde après la soirée précédente. Il se réchauffa à l'un des feux de la cuisine en déjeunant de pain de seigle grossier et de petite bière. Puis il ramassa ses affaires et descendit Cheapside. Il s'arrêta à l'échoppe ouverte d'un barbier. Tout en lui rasant barbe et moustache avec un art consommé, celui-ci fournit force détails à la voix mesurée qui le questionnait sur le coroner de la paroisse qui avait rendu son verdict sur la mort de Lawrence Duket. C'était un certain Roger Padgett, un apothicaire qui tenait boutique dans une des ruelles donnant sur Cheapside. Après avoir quitté l'échoppe du barbier, Corbett trouva celle de l'apothicaire : une demeure modeste à deux poutres apparentes, avec, se balançant au-dessus de la porte, une énorme enseigne dorée représentant un mortier et un pilon. Padgett était un petit *homme* bavard, tout gonflé de son importance à l'idée d'être médecin et coroner, une maigre silhouette prétentieuse revêtue d'une cape écarlate rayée de bleu et doublée de taffetas, qui examina soigneusement l'ordre de mission de Corbett avant de le faire entrer dans la pièce qui lui servait d'officine. Corbett n'avait pas confiance dans les médecins et regardait leur science secrète comme relevant de la supercherie. Il jeta un coup d'oeil dans la salle et pensa que Padgett ne faisait pas exception à la règle. Il y avait une carte du zodiaque sur le sol, et, le long des murs, des étagères pleines de pots en argile clairement étiquetés « baguenaudier », « jusquiame », « digitale » ou « peau d'anguille ». Une large coupe en bois contenait une fine poudre blanche qui le fit renifler et tousser jusqu'à ce que l'apothicaire la recouvrit d'un linge humide.

Padgett s'assit sur l'unique chaise de la pièce et, sans se soucier des aises de Corbett, le questionna brutalement :

— En quoi puis-je vous aider, Messire ?

— En me disant ce que vous savez sur Lawrence Duket et en me précisant comment et où vous avez trouvé son corps.

L'apothicaire s'affaissa sur son siège, les doigts crispés sur les accoudoirs, et, fixant un point au-dessus de la tête de Corbett, il récita comme s'il s'était agi d'un poème :

— Lawrence Duket fut retrouvé pendu dans l'église St Mary-le-Bow juste après l'aube du 14 janvier. Je crois que ce fut le recteur, le prêtre Bellet, qui découvrit le corps.

Il regarda Corbett droit dans les yeux.

— Vous l'avez rencontré ?

Corbett fit signe que oui, Padgett lui lança un étrange coup d'oeil avant de poursuivre :

— Bon. Bellet coupa la corde et descendit le corps qu'il laissa étendu dans le chœur. Des témoins et moi-même vîmes examiner le cadavre. Il n'y avait aucune marque de violence, aucune coupure de la peau ni aucun autre signe d'agression. Les seules lésions étaient un sillon pourpre autour du cou et une large ecchymose sous l'oreille gauche dus tous deux au noeud coulant que Duket s'est attaché autour de la gorge quand il s'est pendu. Ensuite j'ai fouillé les lieux. Une grosse barre métallique fait saillie près d'une des baies du chœur et la Sainte Cathèdre avait été placée juste au-dessous. Duket, apparemment, est monté dessus, a attaché la corde à la barre, passé le noeud coulant autour de son cou et simplement sauté de la cathèdre. La seule chose sortant de l'ordinaire sont ces fils de soie noire qui étaient pris dans le noeud.

Il les remit à Corbett qui les examina avant de les glisser dans son escarcelle.

L'apothicaire regarda alors Corbett et sa petite bouche pincée esquissa une grimace.

— C'est tout. Il y avait les symptômes habituels d'une pendaison : les intestins et l'estomac s'étaient vidés, le visage avait pris une teinte bleu violacé, la langue était gonflée et mordue et les yeux sortaient des orbites.

— Rien d'autre ? Aucun indice de violence ? l'interrompt impatiemment Corbett.

— C'était comme je vous l'ai décrit, répondit lentement Padgett. Je pense qu'après avoir tué Crepyn Duket s'est réfugié dans l'église et s'y est pendu, par peur ou par remords.

— Il n'y avait aucun autre signe, aucune autre marque sur le cadavre ? insista Corbett en levant les mains pour apaiser l'agacement manifeste de l'apothicaire. Bien sûr, votre constat de coroner était extrêmement détaillé, Monseigneur le chancelier lui-même en a fait des compliments, mais y a-t-il quelque chose que votre regard professionnel vous aurait permis de remarquer, mais que vous n'avez pas jugé bon de noter parce que cela n'avait aucun rapport avec cette mort ?

— Oui, un détail répondit rapidement la petite voix suffisante. Duket avait des bleus en haut des bras, mais ce n'était probablement que des bleus et rien d'autre.

Corbett sourit.

— Je vous remercie, Messire Padgett. Si vous vous rappelez autre chose, veuillez le faire savoir à la Chancellerie.

Et avant que l'apothicaire stupéfait ne puisse répliquer, Corbett avait franchi le seuil en se dirigeant à grandes enjambées vers Cheapside.

Un pâle soleil avait percé les nuages, incitant les foules habituelles à s'y presser. Des écrivains publics tenaient leurs écritoirs portatives toutes prêtes ; les éventaires étaient abaissés, les boutiques ouvertes et les affaires marchaient bon train. Il y avait là des marchands bottés de cuir et coiffés de bonnets flamands en poil de castor, quelques hommes de loi avec des parchemins sous le bras, des apprentis en surcot et chausses, des femmes de toute condition et tout genre, des dames hautaines, vêtues de lourdes robes à plis, la taille basse ornée d'une ceinture rehaussée de pierres fines, la tête couverte d'une guimpe de lin et leur corps délicat enveloppé dans des capes doublées de fourrure.

Le vacarme et le tohu-bohu de la rue frappèrent d'autant plus Corbett qu'il était habitué au silence feutré et à la sérénité de la Chancellerie. Marchands et drapiers essayèrent de l'intéresser à du velours, à des soies ou à du linon ; boulangers et rôtisseurs lui offrirent des côtelettes épicées et brûlantes, des tourtes d'anguille et de viande garnies d'oignon et de poireau. Il assista à la dispute de deux camelots par-dessus une pile de pots d'étain et serra plus étroitement l'escarcelle sous sa cape, ayant vu à l'oeuvre deux coupe-bourses et se méfiant toujours des légions de voleurs qui écumaient la capitale. Des gardes escortèrent à travers la foule un groupe de malheureux condamnés qu'on transférait de la Tun à Newgate, et ces misérables recevaient des chapelets d'injures de la part de ceux qui s'estimaient heureux de n'être pas des leurs. Parmi eux se trouvaient deux filles de joie qui ne portaient que leurs jupons ; malgré le châtiment encouru, leurs yeux hardis jetaient des regards racoleurs et disaient assez bien, ainsi que les ricanements égrillards de certains spectateurs, qu'elles ne tarderaient pas à reprendre leur activité. À un moment donné, la cohue fut telle que Corbett eut un instant de panique, se remémorant ce corps à corps horrible devant le pavillon du roi au pays de Galles des années auparavant. L'angoisse passa pourtant, et, s'écartant de la foule, il se retrouva à nouveau devant le portail de St Mary-le-Bow. Une fois de plus, il ressentit cette sensation de malheur et de terreur et essaya de se rappeler ce qu'il savait sur l'église, mais sa mémoire lui faisait défaut. L'endroit était désert, à part quelques badauds qui disparurent promptement lorsque la silhouette vêtue de noir de Bellet s'avança à grands pas à la rencontre de Corbett.

— Ah ! Messire !

Le prêtre tendit une main osseuse que saisit Corbett, parfaitement conscient que les pâles traits émaciés du prêtre ainsi que son froc noir

ne faisaient que renforcer la sinistre impression qu'il avait ressentie la veille.

— Je suis venu voir l'église, lança Corbett plus brutalement qu'il ne l'aurait voulu. Maintenant, en plein jour.

— Tout sera révélé, répliqua le prêtre d'une voix tranquille.

Et Corbett pensa qu'il montrait plus d'assurance que la nuit précédente, mais il se contenta d'acquiescer et de suivre Bellet jusqu'à la porte principale de l'église. L'entrée sombre sentait le moisi et l'humidité. Corbett s'arrêta, regarda autour de lui ; son attention fut attirée par une étroite porte renforcée de ferrures sur sa gauche et il s'avança pour l'ouvrir, oublieux de tout le reste.

— Elle est fermée à clef, dit Bellet d'une voix assurée, depuis des mois. Cela donne sur le toit de la tour et sur les cloches, mais si vous le voulez...

Il laissa sa phrase en suspens, comme par ennui.

— Je le veux, rétorqua sèchement Corbett. Ouvrez-la !

Les lèvres crispées en un demi-sourire, le prêtre manipula un lourd trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture et finit par ouvrir la porte dont les gonds rouillés gémirent et protestèrent fortement. Frôlant le prêtre, Corbett s'engagea dans l'escalier à vis rongé par l'humidité. Les grandes cloches de bronze étaient tout en haut, muettes à présent. Corbett ne leur jeta qu'un coup d'oeil distrait avant d'aller repousser le gros loquet de fer de la lourde trappe au-dessus de lui et de s'acharner sur elle jusqu'à ce qu'elle cédât en grinçant. Le vent gifla le visage de Corbett lorsqu'il émergea de la trappe et se tint sur le toit de la tour. Il s'approcha des créneaux bas et regarda Cheapside, si vertigineusement minuscule en bas. La cité s'étendait des deux côtés : rangées de toits et de maisons au sud, terre brune et champs enneigés au-delà de Newgate et des anciens remparts au nord. Corbett jeta un regard circulaire. Quelqu'un aurait pu se tapir là, sur la tour, et s'introduire dans l'église, mais la trappe et la porte de la tour semblaient ne pas avoir servi depuis des années, et l'intrus hypothétique qui les aurait ouvertes aurait réveillé Duket, la patrouille du guet et la moitié de Cheapside.

Corbett secoua la tête et descendit précautionneusement jusqu'à l'endroit où l'attendait le prêtre dont les traits blafards arboraient une grimace sardonique.

— Avez-vous trouvé quelque chose, Messire ? Corbett fit mine d'ignorer le sarcasme et regarda mieux le porche. Dans un coin, les cordes des cloches pendaient d'une petite ouverture au plafond ; juste au-dessous étaient négligemment enroulées d'autres cordes, certaines neuves, quelques-unes vieilles et usées.

— C'est donc ici que Duket s'est procuré la corde ? Le prêtre acquiesça d'un signe de tête et répondit :

— Oui, il a dû venir la prendre ici et ensuite repartir vers le chœur.

— Dans l'obscurité ? s'étonna Corbett.

— Que voulez-vous dire ? Le ton se fit plus bourru.

— Comment Duket, assis près de l'autel dans le noir, répondit lentement Corbett, serait-il venu jusqu'ici dans l'obscurité pour prendre une corde et se tuer ?

— Il avait une chandelle, précisa rapidement le prêtre.

— Dans ce cas, rétorqua Corbett en désignant le porche autour de lui, il ne s'en est pas servi. Il n'y a aucune trace récente de cire sur le sol !

Il eut la satisfaction, en regardant Bellet, de voir s'effacer le sourire sardonique.

— Un homme bouleversé, poursuivit Corbett, qui aurait tenu une chandelle à la main et aurait tâtonné dans l'obscurité, aurait tremblé.

Corbett frappa le sol du bout de sa botte.

— On verrait plus de cire que de terre, en ce cas !

Il se retourna et pénétra dans la grande nef dallée qui conduisait jusqu'au jubé de bois sculpté en treillis dont l'énorme porte, au centre, donnait sur le chœur et les marches du maître-autel. Deux rangées de piliers bas et massifs bordaient la nef. On ne voyait rien dans les transepts nus et obscurs, à part des bancs empilés et des fresques à demi effacées sur les murs sales, blanchis à la chaux. En haut des transepts se trouvait une rangée de petites fenêtres ovales que Corbett regarda attentivement. Les vantaux intérieurs et extérieurs étaient bien fermés, à l'exception d'un seul qui s'était détaché, mais la fenêtre était trop petite pour qu'un homme eût pu s'y faufiler sans attirer l'attention de Duket ou du guet.

S'emmitouflant dans sa cape, Corbett s'avança dans la nef, notant que même ses bottes aux semelles de cuir produisaient un écho qui se répercutait dans l'église comme des battements de tambour. Il entendait le prêtre se faufiler derrière lui comme un rat se glissant le long d'un tuyau. Corbett pénétra dans le chœur. La Sainte Cathédre au bois massif et lourd semblait être un trône en bas de l'autel de pierre blanche. Il n'y avait rien à voir, bien que Corbett se rendît compte qu'il ne s'était jamais trouvé dans un chœur aussi solitaire et intimidant. Le maître-autel s'élevait devant lui, seul et impassible, sa plaque de marbre vierge de toute nappe ou fleurs. Le retable n'était rien qu'une fresque effacée, surmonté d'une veilleuse solitaire qui luisait et tremblotait dans la pénombre. Il y avait des bancs de chaque côté. Corbett leva les yeux : la lumière du jour provenait en grande partie d'une baie trilobée grillagée de fer et de corne au-dessus du maître-autel et flanquée d'une rangée de fenêtres aux vantaux fermés comme partout ailleurs dans l'église.

Corbett se dirigea vers la droite du chœur et regarda la barre de fer qui faisait saillie près de la grande baie à volets de bois.

— C'est cette barre-là ?

Debout derrière Corbett, la main posée sur l'accoudoir de la Sainte Cathèdre, le prêtre fit signe que oui et répondit lentement :

— Duket a dû déplacer la cathèdre et monter dessus pour attacher la corde à la barre.

Se retournant, Corbett regarda Bellet droit dans les yeux et hocha la tête.

— Moi, je n'en serais pas si sûr ! lança-t-il avant de redescendre la nef sans attendre la réponse de Bellet. Quittant l'église, il se dirigea vers le quartier occupé par les tanneurs étrangers, derrière Friday Street. L'endroit était à présent un chantier débordant d'activité où des ouvriers s'affairaient à construire une énorme canalisation qui amènerait l'eau du Tyburn par des tuyaux en bois d'orme. Là également se tenait le gibet, et deux pendus, envoyés tout récemment *ad patres* à en juger par leur mine, se balançaient au bout de la grosse poutre mal équarrie de la potence. À tout autre moment, Corbett serait passé sans s'arrêter devant un tel spectacle, mais il gardait trop présente à l'esprit l'image de Duket pendu dans l'église de St Mary-le-Bow ; il alla donc examiner de près les suppliciés, sans se soucier de l'odeur qui s'en dégageait ni de la vision horrible de ces corps sinistres. Ce n'est qu'après avoir satisfait sa curiosité qu'il s'enquit du lieu où habitait Duket. Ses questions ne lui valurent d'abord que regards inexpressifs et visages fermés, mais on finit par lui indiquer une maison située au coin de Bread Street. Une demeure modeste à un étage que Corbett crut vide, car la porte d'entrée était solidement close, comme l'étaient les vantaux.

Pourtant, après qu'il eut frappé à grands coups en exigeant qu'on lui ouvrît « au nom du roi », il entendit des pas et le bruit d'un loquet qu'on tirait. La porte s'ouvrit sur une dame svelte, de taille moyenne et aux cheveux auburn enserrés dans une guimpe. Elle portait une longue robe noire qui s'harmonisait avec son maintien austère de femme en deuil. Sa seule concession à la mode était une chaînette d'or fin soulignant sa taille et la dentelle blanche et neuve entourant ses poignets et son long cou mince. Le visage était sévère, et on lisait l'irascibilité sur ses lèvres et l'arrogance dans ses yeux gris. Corbett lui tendit son ordre de mission ; elle le lut lentement et tranquillement en remuant les lèvres, puis le lui rendit avant de le prier de la suivre dans la pièce principale dont elle ouvrit les volets pour laisser entrer la lumière et l'air. Il n'y avait que des piles de vêtements, et aucun meuble, à part des coffres en cuir. La jeune femme dévisagea Corbett avant de dire d'une voix douce :

— Je suis Jean Duket. Qu'attendez-vous de moi ? Ses paroles

avaient pris un ton légèrement suggestif que Corbett ne releva pas, se contentant d'expliquer les raisons qu'il avait eues de s'intéresser à la mort de Lawrence Duket. Malgré ses vêtements de deuil, elle ne paraissait pas autrement bouleversée par la disparition de son frère. Ce n'est que lorsque Corbett prononça le nom de Crepyn que le regard de Jean Duket se fit plus aigu et que le rouge lui monta aux joues.

— Je n'aimais pas Crepyn, Messire, s'exclama-t-elle sèchement. C'était un...

Elle chercha ses mots.

— Un maître chanteur ? lui souffla Corbett.

— Oui, Messire Corbett, un maître chanteur, un vaurien, un fornicateur, un débauché qui profitait des femmes.

— L'histoire est donc vraie ? suggéra Corbett. Jean ne répondit pas, mais se détourna, confirmant d'un signe de tête vigoureux.

— Est-ce la raison pour laquelle Lawrence l'a tué ? insista Corbett. Jean se retourna et éclata d'un rire presque hystérique.

— Sachez, Messire, que mon frère et moi, bien que sortis des mêmes entrailles et partageant la même maison, ne nous aimions pas beaucoup.

Elle sourit nerveusement.

— Ce n'est pas pour me venger que mon frère a tué. Il y avait autre chose.

Elle jeta un regard rapide à Corbett.

— Moi, je ne sais rien, mais la catin, elle, doit être au courant.

— Quelle catin, Madame ?

— Alice-atte-Bowe ; c'est la propriétaire d'une taverne dans St Mark's Lane fréquentée par des gens de son acabit ou de sa suite : Reginald de Lanfor, Robert Pinnot, Paul Stubberhead, Thomas Coroner... Elle s'interrompit, sans cesser de jouer avec la chaînette d'or autour de sa taille, puis elle reprit :

— Elle était la maîtresse de Crepyn. Une ignoble débauchée !

Ses mots étaient autant de crachats.

— Crepyn m'a forcée à coucher avec lui, à me mettre nue et à prendre des poses, puis il lui a tout raconté ainsi qu'à d'autres.

Jean se laissa tomber sur l'un des coffres, la tête dans les mains.

Corbett l'observa, immobile.

— Est-ce que Lawrence était aussi l'amant d'Alice ? demanda-t-il.

Jean releva la tête et rit bruyamment.

— Mon frère, Messire, n'aimait pas les femmes. Et quant à la vraie raison de sa querelle avec Crepyn, ajouta-t-elle en regardant Corbett droit dans les yeux, je ne la connais pas et je m'en moque ! Dans quelques jours je serai loin d'ici ; j'irai à Oxford où j'ai de la famille.

Elle se leva et lissa les plis de sa robe :

— C'est tout, Messire ; je vous souhaite le bonsoir. Elle ouvrit la

porte et s'effaça pour le laisser sortir. Dehors, Corbett ressentit soudain la fatigue, la faim et le désir d'être dans son lit. Il acheta une tourte à un étal voisin et la mangea en chemin, bien décidé à ne pas se laisser tenter par les tavernes et leurs boissons fortes, au moins ce soir-là. Il avait commencé sa tâche comme devait le faire tout bon clerc, en amassant faits et renseignements, et il s'efforçait à présent d'y trouver une certaine logique. Pourtant certains détails le troublaient et l'intriguaient, et il savait que son esprit de clerc ne le laisserait pas en repos tant qu'il n'aurait pas tout mis en ordre.

Il quitta Cheapside pour tourner dans Paternoster Row et arriver finalement à son logement de Thames Street au moment où la nuit tombait. Il entra, demanda un brasero allumé à sa logeuse, l'épouse maussade d'un marchand, et gravit l'escalier branlant qui menait à sa mansarde. Toujours enveloppé de sa cape, il resta quelques instants allongé sur son lit, se remémorant tout ce qu'il avait vu, entendu et dit. Peu à peu, son esprit entrevit une logique d'ensemble ; après avoir allumé les chandelles, il défit ses affaires, sortit son nécessaire à écrire et se mit à noter sur un parchemin usagé les faits qui étaient maintenant clairs dans son esprit.

CHAPITRE V

Corbett dormit tard le lendemain matin, mais, à son réveil, il relut le rapport qu'il avait rédigé la veille, l'étudiant soigneusement et y apportant différentes corrections jusqu'à en être satisfait. Puis, après s'être rapidement lavé, habillé et restauré, il prit sa cape, quitta sa mansarde et se rendit d'un pas vif vers le fleuve. Un soleil hivernal resplendissant semblait conforter son sentiment d'assurance tranquille quant au déroulement de sa mission. Il pensait savoir ce qui s'était passé dans l'église St Mary-le-Bow, mais n'aurait su dire le pourquoi ni le comment. Ces questions le tarabustèrent pendant le court trajet qu'il fit jusqu'à East Watergate où il loua une barque qui l'amena à Westminster après une traversée courte, mais pénible et glaciale. Il débarqua, rabattit le capuchon de sa cape pour éviter d'être reconnu, et se fraya un chemin dans la foule en contournant le Grand Hall. Il se dirigea alors vers l'un des plus petits bâtiments situés derrière, frappa à la porte et demanda à entrer. Lorsqu'une voix grincheuse lui intima l'ordre de s'en aller, il toqua à nouveau. L'homme de haute taille et d'allure ascétique qui finit par ouvrir avait un visage allongé et pâle, tout ridé et des yeux larmoyants qui clignaient à la lumière du jour. Il était vêtu d'une longue robe brune.

— Maître Couville, c'est moi, Hugh Corbett. Êtes-vous devenu aveugle au point de ne pas me voir ou assez sénile pour ne pas me reconnaître ?

Les traits tirés du vieillard s'éclairèrent d'un sourire et ses mains décharnées aux veines apparentes serrèrent les bras de Corbett.

— Il n'y a que vous, Hugh, pour oser m'insulter ainsi ! murmura-t-il. Mon meilleur élève ! Entrez ! Entrez ! Il fait si froid dehors !

Hugh pénétra dans la pièce mal éclairée et puant le suif, le charbon de bois et l'odeur tenace du cuir et du vieux parchemin. À part une table six tréteaux et un énorme tabouret, la salle était remplie de coffres en cuir et en bois de toute taille, dont certains débordaient jusqu'au sol de rouleaux de parchemins ; le long des murs, des étagères se superposaient jusqu'au plafond noirci, elles aussi chargées de parchemins. Tout cela donnait une impression de désordre, mais Corbett savait que Couville pouvait, sans se tromper, retrouver sur-le-champ n'importe quel manuscrit. Il s'agissait là d'une partie des archives de la Chancellerie et de l'Échiquier, qui remontaient à plusieurs siècles. Tout document publié ou reçu y était

rangé à une place bien précise. C'était le royaume de Nigel Couville qui avait été autrefois premier clerc à la Chancellerie et à qui on avait donné ce poste en guise de sinécure ou de bénéfice, en signe de reconnaissance pour ses longs et loyaux services envers la Couronne. Couville avait été le mentor et le maître de Corbett lorsque celui-ci avait débuté sa carrière de clerc, et, en dépit de la différence d'âge et d'expérience, ils étaient devenus très amis.

Questions et remarques se succédèrent, mais Corbett esquiva la curiosité empressée du vieillard jusqu'à ce que Couville éclatât de rire :

— Allons, Hugh ! s'exclama-t-il. Que voulez-vous ? Vous n'êtes pas venu dans le seul but de taquiner un vieil homme, n'est-ce pas ?

Corbett esquissa un sourire en opinant avant d'expliquer rapidement en quoi consistait sa mission et ce qu'il recherchait. Couville, assis, l'écouta patiemment jusqu'à ce qu'il eût terminé ; il se leva alors et, perplexe, le menton dans la main, parcourut la pièce du regard, passant en revue les coffres les uns après les autres. Mais il hocha la tête.

— Je suis désolé, Hugh. Je ne peux vous aider. Ce que vous cherchez doit se trouver aux Archives de la Tour.

Corbett sentit le cœur lui manquer à la pensée du long trajet et des journées, peut-être même des semaines, de recherches dans les milliers de manuscrits gardés à la Tour, sous l'oeil attentif et peu coopératif d'un clerc inconnu. Couville perçut l'amère déconvenue du jeune homme et posa une main squelettique sur l'épaule de son ami.

— Ne vous inquiétez pas, Hugh. Je trouverai ce que vous cherchez. J'ai encore un certain pouvoir. Il me faudra peut-être un jour ou deux, mais je l'aurai et vous l'enverrai.

Corbett serra le vieillard dans ses bras.

— Merci, dit-il. Vous compenserez ainsi en partie le fait d'avoir été un maître aussi dur !

Sur ce, il tourna les talons et s'en fut tandis que le vieillard lui lançait une bordée d'injures affectueuses et lui criait de lui rendre visite plus longuement la prochaine fois.

Corbett s'éloignait déjà à grandes enjambées, foulant la boue, bien emmitouflé et dissimulé sous son capuchon ; il était quelque peu déçu par sa visite à Couville, mais décidé néanmoins à se rendre à la taverne d'Alice-atte-Bowe, sur St Mark's Lane. Il connaissait bien l'endroit, une venelle qui partait de Paternoster Row près de la cathédrale St Paul. Corbett marcha un peu, puis se fit transporter par un charretier de Fleet Street qui apportait des produits de la campagne aux marchés et aux étals de la cité. Corbett descendit de la charrette à Paternoster Row et suivit Ivy Lane jusqu'à la place bordée d'un côté

par le monastère de Greyfriars⁽¹⁴⁾ et de l'autre par la grande église St Paul. S'y trouvaient aussi beaucoup d'étals et de boutiques et, bien que ce fût la fin de l'après-midi, le quartier était encore très animé. Corbett avançait avec prudence, serrant sa bourse et gardant la main sur son poignard, en arrivant sur le parvis de St Paul par la grille ouest. Le lieu était un repaire notoire de « Wolfsheads⁽¹⁵⁾ », hors-la-loi et membres de la pègre de la ville, qui vivaient dans l'église ou autour, prêts à s'y ruer pour bénéficier du droit d'asile au cas où auraient surgi les représentants de la loi. Corbett franchit le portail de St Paul et pénétra sous les voûtes de la nef : une foule dense se pressait dans ce vaste lieu. Du côté ouest, douze écrivains publics se tenaient prêts à rédiger documents, contrats, lettres ou obligations pour quiconque louerait leurs services. Des avocats à toge doublée d'hermine s'entretenaient avec des clients dans les bas-côtés ou discutaient entre eux des finesses de la loi, tandis que, autour d'un pilier, des serviteurs attendaient anxieusement qu'on les engageât. Corbett parcourut les lieux jusqu'à ce qu'il vît dans un recoin la personne qu'il cherchait : un écrivain public qui, assis derrière son écritoire, ressemblait à un oiseau, avec des mains fines et menues semblables à des pattes, une petite tête ronde penchée et un visage rubicond et enjoué sous une chevelure blanche. Corbett s'approcha.

— Matthew ! s'écria-t-il. Comment vont les affaires ? Levant les yeux, le scribe répondit en écartant les bras et haussant les épaules :

— Pas trop mal. Ça va, ça vient. En quoi puis-je vous aider ?

— Alice-atte-Bowe, dit Corbett. Elle a une taverne dans St Mark's Lane. Laquelle est-ce ? Et que pouvez-vous m'apprendre sur cette femme ? Corbett savait que Matthew était une incorrigible commère qui avait le don d'être au courant de tous les scandales de la cité. Aussi fut-il surpris lorsqu'il vit le regard de l'homme se dérober et qu'il sentit sa peur émaner tel un parfum. Matthew jeta un coup d'oeil angoissé à la ronde et fit signe à Corbett de se pencher.

— Cela concerne-t-il la mort de Crepyn et le suicide de Duket dans St Mary-le-Bow ? demanda-t-il. Corbett répondit par l'affirmative et Matthew se mordit nerveusement les lèvres.

— Soyez prudent ! murmura-t-il. On dit qu'Alice est une femme redoutable. Elle était, selon la rumeur publique, la maîtresse de Crepyn. Elle a des liens avec la puissante famille des Lanfor. Elle a épousé un négociant en vins, Thomas-atte-Bowe, un vieillard qui est mort peu après le mariage en lui laissant toute l'affaire familiale. La taverne dont elle est propriétaire s'appelle *La Mitre*. C'est un endroit assez grand... et un endroit dangereux. Maintenant, partez, je vous en prie. Corbett obtempéra, surpris de cette réaction et inquiet de voir l'écrivain si sociable terrorisé à la simple mention d'un nom.

La Mitre, que Corbett trouva bien dans St Mark's Lane, était une imposante taverne dont le premier étage reposait en encorbellement au-dessus de l'entrée principale. Une grande perche à houblon et l'enseigne représentant une mitre d'évêque sur fond noir en faisaient l'établissement le plus voyant de la rue. En entrant, Corbett remarqua que le visage de l'évêque était une caricature grotesque d'homme d'Église suffisant, cruel et cupide. L'intérieur de la taverne était sombre, mais confortable et bien plus propre que maints endroits semblables. La longue salle aux murs chaulés, au plancher jonché de foin frais parsemé d'herbes écrasées, était haute de plafond avec des poutres noircies par le feu de la cheminée qui, au milieu de la pièce, était surmontée d'un tuyau pour évacuer la fumée. Accotés aux murs se trouvaient tabourets, bancs grossiers et tables sur tréteaux.

Un géant chauve, debout devant l'âtre, dévisagea Corbett de ses petits yeux porcins avant de détourner le regard et de surveiller les clients disséminés dans la salle. Il y avait là les ivrognes habituels, profondément endormis sur les tables, quelques solitaires complètement perdus dans leurs pensées ou dans leur beuverie, et un groupe d'hommes jouant paresseusement aux dés, qu'observait une fille en robe et coiffe écarlates. Garçons et serveurs s'occupaient de la clientèle, versant vin et bière sous l'oeil sévère du géant chauve. Personne d'autre ne remarqua l'entrée de Corbett à part une petite bande au fond de la salle qui l'examina quelques instants avant de reprendre sa conversation.

Corbett s'assit à une table et commanda vin et nourriture à l'un des garçons. Il mangea lentement en étudiant la salle. Il avait l'impression qu'on le reconnaissait, qu'on s'attendait presque à sa venue, et que ce qu'il voyait était une mise en scène montée à son intention. Au bout d'un instant, il fit signe au géant chauve de s'approcher. Celui-ci remarqua bien le geste, mais l'ignora délibérément, avant de s'avancer finalement vers Corbett, non sans avoir craché dans le feu et s'être rongé un ongle.

— Messire ?

Il avait une voix étrangement aiguë pour sa taille.

— Je m'appelle Hugh Corbett, clerc à la Cour royale de justice. Je suis en mission officielle et j'ai un mandat pour le prouver. Je désirerais m'entretenir avec Dame Alice-atte-Bowe.

Tels des cailloux jetés dans un étang, ses paroles firent naître des ondes, des cercles de silence dans toute la taverne. Les conversations devinrent chuchotements, les dés roulèrent, les têtes ne se tournèrent point, mais Corbett sentit que tous tendaient l'oreille. Le géant se contenta de le regarder de ses petits yeux noirs, ronds comme des billes, avant de lui faire signe de le suivre au fond de la pièce, puis dans une arrière-salle qui servait de cuisine. Il y avait dans cette pièce

étroite aux murs chaulés une longue table couverte de vaisselle d'étain et de grès, et, au fond, une cheminée où la viande rôtissait à la broche sous une rangée de crochets en fer.

Cette cuisine, propre, sentait les herbes écrasées et les épices mises dans des pots placés sur les étagères. Au bout de la table, une mince silhouette féminine, passant presque inaperçue, étudiait un parchemin. À l'arrivée de Corbett, elle leva les yeux et glissa le parchemin sous la table. Corbett n'avait jamais vu pareille beauté : une coiffe de dentelle flamande encadrait un visage fin et mat, de grands yeux sombres, un nez parfait, des lèvres à faire damner un saint. Une mèche noire, échappée de sa coiffe, caressait une joue exquise. La jeune femme était petite et délicate, mais sa robe verte et sa ceinture dorée, loin de dissimuler la fermeté de ses seins et la minceur de sa taille, les mettaient, au contraire, en valeur. Lorsque le géant le présenta à sa maîtresse, Corbett ne put détacher ses regards de la dame qui le dévisagea de ses yeux rieurs et lui adressa un sourire révélant des dents irréprochables ainsi que sa joie de le rencontrer.

— Eh bien, Messire Corbett, que pouvons-nous faire pour vous ?

Sa voix grave était étonnamment profonde. Croyant qu'elle se moquait de lui, Corbett ne sut que répondre et resta à se balancer sur ses pieds comme un idiot de village. La jeune femme se tourna vers le géant qui se tenait encore dangereusement près de Corbett.

— Peter, lança-t-elle, tu peux t'en aller. Je ne pense pas que Messire Corbett soit venu m'arrêter. Je suis sûre de n'avoir rien à craindre, mais j'ai l'impression que Messire Corbett, lui, ne se sent pas autant en sécurité.

Sa douce ironie fit reprendre ses esprits et son assurance à Corbett.

— Madame, dit-il, je suis venu vous poser quelques questions. Je suis chargé d'une enquête...

Lisant la moquerie dans ses yeux, il ne poursuivit pas. Alice lui fit signe de s'asseoir sur l'un des bancs qui faisaient toute la longueur de l'immense table. Il s'exécuta, conscient que Peter, le géant, était silencieusement renvoyé dans la grand-salle de la taverne. Corbett fixa le grain délicat de la table. Il se sentait intimidé et incapable d'ouvrir la bouche, et brûlait de désir d'admirer encore ces grands yeux noirs. Il était attiré par cette femme comme un cerf assoiffé et poursuivi est attiré par la source d'eau claire et murmurante. Il entendit s'éloigner les pas du géant et la regarda à nouveau. Ses yeux n'étaient pas noirs, mais bleu sombre et entourés de petites rides nées du sourire.

— Madame, réussit-il à dire, que savez-vous de la mort de Lawrence Duket ?

Les lèvres pincées sous l'effort de la réflexion, Alice le regarda avec étonnement.

— Que devrais-je en savoir, Messire ? rétorquat-elle. Je suppose que vous avez appris que je connaissais Duket et Crepyn. Mais je n'ai rien à voir avec la mort de l'un ou de l'autre. Devant le calme et l'assurance de la jeune femme, Corbett entreprit de réaffirmer son autorité en adoptant un ton de brusquerie officielle. Après tout, cette femme n'était qu'une aubergiste !

— Madame, s'écria-t-il sèchement, on dit que vous étiez la maîtresse de Crepyn et que c'est vous qui avez provoqué la querelle fatale qui l'a opposé à Duket. Alice-atte-Bowe regarda Corbett d'un air éberlué avant d'éclater d'un rire en cascade évoquant des perles tombant d'un coffre.

— Messire Corbett, j'étais l'amie et non la maîtresse de Crepyn ; quant à Duket, il ne m'aimait pas ni n'aimait aucune femme.

Ses paroles ramenèrent Corbett à la réalité. Il se rappela les propos similaires tenus par Jean Duket. Alice, qui l'observait attentivement, sembla deviner son changement d'humeur, et redouta alors le danger que représentait cet esprit curieux échappant aux sortilèges qu'elle avait si adroitement jetés. Elle posa une main ornée de dentelle sur le poignet de Corbett et c'est alors qu'il s'aperçut qu'elle portait des gants de belle soie noire et fine. Elle vit son étonnement et en rit.

— Messire Corbett, ne soyez pas surpris. Je suis une dame et porte ces gants pour me protéger les mains. Les mains d'une dame ne doivent-elles pas être douces et lisses comme soie ?

Corbett acquiesça, mais répliqua sans réfléchir :

— Cependant, Madame, il serait mieux qu'elles fussent nues, comme la vérité.

Il sentit la main de la jeune femme sur son poignet comme un charbon ardent brûlant sa chair. Il eut peur tout d'un coup, comme le nageur qui, perdant pied, va s'abandonner au courant trop fort et se laisser emporter au gré des eaux. Il retira brusquement sa main — Madame, savez-vous quelque chose sur la mort de l'un ou de l'autre ?

Elle courba la tête et, de ses mains gantées, caressa la surface polie de la table.

— Bien sûr, répondit-elle le plus naturellement du monde. Ces deux hommes ont mangé et bu ici plus d'une fois. J'étais l'amie des deux et la maîtresse d'aucuns.

— Pourquoi avez-vous dit que Duket n'était pas attiré par les femmes ? poursuivit Corbett.

Elle haussa les épaules.

— C'était ainsi, répliqua-t-elle. Duket ne me faisait jamais de compliments comme les autres hommes et je ne l'ai jamais vu en compagnie d'une femme.

— Était-ce un sodomite ? demanda Corbett.

— Non, Messire Corbett. Je ne le crois pas. Pourquoi ? En êtes-vous un ?

L'impertinence de la question l'ulcéra et il sentit le sang lui monter aux joues et lui brouiller la vue.

— Madame, dit-il d'un ton cassant, vous vous oubliez !

— Messire, rétorqua-t-elle, les yeux à présent brillants et pleins de courroux, vous venez chez moi et suggérez que je suis une catin, la maîtresse d'un homme et la cause possible de la mort de deux. C'est vous, Messire, qui vous oubliez !

Corbett se leva, le banc tombant derrière lui avec fracas.

— Madame !

Il salua et se retourna pour partir, mais elle se leva, elle aussi, le regard suppliant à présent et une main légère posée sur son bras.

— Messire, murmura-t-elle, je suis désolée. Corbett voulut relever le banc, mais trébucha, heurta la table du dos et faillit tomber. Le visage cramoisi, il tourna la tête et vit qu'elle étouffait un rire. Il grimaça, piétina un peu, redressa le banc et se rassit. Le géant Peter surgit, attiré par la chute du banc et les éclats de voix, mais Alice lui fit signe de sa main gantée et il s'esquiva aussitôt. Puis touchant légèrement Corbett à l'épaule, elle alla dans un coin de la cuisine et en rapporta deux gobelets remplis de vin.

— Mon meilleur bordeaux, dit-elle. Je vous en prie, buvez. Je suis désolée de vous avoir offensé ! Corbett leva son gobelet en son honneur et but lentement. Le vin était bon ; son goût sucré lui remplit la bouche et la gorge tandis qu'il l'écoutait parler de son mariage, de son veuvage, de la gestion de la taverne et de la nature de ses relations avec les deux défunts.

— Je les connaissais tous les deux, répéta-t-elle, mais simplement parce qu'ils venaient ici.

— Jean Duket a dit de vous que vous étiez une catin et la maîtresse de Crepyn, objecta Corbett. Pourquoi ? Elle eut un sourire forcé.

— Jean est une femme stupide et méchante ; de plus, c'est une langue de vipère. Elle peut bien dire ce qu'elle veut, ses paroles sont dictées par l'envie et la colère.

— Savez-vous pourquoi Crepyn et Duket se sont disputés ? s'enquit Corbett.

— Non.

— Ou la raison pour laquelle Duket a bien pu se suicider ?

— Non, répondit Alice. Mais il a toujours été un homme timoré ! Il avait peur de son ombre !

— Dans quelles affaires Crepyn trempait-il ? Alice s'assit et réfléchit, le doute et la perplexité se lisant dans ses yeux superbes et sur son beau visage.

— C'était un usurier, dit-elle lentement. Un homme qui est parvenu à un poste important de la cité. Un partisan des « Populaires » qui s'est montré loyal envers la Couronne tout en soutenant encore la politique radicale du grand — elle se reprit — de Montfort.

— Et Duket ? Pourquoi s'est-il querellé avec Crepyn ?

— Crepyn était un usurier haï par beaucoup de gens. Les Duket ne furent pas les seuls à être pris dans ses filets.

Elle baissa les yeux.

— Peut-être Crepyn méritait-il ce qui lui est arrivé, poursuivit-elle doucement. Je le mettais en garde quelquefois, mais il ne faisait qu'en rire.

Il y eut un silence pendant lequel elle joua avec le bout d'un de ses gants de soie.

— Est-ce tout ? demanda Corbett. Elle fit signe que oui, mais ajouta :

— Pour l'instant.

Puis elle se leva et alla à un grand coffre au fond de la cuisine. Elle en sortit une flûte qu'elle apporta à Corbett.

— Votre visite m'a attristée, Messire. Je me sens malheureuse et irritée devant la mort stupide de deux personnes que je connaissais. J'ai toujours constaté que la flûte apaise les humeurs révoltées de l'esprit et du corps.

Corbett restait assis, comme en transe. Cette flûte était presque la réplique exacte de celle qu'il avait eue des années auparavant pendant la période dorée de sa vie, avant qu'elle ne disparût, brisée, sur le bûcher funéraire où il l'avait jetée. Comme dans un rêve, il tendit la main et prit la flûte, caressant son bois poli comme si c'était le visage de son enfant perdu qui lui revenait. Il la porta à ses lèvres et se mit à jouer. Le son doux-amer et obsédant s'éleva dans la pièce, le faisant frissonner de tout son corps. Il joua et pouvait presque sentir le soleil du Sussex sur son visage, presque voir son enfant danser et rire, et sa femme, appuyée contre le mur, les bras croisés, sourire au musicien et au danseur. Il joua, indifférent aux larmes qui lui brûlaient les yeux et baignaient son visage. Puis ce fut fini, vision et musique disparurent, et il se retrouva seul face à une beauté qui le regardait fixement.

Il reposa doucement la flûte sur la table, salua et sortit tranquillement de la cuisine ; il traversa ensuite la grand-salle et repartit dans le froid et la rue obscure. Il avait oublié sa mission, car de vieilles blessures s'étaient rouvertes et la sanie en avait jailli. Il prit conscience de la saleté immonde de la rue et du caniveau rempli d'ordures, des taches de vin sur le mur, du chien errant reniflant le cadavre enflé d'un rat, et du mendiant en haillons, couvert de pustules, qui se recroquevillait dans son coin contre le froid et le monde d'ici-bas. Il savait qu'il n'aurait pas dû jouer de la flûte ; son

monde clos de jadis avait été bien ordonnancé et agencé comme les archives dans le bureau de Couville. Dans ce monde-là, il ne voyait rien de bon, mais rien de laid non plus. Il sentit revenir les cauchemars et se rappela la vie désordonnée qu'il avait menée après la mort de son épouse, et les mois passés dans la douce pénombre d'un monastère du Sussex. Mais soudain, au moment où il allait quitter Paternoster Row, on lui toucha le coude. Il se retourna et reconnut un des serveurs de *La Mitre*. Le garçon lui mit la flûte dans les mains.

— Ma maîtresse dit que vous devez la garder et revenir lui en jouer.

Corbett inclina la tête et, serrant la flûte contre lui, s'en fut dans la nuit.

CHAPITRE VI

Corbett s'était enquis auprès du coroner des noms des trois hommes de guet qui avaient monté la garde à St Mary-le-Bow. Le lendemain de sa rencontre avec Alice, il décida d'aller les interroger. Tous trois étaient des artisans tenant boutique dans les ruelles et les venelles près de Cheapside. Tous trois racontèrent la même histoire, et Corbett fut convaincu qu'ils disaient la vérité, tout au moins leur vérité : un messenger d'un assistant du shérif leur avait transmis l'ordre de garder l'entrée de l'église à la fin de l'après-midi du jour où Lawrence Duket y chercha refuge ; ils s'étaient réunis juste avant les vêpres, avaient pénétré dans l'église et aperçu Duket profondément endormi dans la Sainte Cathèdre. Ils l'avaient vu ensuite qui bougeait et se réveillait, et étaient alors sortis pour monter la garde à l'extérieur.

Après que les cloches des églises voisines eurent sonné les vêpres (celles de St Mary étaient restées silencieuses à cause de la présence de Duket), le recteur était venu fermer l'église à clef ; ils s'étaient alors assurés que la porte était bien verrouillée et avaient entendu Duket pousser le loquet intérieur. La porte ainsi close, ils avaient organisé leur veille selon un roulement : l'un d'entre eux dormirait pendant que les deux autres monteraient la garde. À l'abri des arbres, ils avaient allumé un brasero pour se réchauffer, et bien que tous trois reconnussent que se trouver dans un cimetière par une nuit épouvantable avait été aussi sinistre que mortellement froid, ils n'avaient rien vu d'anormal. Ils avaient patrouillé dans l'enclos de l'église, n'avaient vu personne approcher et n'arrivaient pas à concevoir comment un homme — eût-il échappé à leur vigilance — aurait pu pénétrer dans le bâtiment dont toutes les entrées possibles avaient été solidement verrouillées. Il en avait été ainsi jusqu'à l'aube. Le recteur était revenu alors et avait déverrouillé la porte, mais sans pouvoir l'ouvrir. Il avait demandé aux hommes de guet de l'aider à la forcer. Ils avaient tambouriné pour éveiller Duket, le pensant endormi, mais quand tout cela s'était avéré inutile, ils avaient forcé la porte avec un bout de bois jusqu'à ce qu'elle cède ainsi que les verrous intérieurs.

Ils avaient trouvé l'église dans l'état où ils l'avaient laissée la veille : aucune marque par terre, aucun signe de désordre, à part dans le chœur où la Sainte Cathèdre avait été placée près du mur dans le coin droit. Là, au bout d'une corde fixée à une barre de fer près de la

baie, se balançait le corps sans vie de Lawrence Duket dont la face était devenue noirâtre. Le recteur et les hommes du guet s'étaient immédiatement précipités, mais un seul coup d'oeil au visage du mort leur avait fait comprendre qu'ils arrivaient trop tard. Ils s'étaient mis en quête d'autres signes de désordre ou d'entrée forcée, mais n'avaient rien trouvé. Bellet leur avait dit de rester près du corps et de monter la garde, pendant qu'il envoyait chercher le coroner. Corbett connaissait la suite et fit répéter à chacun sa déclaration, insistant sur les détails concernant le moment où ils avaient forcé la porte. Corbett savait instinctivement que ces hommes n'étaient pas des menteurs et qu'ils n'avaient aucun lien avec Duket ou Crepyn bien qu'ils les connussent. C'était là trois artisans complètement déroutés qui avaient tenté de faire leur devoir, mais qui avaient échoué dans des circonstances hautement mystérieuses, car tous les trois juraient que personne n'avait pénétré dans l'église et qu'ils n'avaient entendu aucun bruit provenant de l'intérieur pendant toute leur veille.

Satisfait, Corbett retourna chez le coroner pour présenter une certaine requête à cet officiel, à présent agacé et perplexe, qui bien sûr s'offusqua de ladite requête. Mais après que Corbett eut exposé ses raisons et brandi l'ordre de mission de Burnell, il l'accepta à contrecœur et envoya un serviteur porter un message au Guildhall⁽¹⁶⁾. Il dit à Corbett que cela prendrait quelque temps, aussi Corbett décida-t-il d'aller jeter un coup d'oeil aux boutiques et aux étalages de Cheapside.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'il revint chez le coroner où il trouva devant la porte deux solides gaillards portant bêches et pioches et arborant des mines longues d'une aune. À l'intérieur, le coroner fabriquait une pâte à l'odeur pestilentielle, tandis qu'à ses côtés un grand jeune homme au visage grêlé et blafard encadré par des cheveux grasseux lui tombant sur les épaules semblait sur le point de défaillir. Le coroner le présenta comme étant Stephen Novile, bailli de justice de la cité, et, sans plus de façons, les poussa dehors. Le bailli parut soulagé de s'en aller, malgré son apparente méfiance à l'égard de Corbett.

— Vous savez ce que vous faites, Messire ?

La voix était haut perchée, presque une voix de crécelle.

— Oui, répliqua Corbett. Je veux que vous et vos hommes, dit-il en désignant les ouvriers au visage fermé, vous m'emmeniez à l'endroit de la fosse commune où a été enterré Duket. Je suis en mission officielle, poursuivit-il d'un ton sec. C'est le corps d'un suicidé et donc nous ne profanons pas une terre consacrée. Le coroner vous a envoyé chercher tous les trois, car, si j'ai bien compris, c'est vous qui avez été chargés de l'enterrement, n'est-ce pas ?

Le bailli fit signe que oui, les lèvres pincées, son regard fuyant et larmoyant incapable de soutenir celui de Corbett. Il appela ses hommes d'un claquement de doigts et tous quatre remontèrent Cheapside, passèrent les abattoirs et Newgate, puis franchirent les vieux remparts de la cité.

Le bailli tourna alors à droite et descendit Cock Lane, un sentier étroit et défoncé avec une rigole au milieu. C'était un endroit bien connu pour ses prostituées, dont beaucoup se tenaient à présent dans l'ombre des portes, outrageusement maquillées et les cheveux teints. Vêtues de couleurs voyantes, rouge et orange, elles racolaient les passants avec des propositions plus obscènes les unes que les autres. L'une d'elles apparemment reconnu le bailli et leur emboîta le pas pendant un bref instant en décrivant de façon détaillée les prouesses au lit dudit bailli qui, écarlate de colère et de gêne, glapissait d'indignation. Corbett s'efforça de dissimuler un sourire et d'ignorer l'amusement évident des deux hommes de peine qui auraient encouragé la fille à continuer si le bailli ne leur avait pas jeté un regard noir.

Ils arrivèrent enfin devant le grand fossé qui longeait le rempart. De vingt pieds de large, et d'une profondeur inconnue, ce fossé servait d'égout et de fosse à purin depuis l'époque du roi Jean l'Angevin⁽¹⁷⁾. La puanteur était indescriptible, et Corbett se couvrit immédiatement le nez et la bouche du revers de sa cape. Le fossé était rempli de détritux gelés par l'hiver et Corbett ne pouvait qu'imaginer ce que cela devait être en plein été. Le bailli, lui, s'était muni d'un tissu trempé dans du vin qu'il tenait sous son nez, tandis que ses deux hommes, apparemment indifférents à tout cela, longeaient plusieurs fois le fossé et essayaient de situer, en se parlant et en maugréant, l'endroit exact où avait été enterré Duket.

Corbett n'enviait pas leur tâche, le fossé était plein d'immondices — déjà il voyait un rat tirer et ronger quelque chose couvert de boue. C'est ici qu'on jetait les cadavres de chats, de chiens, de nouveau-nés indésirables ainsi que les corps des condamnés et des suicidés. Pour finir, les deux hommes tombèrent d'accord sur un endroit précis et se mirent à creuser ; mais, après quelque temps, ils en choisirent un autre qu'ils retournèrent, tout en s'invectivant mutuellement et en maudissant leur tâche et les clercs trop curieux, avec des regards furieux à l'adresse de Corbett. Celui-ci leur tourna le dos et se mit à contempler les champs encore gelés jusqu'à ce que des cris et des appels le fissent revenir vers le fossé.

— Ils ont trouvé le cadavre, Messire ! s'écria le bailli. Venez voir !

Corbett s'avança en remarquant que le visage du bailli était verdâtre et que même les ouvriers s'étaient éloignés.

La forme empaquetée qu'ils avaient déterrée reposait sur le bord

du fossé. Corbett prit son poignard et, se couvrant fermement le nez et la bouche de sa cape, se mit à découper la toile grossière et visqueuse. Le corps était tel qu'il avait dû être avant qu'on l'enveloppe et le traîne par les rues sur un misérable charreton pour être enterré dans la boue et la fange de la fosse. Il était nu, à l'exception d'un pagne. Corbett soupçonna le bailli et ses hommes de l'avoir dépouillé de ses vêtements et de ses bijoux. La puanteur, même après quelques jours, était intense, insoutenable, et Corbett dut refréner des haut-le-cœur lorsqu'il examina le cadavre. Les yeux étaient clos, mais la bouche béait, la langue encore prise entre les dents, la peau boursouflée était livide et froide, le ventre légèrement gonflé. Il observa la trace rougeâtre autour du cou et l'ecchymose violacée juste derrière l'oreille gauche, causée par le noeud de la corde. Il n'y avait aucun autre signe de violence sur le corps, à part deux légers bleus sur les bras juste au-dessus des coudes. Corbett prit bonne note de la taille du mort, puis se releva avec un soupir de soulagement. Le bailli s'approcha.

— Avez-vous fini ? demanda-t-il. Corbett fit signe que oui.

— Vous pouvez l'enterrer maintenant !

Le bailli se retourna et lança un ordre à ses hommes. En quelques minutes, le corps fut rejeté dans la fosse et recouvert de boue. Corbett ramassa un bout de bois, le cassa en deux, lia les morceaux avec de la corde pourrie pour faire une croix rudimentaire qu'il planta à l'endroit où était enterré Duket. Le bailli protesta.

— Cet homme s'est suicidé ! bafouilla-t-il. Il n'a pas droit à une sépulture religieuse !

— Cet homme ne s'est pas suicidé, rétorqua Corbett, épuisé par la journée. Et l'aurait-il fait, c'était quand même un homme.

Il plongea la main dans sa bourse et tendit quelques pièces.

— Votre tâche est terminée. Vous pouvez aller.

Le bailli allait soulever une objection, mais il vit le visage tendu du clerc et se rappela l'importance de son ordre de mission ; il garda le silence, empocha les pièces et, rappelant ses hommes, s'éloigna péniblement vers la ville.

Corbett les regarda partir et après avoir affermi la pauvre croix, il commença à réciter la prière des morts : « Du fond des ténèbres, je crie vers Toi, ô Seigneur ! Ô Seigneur, entends ma voix ! » Une corneille le survola en lançant son cri rauque, et Corbett se demanda — ce n'était pas la première fois de sa vie — si sa prière avait été entendue et si oui, si cela avait vraiment de l'importance.

De retour chez lui un peu plus tard, Corbett sortit écritoire, encrier, plume, pierre ponce et rouleau de parchemin grossier. Il nettoya méthodiquement le parchemin rugueux pour en faire quelque chose de lisse avant de commencer à écrire soigneusement les

conclusions auxquelles il était arrivé en examinant le corps de Duket.

D'abord, le cadavre portait les marques habituelles de la pendaison : la trace rouge et profonde de la corde autour du cou, et puis l'ecchymose violacée ou pourpre sous l'oreille gauche. Mais ensuite, que signifiaient ces bleus sur les bras, juste au-dessus des coudes ? Qu'est-ce qui les avait provoqués ? Corbett posa sa plume. Ces marques auraient pu, pensa-t-il, provenir de la rixe entre Duket et Crepyn dans Cheapside, mais cela aurait été une coïncidence extraordinaire si Crepyn avait réussi à frapper Duket au même endroit sur les deux bras ! De plus, les paumes de Duket étaient blanches, intactes. On serait tenté de penser, pourtant, qu'un homme qui se sent lentement étranglé par une corde essaie au moins, dans son agonie, d'agripper cette corde et peut-être même de la desserrer.

Enfin, et c'était le point le plus important, pensa Corbett, comment Duket avait-il pu se pendre en montant sur la cathèdre ? Il avait pris les mesures du corps de Duket et les avait comparées avec celles — approximatives — qu'il avait relevées à St Mary-le-Bow. Un enfant aurait vu la différence. Duket était trop petit pour atteindre la barre. Bien sûr, il aurait pu lancer la corde par-dessus la barre, mais alors comment aurait-il pu faire un noeud solide ? Corbett repensa à ces bleus sur les bras de Duket. Non, conclut-il, la seule explication possible était que Duket ne s'était pas suicidé à St Mary-le-Bow, mais qu'on l'avait pendu de façon à faire croire à un suicide. Quelqu'un avait attaché la corde à la barre et mit le noeud coulant autour de son cou avant de retirer la cathèdre, de lui tenir les bras derrière le dos et de le tirer vers le bas afin de hâter sa mort. D'où ces bleus sur les bras. Corbett fit un rapide calcul. Au moins deux ou trois personnes étaient impliquées dans ce crime. Mais pourquoi Duket n'avait-il pas appelé au secours ? Comment les assassins étaient-ils entrés dans l'église ? Et comment en étaient-ils sortis ? Corbett soupira et écrivit ses conclusions : Lawrence Duket avait été assassiné en l'église St Mary-le-Bow par des inconnus, pour des raisons inconnues et d'une manière inconnue. Il lâcha sa plume et contempla ses conclusions sans grande valeur tandis que ses pensées s'envolaient vers *La Mitre* et la beauté ensorcelante d'Alice-atte-Bowe.

CHAPITRE VII

Naturellement, Corbett retourna à *La Mitre* les jours suivants. Il venait très ostensiblement « en mission officielle », mais sa vraie raison était Dame Alice. L'énorme géant et ses compères n'étaient pas dupes et Dame Alice non plus. Corbett s'en moquait ; il se sentait revivre en sa présence, délivré de la Chancellerie, de la routine quotidienne et du poids de la tâche qu'on lui avait confiée. Quelquefois il restait assis dans la grand-salle ou dans la petite pièce, mais quand le temps se mettait au beau, ils se promenaient tous deux dans le jardin. Alice faisait pousser des simples, de la sauge, du persil, du fenouil, de l'hysope aussi bien que des poireaux, de la ciboulette et des oignons. Il y avait un poirier qui montrait les prémices d'un printemps précoce, une belle pelouse aux parterres soignés qui donneraient, d'après Alice, une abondante moisson de roses, de lis et d'autres fleurs quand arriverait l'été.

Alice raconta sa vie d'avant : sa jeunesse d'orpheline, pupille de parents lointains et âgés, son mariage avec Thomas-atte-Bowe, son veuvage précoce et sa lutte constante dans l'âpre bataille du négoce en vins de Bordeaux et de Gascogne. Elle s'intéressait à la politique et jugeait avec discernement l'attitude du roi Édouard envers les Capétiens dont l'éventuelle intervention en Gascogne et les revendications de suzeraineté sur le duché pouvaient plonger les deux pays dans la guerre et ainsi ruiner le commerce du vin et ses propres bénéfices. Elle parlait de l'énorme géant et des autres hommes qu'avait vus Corbett dans la taverne comme de « ses agents et protecteurs ». Elle se mettait à questionner doucement Corbett sur « la mission officielle » dont il était chargé, mais changeait vite de sujet, comme si cela était trop ennuyeux ou trop pénible à écouter.

Corbett passait des heures à la taverne. Il parla comme jamais auparavant de ses études à Oxford, et son travail de clerc, de son passage dans l'armée, de son épouse Mary et de son enfant disparus en un rien de temps, enlevés par la peste. Il put exprimer enfin sa souffrance comme si Alice était son confesseur et perçait à jour tous les secrets de son esprit. Quelquefois, il se contentait de jouer sur sa flûte des mélodies solennelles, des chansons d'amour ou des pastourelles et des gigues pendant qu'Alice dansait et virevoltait. Son corps souple et svelte bougeait et tournait en cadence jusqu'à ce que tous deux eussent le souffle coupé soit par le rire soit par le rythme de la musique. Ils se rassasiaient alors de mets réputés pour leur

délicatesse et leur fumet : courgettes au muscat, hareng au four, brochet, lamproie, marsouin^{18} cuit à la braise, esturgeon frais, dattes, gelées, ou de plats légers tels que pommes et poires cuites avec du sucre, gaufrettes trempées dans du vin épicé, avec, bien sûr, toujours les meilleurs crus sur la table.

Les jours devinrent des semaines. Corbett se lassa de la taverne et ils se promenèrent donc, Alice et lui, dans le quartier de Cheapside. Un jour, il l'emmena au champ de foire de Smoothfield ou Smithfield comme on l'appelait couramment. Là, tous les vendredis, avait lieu une merveilleuse foire aux chevaux : haquenées pour les dames, grands destriers pour les chevaliers, juments à la belle encolure, aux oreilles fines et aux hanches larges et droites. Alice les admirait tous, mais surtout les jeunes poulains qui bondissaient et ruaient sur leurs jambes trop longues. Le bruit et l'odeur étaient presque insupportables. Soldats, marchands et officiers de grands seigneurs allaient et venaient d'un groupe de chevaux à l'autre, discutant avec les vendeurs et hurlant leurs prix. Un autre jour, bras dessus, bras dessous, ils assistèrent à une pantomime dans Cheapside et rirent beaucoup en voyant le chevalier maladroit perché sur sa rosse et les singeries d'un rustre au grand phallus. Puis ils allèrent voir des combats de coqs ou des combats de chiens et d'ours. Corbett n'aimait pas ce genre de spectacles où l'ours fixait de ses yeux rouges et féroces les chiens qui se ruaient sur lui pour être déchiquetés dans un nuage de poils et de sang quand l'ours jouait de la griffe en grondant et les faisait culbuter d'un coup de tête. Alice, elle, adorait cela ; le regard intense, elle encourageait de la voix l'ours et les chiens. Cela ne dérangeait pas Corbett ; il aimait ces sorties, fier d'avoir à ses côtés une si belle femme et très conscient des coups d'oeil envieux des autres hommes.

De temps en temps, pourtant, Alice revenait à la profession de Corbett, à son travail à la Cour de justice et à sa mission bien particulière qu'il s'efforçait d'oublier à présent. Après tout, quelle affaire si deux vauriens s'étaient rencontrés, si l'un avait poignardé l'autre et s'il s'était pendu ensuite... De tels crimes se commettaient tous les jours à Londres. Corbett dissimulait donc ses doutes et voulait croire à l'image qu'il s'était faite des événements à St Mary-le-Bow. Heureux et satisfait, il ne pensait plus à Burnell ni à la Chancellerie. Au contraire, il se rappelait souvent que sa fortune pouvait lui permettre de renoncer à sa tâche, peu de choses en regard du bonheur qu'il venait de trouver. Alice ne cessait pourtant de lui poser des questions ; aussi songea-t-il un moment à l'emmener à Westminster voir les cours de justice, mais il se ravisa en pensant à Burnell. À la place, ils allèrent au Guildhall assister à une séance du tribunal

municipal. Il usa de son passe-droit pour y avoir accès et entendre le procès de deux imposteurs, Robert Ward et Richard Lynham. Ces deux joyeux drilles, bien que pourvus de langue et parfaitement capables de travailler, se faisaient passer pour des muets à qui on avait ôté l'usage de la parole ; ils se promenaient donc par la ville en exhibant un crochet de fer, des tenailles et un bout de cuir en forme de morceau de langue, avec une bordure argentée et l'inscription : « Voici la langue de Robert Ward. » Armés de ces instruments et d'autres artifices, ils avaient persuadé certaines âmes crédules qu'ils étaient des marchands que des brigands avaient attrapés et dépouillés, leur enlevant leur langue en même temps que leurs biens, en utilisant le crochet et les tenailles qu'à présent ils montraient au tout-venant. Ils prétendaient que le seul son dont ils étaient capables était un horrible rugissement. La cour prouva rapidement que tout cela n'était qu'un tissu de mensonges, les deux hommes pouvant parler sans problème avec la langue qu'ils avaient reçue à leur naissance. En conséquence, ils furent condamnés à être cloués trois jours au pilori, les objets du délit — crochet, tenailles et fausse langue — suspendus à leur cou. Alice rit tellement que Corbett dut presque la porter hors du tribunal. Elle lui confia ensuite qu'elle trouvait le spectacle de la justice plus amusant que toutes les pantomimes. Elle se moquait de l'autorité du roi et de l'Église à un point tel que Corbett la soupçonna d'être une « Populaire », une radicale, partisane du défunt Montfort. Cela ne surprit pas trop Corbett. Ils étaient nombreux dans la ville et leur courant avait même atteint certains de ses amis et collègues de la Chancellerie et de l'Échiquier, bien que Montfort fût mort quelque vingt ans auparavant, son corps déchiqueté et livré aux chiens.

Bien sûr, Corbett et Alice devinrent amants, un baiser d'abord, un enlacement, un repas tard le soir après la fermeture de la taverne. Puis, presque comme s'ils avaient été mari et femme depuis des années, Alice prit Corbett par la main et le mena à sa chambre, une chambre vaste, presque autant qu'une pièce de réception, dotée de grands bahuts et coffres, d'une table et de sièges sur le plancher de bois poli couvert de tapis de laine. Les murs étaient d'un vert parsemé d'étoiles dorées et de petites têtes d'hommes et de femmes. S'y trouvaient de légers braseros couverts et des rameaux fraîchement coupés pour parfumer la pièce. Alice l'entraîna vers un immense lit bas ; puis, lui tournant le dos en minaudant, elle se défit de sa robe, en la passant par-dessus la tête, enleva chausses et jupons, pour se retrouver nue au milieu d'un fouillis de dentelles. Corbett sourit en voyant qu'elle n'avait pas ôté ses petits gants de soie noire et s'apprêtait à en enlever un lorsqu'elle arrêta doucement son geste et commença à le déshabiller pendant qu'il admirait son mince corps de

Vénus.

Corbett n'avait jamais rencontré autant d'ardeur ni d'habileté. Ses lèvres cherchaient les siennes tandis qu'elle l'attirait et l'entraînait dans un sombre tourbillon de passion jusqu'à ce que finalement leurs corps étroitement enlacés s'abandonnent au profond sommeil sans rêves des amants. Le lendemain, lorsque Corbett se réveilla, elle était déjà debout et habillée, fraîche et radieuse comme une jeune mariée. Elle s'assit sur le lit, à côté de lui, riant et le taquinant avant de disparaître quand il la menaça de recommencer la séance de la nuit. Au plus profond de lui-même, Corbett savait que leur idylle ne pourrait pas durer. L'énorme géant, Peter, l'incendiait du regard chaque fois qu'il entrait dans la taverne, et les « protecteurs et agents » d'Alice le surveillaient de près. Ils n'essayaient pas de l'approcher ; et lui faisait de même. En fait, Alice faisait tout pour les tenir éloignés. Corbett ne s'en souciait pas, mettant leur malveillance silencieuse sur le compte de la simple envie et de la jalousie.

Le chancelier Burnell, cependant, lui envoyait lettre sur lettre, exigeant sur un mode brusque et sec des rapports sur les progrès de l'enquête. Corbett ne répondait jamais, espérant secrètement que l'affaire cesserait et tomberait dans l'oubli, et il s'étonnait que le principal ministre du roi s'intéressât encore au suicide d'un petit homme pitoyable comme Duket. Ce fut Couville qui lui rappela brusquement son devoir. Une nuit, quelques semaines après sa rencontre avec Alice, il retourna chez lui à Thames Street et y trouva une sacoche en cuir qui l'attendait. La propriétaire murmura qu'on l'avait apportée dans la journée même. Corbett l'emporta dans sa chambre et, brisant le sceau, en sortit un vieux parchemin assez long et une note d'explication de Couville qu'il jeta sur le lit. Puis il s'assit et déroula le parchemin jauni, aux bords fendillés et effilochés. La belle écriture normande, bien que presque effacée, était encore lisible. Il passa rapidement sur les formules fleuries habituelles, notant toutefois que c'était un rapport d'un des assistants du shérif de Londres au chancelier d'Henri II⁽¹⁹⁾. Regardant à la fin, Corbett vit la date au-dessus du vieux sceau fendillé : *Écrit à la Tour en ce 2 décembre de la vingt-huitième année de règne*, ce qui, calcula-t-il rapidement, voulait dire en 1182. Il prit sa propre écritoire et se mit à transcrire le contenu du rapport :

Au début de l'été de cette année, un certain William Fitz-Osbert, traître et homme de mauvaise vie, commença à rassembler des gens en une secte liée à Satan et rejetant le fils de Marie, comme ils appelaient le Christ, notre Sauveur. Ce suppôt de Satan organisait des sabbats hors les murs de la cité et même, profitant de l'absence de notre bon roi Henri, dans l'enceinte de la cité. Il a été prouvé que Fitz-Osbert et ses complices

célébraient des messes noires et d'autres rites secrets au cours desquels ils désacralisaient la sainte hostie et profanaient les objets du culte, les statues et les crucifix qu'ils avaient volés dans les églises de Londres. Fitz-Osbert prêchait et proclamait que son Maître, l'Antéchrist, allait venir chasser les maudits, comme il appelait le roi, notre sainte mère l'Eglise et tous les piliers du gouvernement et de la loi. Ils tinrent à plusieurs reprises des cérémonies secrètes dans des maisons particulières ou dans des ruines désertes près de la Tour où ils complotaient l'abolition du gouvernement du roi. Des armes étaient introduites secrètement dans la ville à destination des partisans de Fitz-Osbert qui, par ses prédications à St Paul's Cross, excitait le peuple, poussant la témérité jusqu'à s'emparer du cimetière et des jardins de la cathédrale St Paul, comme si c'était son fief ou son domaine.

L'évêque de Londres éleva d'amères protestations contre ces pratiques et jeta l'interdit sur Fitz-Osbert et ses partisans, mais ce suppôt de Satan se contenta de brûler la lettre d'interdit et promit le même sort à son expéditeur. Sur ce, l'évêque demanda au maire et aux shérifs de Londres de chasser Fitz-Osbert du cimetière de St Paul et de mettre Fitz-Osbert et les membres de la secte en état d'arrestation. Juste après la Saint-Michel de cette même année, les shérifs, gens d'armes et milices de Walbrook ainsi que les hommes de la Guilde des maroquiniers tentèrent de libérer le cimetière de St Paul, mais furent repoussés avec des pertes considérables par Fitz-Osbert et sa troupe. En conséquence, le maire supplia le chancelier d'user de son autorité pour faire appel aux garnisons de Douvres et de Rochester et pour lever des troupes dans les comtés voisins du Middlesex, de l'Essex et du Surrey afin de régler le problème.

La veille de la Toussaint, après s'être assuré que Fitz-Osbert et ses acolytes seraient en train de se livrer à leurs abominables pratiques secrètes, les forces du roi donnèrent l'assaut. Mais en compagnie de ses

lieutenants, conseillers et compagnons, dont beaucoup étaient notoirement sans foi ni loi, cet être malfaisant put s'échapper St Paul, fuir dans Cheapside et se réfugier dans l'église St Mary-le-Bow. Le recteur, Benedict Fulshim, leur procura en secret réconfort et conseils, et leur permit également de s'installer dans l'église. Il fut prouvé par la suite que ce Benedict Fulshim avait donné la permission à Fitz-Osbert et à ses complices de célébrer leurs rites secrets dans l'église, leur fournissant des hosties consacrées ainsi que des objets du culte pour leurs pratiques blasphématoires. Une fois à l'intérieur de St Mary-le-Bow, les hommes de Fitz-Osbert y entassèrent arcs, flèches, haches et épées et réussirent à repousser toutes les attaques menées contre eux. En conséquence de quoi, il fut décidé de faire pénétrer par les fenêtres des fagots enflammés afin d'obliger Fitz-Osbert et ses partisans à quitter leur refuge. Ce qui fut fait, non sans perte de vies humaines ; Fitz-Osbert et tous ceux qui se trouvaient dans l'église essayèrent de fuir, mais tous furent arrêtés et envoyés à la Tour.

Deux jours après, sur ordre du chancelier, ils comparurent devant la Cour royale de justice à Westminster. Fitz-Osbert refusa de reconnaître son autorité, maudissant le nom du roi, de l'Église et du

Christ et jurant que Satan viendrait le délivrer. Les juges condamnèrent Fitz-Osbert et neuf de ses compagnons à être traînés par les talons jusqu'à Smithfield et là à être suspendus, enchaînés, au-dessus d'un brasier. Fitz-Osbert et ses partisans ne cessèrent de proférer malédictions et appels à leur Seigneur (ainsi nommaient-ils Satan) pour qu'il vînt les délivrer. Mais la justice de Dieu et celle du roi furent accomplies. Fitz-Osbert et ses complices furent brûlés vifs à Smithfield et leurs cendres éparpillées dans les fossés de la cité.

Ce Fitz-Osbert était issu d'une bonne famille et avait de l'éducation. De taille moyenne, il avait le teint assez mat ; il fut établi par la Cour qu'il avait passé une partie de sa vie en Orient et que c'était là-bas qu'il s'était initié à la magie noire parmi les Infidèles de Syrie, connus sous le nom d'Assassins⁽²⁰⁾. Il prétendait avoir été spécialement élu par le Seigneur Satan et il portait les marques de Satan sur les paumes, à savoir deux croix inversées. Cicatrices violacées sur les paumes. Sa femme, Amisia, et leurs enfants, qui faisaient également partie de sa secte, réussirent à s'échapper, et ni le maire ni les shérifs, malgré des recherches minutieuses, ne purent retrouver leur trace.

Les transcriptions achevées, Corbett étudia le rapport de ce clerc, depuis longtemps disparu, avant de rouler le parchemin et de le remettre dans la sacoche de cuir ; il était assez content de voir que ses premiers soupçons sur St Mary-le-Bow s'avéraient justifiés. Il lut ensuite le mot de Couville : le vieil homme le priait de l'excuser pour son long retard et lui souhaitait bonne chance pour son enquête, ajoutant, en un post-scriptum inquiétant, que le manque de zèle de son ancien élève pour la tâche qu'on lui avait confiée suscitait médisance et soucis chez ses anciens collègues de la Chancellerie. Corbett lui sut gré de cet avertissement, bien conscient que, ces dernières semaines, il avait été sous le charme d'Alice et qu'il devait à présent se reprendre et accomplir sa mission, même si c'était la dernière chose qu'il dût faire en tant que clerc du roi. Corbett agissait en tout avec conscience professionnelle. Les longues et dures années de formation et le travail à la Chancellerie et à la Cour royale de justice le poussaient à conclure cette enquête de manière rigoureuse et satisfaisante.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, Corbett se leva aux aurores et retourna dans Cheapside et à St Mary-le-Bow. Une souillon qui se présenta comme la servante du recteur déclara qu'il était absent, mais que Corbett pouvait l'attendre s'il le désirait. Le clerc traversa le cimetière et franchit l'entrée principale de l'église. Celle-ci était déserte ; tout semblait normal. La Sainte Cathèdre avait été remise en place. Il ne restait nulle trace du crime violent qui s'y était commis ; chaises et bancs étaient toujours empilés contre le mur. Corbett s'enveloppa dans sa cape et s'assit au pied d'un des piliers de la nef ; recroquevillé sur lui-même, il se mit à regarder attentivement la longue barre de fer noire à laquelle Duket s'était pendu, puis la Sainte Cathèdre à sa place habituelle devant le maître-autel.

Tout d'un coup, quelque chose attira son attention. Il se leva et alla replacer la Sainte Cathèdre, en s'efforçant d'être le plus précis possible, là où il l'avait trouvée lors de sa dernière visite, là où l'avait mise Duket soi-disant pour se suicider. Il monta dessus et examina la longue barre métallique. Ayant satisfait sa curiosité, il descendit du siège et le rangea. Il s'apprêtait à sortir de l'église lorsqu'il étouffa un cri de terreur à la vue d'une silhouette vêtue de sombre qui avait surgi devant lui — Bonjour, Messire. Vous ai-je fait peur ?

Corbett regarda les traits pâles et malades de Bellet, le recteur, tout en s'efforçant de paraître calme et d'apaiser la panique qui faisait battre son cœur à tout rompre.

— Non, mentit-il. J'examinais simplement l'endroit où Duket est mort.

— Ah oui, Duket. J'ai cru comprendre que vous consacriez beaucoup de temps à cette affaire. Corbett perçut le sarcasme dans la voix du prêtre et vit ses lèvres fines et exsangues esquisser un sourire narquois. Il haïssait l'homme en face de lui, comme si c'était une sorte de conspirateur, comme si ce prêtre était au courant de quelque chose de déplaisant, d'un bon tour joué à Corbett.

— Oui, dit Corbett en détachant ses mots. J'ai consacré beaucoup de temps à lire un rapport sur William Fitz-Osbert et les cérémonies abominables qu'il organisait dans cette église.

Il sentit la joie l'envahir en voyant le sourire et les couleurs se retirer du visage du prêtre à la mention du nom de Fitz-Osbert.

— Oh ! vous ai-je effrayé ? demanda Corbett. Vous connaissez certainement l'histoire de Fitz-Osbert ? Il ne peut plus faire de mal à

présent, vu qu'il a été brûlé vif voilà plus de cent ans.

La nervosité du prêtre était presque tangible. De fines gouttelettes de sueur étaient apparues sur son front et il ne cessait de s'essuyer les mains sur son froc d'une propreté douteuse. Corbett l'observa attentivement.

— Qu'y a-t-il ?

Le recteur se retourna légèrement, comme s'il pensait que quelqu'un les écoutait dans un recoin sombre de l'église.

— Rien, murmura-t-il. Il n'y a rien. Tout simplement, je ne comprends pas ce que la mort de Fitz-Osbert a à voir avec le suicide de Lawrence Duket.

Corbett lui tapota l'épaule et chuchota :

— Oh ! Duket ne s'est pas suicidé. On l'a assassiné et j'ai la ferme intention de voir ses meurtriers payer chèrement leur crime.

Il passa à côté du prêtre et sortit à grands pas de l'église, laissant le recteur dans l'obscurité glaciale. Corbett pensait aller à *La Mitre*, mais, au moment où il tournait dans Cheapside, il se sentit agrippé par le bras. Il se retourna prestement, portant instinctivement la main à son poignard, mais ne trouva devant lui que le visage rond et lisse aux yeux couleur de bleuet de Hubert Seagrave, premier clerc à la Chancellerie. Corbett avait toujours éprouvé une certaine inimitié envers Hubert, qui avait une langue de vipère et une façon malveillante de mettre des bâtons dans les roues à quiconque pouvait s'opposer à son avancement dans l'administration royale. C'était la dernière personne qu'il s'attendait à rencontrer dans Cheapside et, de toute évidence, sa stupéfaction et son mécontentement amusèrent fort Seagrave.

— Messire Corbett, dit ce dernier en zézayant, quel bonheur de vous voir ! Vous nous avez fait faire du mauvais sang ! Vous n'étiez ni chez vous ni à *La Mitre*. Un léger sarcasme entachait ses paroles, comme boue dans l'eau claire.

Corbett fit un salut moqueur.

— Et vous, Messire Seagrave ? Je ne croyais pas que vous aviez de bonnes jambes, car les seules fois où je vous ai vu, vous étiez soit assis, soit agenouillé en train de lécher les bottes de quelqu'un d'important. Son visage joufflu rouge de colère, Seagrave enfonça un doigt grassouillet dans la poitrine de Corbett :

— C'est vous, Messire, qui devrez lécher des bottes ! Notre supérieur, le Lord Chancelier Burnell, commence à se lasser de vous envoyer des lettres et s'irrite de ce que vous n'êtes pas encore allé le voir. C'est pourquoi, poursuivit-il sur le même ton doucereux, il m'a chargé de vous conduire à lui.

— Et si je refuse de venir ?

Corbett se mordit la langue dès qu'il eut prononcé ces paroles, car, au mouvement vif des yeux de Seagrave, il comprit que c'était la réponse même qu'avait espérée cet imbécile replet et pompeux.

— Messire Corbett, répliqua Seagrave, ce n'est pas moi qui me saisisrais de vous, mais ces hommes derrière vous, envoyés par le chancelier.

Corbett se retourna. Derrière lui se tenaient des hommes d'armes aux couleurs de la Maison du roi et, un peu plus loin, un autre groupe près de chevaux attachés. Corbett tapa sur l'épaule de Seagrave aussi fort qu'il le put et vit l'expression hautaine de son ennemi s'effacer rapidement sous la souffrance.

— Alors, Messire, s'exclama Corbett, si le chancelier désire m'entendre, il vaut mieux ne pas perdre de temps.

Corbett monta le cheval que lui avaient amené les gardes, puis le groupe, lui au milieu, descendit Cheapside et traversa le quartier des bouchers et des abattoirs qui empuantissait l'air de son odeur âcre. Ils tournèrent ensuite à gauche dans Old Deans Lane, puis dans Bowyers Row, pour obliquer vers le sud dans Fleet Street et passer devant Whitefriars, le Temple, Gray's Inn et les riches maisons à colombages des hommes de loi, avant d'arriver au palais et à l'abbaye de Westminster. Une fois arrivés, les hommes d'armes, prenant leur tâche au sérieux, se frayèrent un passage dans la foule, et escortèrent Seagrave et Corbett dans le Grand Hall, puis entre les cours de justice, jusque dans la petite pièce où, quelques semaines auparavant, Corbett s'était vu confier sa mission.

Burnell l'attendait, assis à son bureau. Il continua à examiner un document et fit patienter Corbett et son escorte quelques instants avant de pousser un petit grognement, de se lever d'un bond et de jeter le document sur le sol où celui-ci rejoignit une haute pile de parchemins. Le chancelier se rassit et, joignant les mains, jeta un long regard pensif et attristé sur Corbett.

— Messire, dit-il lentement, quel bonheur de vous voir ! Que c'est aimable à vous d'être venu !

Il frappa violemment sur la table.

— Comment vous, clerc expérimenté, avez-vous pu être assez stupide et assez inconscient pour faire traîner en longueur une affaire qui concerne personnellement le roi ? Pour qui donc vous prenez-vous, Messire ?

L'objet de son courroux se contenta de lui rendre regard pour regard et Burnell se tourna vers Seagrave.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— A Cheapside. Seagrave cachait mal sa joie.

— Je pense qu'il allait voir sa maîtresse à la taverne. Burnell se

tourna vers Corbett.

— Est-ce vrai ?

Ravalant sa colère, Corbett haussa les épaules.

— Seagrave n'a jamais su dire la vérité, Monseigneur, rétorqua-t-il. Il ne pourrait pas la dire même si cela devait le guérir de la vérole dont il est atteint !

Burnell coupa court au cri d'innocence outragé de Seagrave.

— Merci, Messire Seagrave, dit-il doucement. Vous vous êtes bien acquitté de votre tâche. Vous pouvez disposer à présent.

Le clerc offensé se retourna et jeta un regard noir à Corbett avant de sortir sans aucune dignité. Les gardes royaux le suivirent, s'efforçant de dissimuler leur satisfaction à voir ce clerc vaniteux remis à sa place.

Une fois tout le monde parti, Burnell montra un siège à Corbett.

— Vous feriez mieux de vous asseoir, maugréa-t-il. D'après ce que j'ai pu savoir, vous devez être épuisé par vos recherches bien que, jusqu'à présent, je n'en aie pas vu les fruits.

Corbett s'assit et s'apprêta à essuyer la tempête, mais, au lieu de cela, Burnell se leva et alla fermer la porte. Puis il revint et s'installa pesamment sur un coin de la table en observant Corbett.

— Mon bon clerc, reprit-il doucement, vous croyez peut-être que la tâche que je vous ai confiée est une tâche mineure. Vous vous demandez sans doute — et même certainement — pourquoi la mort d'un pauvre diable comme Duket me tracasse.

Il s'interrompit et fixa un point au-dessus de la tête de Corbett avant de continuer :

— Cela me tracasse parce que cela tracasse le roi. Il ne s'agit pas d'une querelle stupide ou d'une rixe pitoyable, mais de trahison envers la Couronne, envers la personne même du roi !

Le chancelier effleura la bague d'un de ses doigts boudinés avant de lancer un regard dur à Corbett.

— Vous savez parfaitement que les lois sur la trahison concernent aussi ceux qui ne font rien pour l'empêcher ? Vous, Messire, appartenez à cette catégorie et vous savez ce qu'il advient des traîtres !

Corbett frissonna à la menace sous-jacente, lui qui restait pourtant impavide devant toutes sortes de dangers. Édouard I^{er} avait imaginé un nouveau châtiment pour les coupables de haute trahison. Le prince David de Galles⁽²¹⁾, vaincu, avait été le premier à en faire les frais quelques années auparavant. Le prince avait été capturé et ramené à Londres. Il avait affirmé qu'il s'était battu contre un envahisseur étranger, mais les juges de la Couronne avaient décrété qu'Édouard I^{er} étant roi du pays de Galles, David était coupable de

rébellion envers son suzerain. Il avait été condamné à être traîné par les pieds dans la boue et la fange des rues de Londres jusqu'au gibet aux Elms ; là, il avait été pendu, puis son corps descendu et éventré alors qu'il n'était qu'à demi mort ; ensuite son coeur avait été arraché, sa tête coupée et son corps écartelé en guise d'avertissement à ceux qui auraient pensé à conspirer contre la Couronne. Dissimulant bravement la panique et la terreur qu'il ressentait, Corbett regarda en face le visage replet du chancelier.

— Je ne suis pas un traître ! s'écria-t-il. Vous ne pouvez pas m'accuser d'un crime dont je ne sais rien. Il fouilla dans son escarcelle et en sortit son ordre de mission :

— Ceci dit que je dois enquêter sur le suicide d'un marchand de Londres dans une église de Londres. Il n'est fait nulle part mention de trahison. Et au cours de mes recherches, je n'ai rien trouvé qui ait un rapport, de près ou de loin, avec une quelconque déloyauté envers notre souverain et, à plus forte raison, avec de la haute trahison.

Le chancelier sourit devant l'intelligence et le sang-froid de la réponse, puis descendit lourdement de la table et revint s'asseoir sur sa chaise.

— Vous avez parfaitement raison, Hugh, lança-t-il, prononçant le prénom de Corbett pour la première fois. Nous vous avons confié cette tâche sans rien vous dire, mais nous vous avons sciemment choisi pour des qualités dont vous n'avez pas fait montre jusqu'à présent : la perspicacité et la ténacité, la loyauté envers le roi, un coeur et un esprit incorruptibles. J'espérais, le roi espérait, que vous en viendriez aux mêmes conclusions que nous, avec cette différence que vous, vous auriez découvert cette trahison, les traîtres responsables et les preuves qui les enverraient au gibet. Nous espérons encore que vous pourrez le faire, bien que le temps ne joue plus en notre faveur. Corbett soupira profondément et se détendit, conscient qu'il était encore précieux à cet homme impitoyable et au maître encore plus impitoyable qu'il servait.

— Que puis-je dire ? demanda-t-il. Que voulez-vous savoir ? Et surtout, que dois-je savoir ?

Il sentit soudain la colère l'envahir : comment avaient-ils pu lui donner une mission sans lui en révéler la nature exacte ?

— Vous, Monseigneur, vous m'avez envoyé enquêter sur un suicide sans me dire que c'étaient des traîtres que je devais rechercher. Qu'étais-je censé faire ? Tâtonner dans le noir jusqu'à ce que je tombe sur quelque chose ? Ou pire, me faire prendre au piège en ignorant ce qu'était ce piège ? Qui sont ces traîtres ? De quelle trahison s'agit-il ?

Le chancelier pinça les lèvres ; en bon homme de loi, il pesa aussi soigneusement ses paroles qu'un usurier son argent.

— Nous ne connaissons pas les traîtres, répondit-il, ou même la trahison qu'ils préparent. Tout ce que nous savons, c'est que les

« Populaires », ces radicaux partisans de Montfort, ont reconstitué leurs forces et ourdissent une nouvelle révolution dans le pays et dans cette cité, et que leur premier but est de supprimer le roi par tous les moyens possibles.

Le chancelier fouilla dans les poches de son ample habit et en sortit une petite bourse de cuir, comme celles où les clercs de la Chancellerie rangeaient étiquettes et morceaux de parchemin. Il l'ouvrit et, la secouant, en fit tomber un bout de manuscrit qu'il tendit à Corbett :

— Lisez ceci, Messire ! Examinez-le ! Nous l'avons reçu d'un de nos agents dont le cadavre fut retrouvé flottant dans la Tamise. C'est tout ce qu'il nous a fait parvenir avant de mourir.

Corbett déplia le parchemin sale et graisseux. Son message était court et abrupt :

Montfort n'est pas mort. Fitz-Osbert n'est pas mort. Tous deux vivent dans la cité et chasseront notre suzerain le roi.

Corbett rendit le message au chancelier.

— Bien sûr, chacun sait qui était Montfort — la voix du chancelier se durcit —, mais ce qui est inquiétant, c'est que beaucoup dans cette ville voient encore en lui un sauveur. Montfort appartenait à la noblesse, mais il séduisait le peuple, pas les grands marchands, mais les petits commerçants et les compagnons qui répétaient des phrases comme : « Ce qui concerne tout le monde doit être discuté par tous » ; Montfort insistait sur la réunion de parlements, c'est-à-dire d'assemblées où pourrait débattre toute la communauté du royaume. Notre suzerain a repris cette idée, mais pas dans le sens où l'entendait Montfort : lui voulait que les chapeliers, cordonniers, charpentiers et autres maçons ne participent pas seulement au gouvernement, mais le contrôle entièrement.

— Mais Montfort est mort à Evesham, réduit en bouillie comme une pomme pourrie ! s'exclama Corbett. Sa famille, ses partisans et lui ont été anéantis par le roi !

— Non, répliqua Burnell. Beaucoup d'entre eux ont survécu et ont répandu leurs doctrines radicales et le font encore à Londres, exploitant les rêves et les aspirations de la cité...

Il s'arrêta et prit un parchemin.

— Ceci était épinglé à St Paul's Cross hier. Écoutez ! dit Burnell d'une voix narquoise en dépliant le parchemin sale et froissé :

Sachez, citoyens de Londres, à quel point vous êtes méprisés et opprimés par le roi et les grands seigneurs à la cupidité sans frein. S'ils le pouvaient, ils vous prendraient votre part de soleil et taxeraient l'air que vous respirez. Ces hommes, le roi et sa reine espagnole, à qui nous rendons

un hommage forcé, se nourrissent de notre substance et n'ont qu'une seule pensée : se vêtir d'or et de bijoux, construire de superbes palais et lever de nouveaux impôts pour assujettir cette cité. Leurs prêtres ne valent pas mieux, pasteurs plus intéressés à tondre leurs ouailles qu'à les soigner. Mais le Jour de la Libération est proche : ce jour-là, les vers de la terre dévoreront de cruelle façon les lions, les léopards et les loups princiers, car les gens du commun auront écrasé tous les tyrans et les traîtres.

Le chancelier acheva sa lecture, le visage légèrement empourpré et le souffle court.

— L'auteur ? intervint Corbett.

— Nous ne savons pas qui c'est, répondit l'évêque avec irritation, mais ceci est de la haute trahison. Quelque chose se trame dans les profondeurs obscures et boueuses de cette ville.

— Est-ce à cela que fait allusion le « Jour de la Libération » ? coupa Corbett.

Burnett poussa un petit grognement de dérision.

— Le Jour de la Libération ! De quoi, je vous le demande ?

Corbett pensa à ce qu'il avait vu pendant ses tournées dans les comtés et les faubourgs de Londres, aux petites gens, vivant dans de simples chaumières en torchis, accablés d'impôts par les shérifs et harcelés par les baillis et intendants de la Couronne. Ils menaient une vie très dure. Un jour, il avait observé un groupe de paysans à la barre d'une cour d'assises à Kenilworth : tels des coqs trempés par la pluie, ils se tenaient la tête basse, crasseux et dépenaillés. Un de ses confrères avait dit en plaisantant qu'une âme de paysan ne pouvait aller ni au paradis ni en enfer, car anges et démons refuseraient de s'en approcher à cause de l'odeur. Corbett médita sur tout cela, mais s'abstint sagement de répondre à la question du chancelier. Il aborda un autre sujet :

— Je sais qui était Fitz-Osbert, dit Corbett. Un adorateur de Satan d'il y a une centaine d'années, mais qu'a-t-il à voir avec tout cela ?

— Fitz-Osbert était autant un rebelle qu'un adorateur de Satan ! répliqua Burnell.

Le chancelier prit un petit crucifix sculpté sur son bureau.

— Il y a des milliers de crucifix, poursuivit-il, dans les châteaux, maisons et simples chaumières de ce royaume. Notre pays est couvert de monastères, de couvents et d'abbayes. Chaque ville a sa cathédrale, chaque village son église. Pourtant le christianisme n'est encore que superficiel. Le paganisme d'antan survit : nous avons rencontré au pays de Galles cette adoration des forces des ténèbres et le retour constant aux rites d'autrefois !

Burnell désigna les fenêtres étroites comme des meurtrières.

— Même l'abbaye est bâtie sur un ancien lieu de culte païen.

Lisez les rapports des cours ecclésiastiques et vous y trouverez la superstition : un tel met la sainte hostie dans son jardin pour en écarter les insectes nuisibles, une telle façonne la figurine de cire de son mari pour pouvoir le faire souffrir, et il y a tous ceux qui consultent magiciens, sorcières et autres devins. Fitz-Osbert survit dans de telles pratiques : c'était un rebelle parce que l'Église l'avait condamné, or l'Église est protégée par l'État, donc, attaquons et détruisons l'État, et l'Église devient vulnérable. Ce qui m'inquiète et m'intrigue, conclut l'évêque, c'est la raison pour laquelle notre agent a mentionné, côte à côte, Montfort et Fitz-Osbert. Qu'avait-il appris ? Si seulement il avait pu nous en dire plus !

— Qui était-ce ? railla Corbett. Un pauvre clerc qu'on a expédié en mission sans rien lui dire du danger et de la situation exacts ?

— Non, répondit Burnell en souriant. C'était un jeune noble, un écuyer du nom de Robert Savel. Les rebelles, quels qu'ils soient, introduisent des armes dans la ville. Toute une cargaison a été discrètement confisquée au château de Leeds, dans le Kent, et d'autres dans des châteaux aux environs de Londres.

— Et Save) était chargé de découvrir si ces armes avaient été acheminées jusqu'à Londres ?

— Exactement, répondit Burnell. Savel commença ses recherches à Southwark en travaillant dans une hôtellerie appelée *Le Gâte-Sauce*, au coeur de ce quartier puant les égouts. Il y est resté dix jours, il ne m'a rien envoyé à part ce bout de papier ; puis on l'a retrouvé, la gorge tranchée, la tête dans l'eau, flottant dans les herbes près de la berge de Southwark. Ce n'est qu'en faisant passer au crible les registres des coroners que j'ai appris sa mort.

— Il n'a rien laissé ?

— Rien, à part cette note.

— Avait-il des amis ou de la famille ? s'enquit Corbett.

— Aucun.

Burnell eut un sourire amer.

— Nous avons choisi Savel parce que, comme vous, il était seul, sans famille ni amis proches. Nous sentions que nous pouvions lui faire confiance pour débusquer les traîtres. On l'a tué ; comme Crepy et Duket. Je crois que les trois assassinats ont un rapport entre eux, mais je ne sais pas lequel. Si le mystère de la mort de Duket est résolu, nous serons peut-être capables d'aller plus loin et trouver ceux qui ne supportent pas que la Couronne contrôle la ville et qui aimeraient rejeter toute autorité royale en faisant de Londres une commune libre, indépendante du souverain, comme beaucoup de cités du nord de l'Italie. Ils peuvent y arriver par une révolution ou plus simplement en assassinant le roi. Cela leur permettrait d'atteindre leur but, car la reine n'a pas encore donné d'héritier mâle à la Couronne.

Corbett ne pouvait qu'être d'accord. Après douze ans de règne, et plus de mariage, le roi n'avait pas encore de fils pour lui succéder. La reine Aliénor avait bien donné naissance à plusieurs enfants mâles, mais tous étaient morts en bas âge, petits corps pitoyables hâtivement enterrés là, à Westminster. La reine était à nouveau enceinte, mais l'enfant serait-il un garçon, et survivrait-il ? Si le roi mourait soudainement sans héritier, il s'ensuivrait une guerre civile. Londres pourrait se révolter et dicter ses propres conditions à quiconque briguerait son soutien.

— C'est pourquoi, après la mort de Savel, dit brusquement le chancelier interrompant les pensées de Corbett, nous vous avons choisi pour cette mission. Nous pensons que Crepyn était un des chefs des « Populaires » et un membre d'une secte qui s'employait à répandre les doctrines de Fitz-Osbert. Nous savons aussi que Duket était, de façon plus subtile, lié aux éléments rebelles de cette ville. Nous espérons, ou plutôt nous espérons, en vous confiant cette tâche, pouvoir découvrir la vérité et déjouer tout complot de trahison contre le roi.

Burnett pointa un doigt vers Corbett.

— Nous pensons encore que vous pouvez le faire et nous vous ordonnons, de par votre loyauté envers le roi, de poursuivre la tâche qui vous a été confiée. Acceptez-vous ?

Corbett inclina la tête.

— J'accepte et regrette le temps perdu, mais je dois vous dire que l'enquête a un peu progressé. Il ne subsiste aucun doute : Duket ne s'est pas suicidé. Il a été assassiné.

Le visage du chancelier rayonna de satisfaction et il se frotta les mains.

— Bien, murmura-t-il. Alors il est sûrement grand temps d'arrêter ses meurtriers !

CHAPITRE IX

Corbett fut soulagé de sortir du palais, délivré des injonctions de Burnell, de ses avertissements et de ses menaces sous-jacentes. Il avait enquêté sur un suicide qui était, en fait, un assassinat qui, lui-même, masquait trahison, sorcellerie et rébellion. En se dirigeant vers le fleuve, il repensa à ce qu'il venait d'apprendre. Burnell était arrivé à la conclusion que Duket avait été tué par une secte secrète et prête à la trahison. Si on découvrait le motif, les méthodes et les auteurs du crime, alors, comme l'avait conclu Burnell, on mettrait la main sur un nid de traîtres.

Regardant le ciel noyé de pluie, Corbett regretta de ne pas être ailleurs ; d'un côté, il voulait éclaircir ce mystère, de l'autre, quel était le prix à payer ? Une gorge tranchée en pleine nuit, une mort violente et un enterrement solitaire ? Partir dans les ténèbres sans que personne ne s'en soucie ? Il pensa à Alice, mais l'écarta péniblement de son esprit. Burnell n'avait pas mâché ses mots : Corbett devait agir vite afin de confirmer ou d'infirmer les conclusions du chancelier sur la mort de Duket. Mais par où commencer ? Il se souvint de Savel et du *Gâte-Sauce* et décida qu'une visite à cette taverne l'aiderait peut-être à résoudre en partie l'énigme.

Il demanda à un passeur du quai de Westminster de l'amener à Southwark de l'autre côté du fleuve. Le batelier accepta avec un grand sourire de connivence, pensant, comme le comprit Corbett, qu'il avait affaire à un clerc en goguette prêt à bien boire et à s'amuser avec le corps appétissant d'une fille de joie. Corbett lança un regard noir à l'homme qui se contenta d'appuyer sur ses rames, un rictus entendu aux lèvres. Il fut bientôt à Southwark, dédale de rues tortueuses et de maisons à colombages. Il s'écarta au passage d'un cortège funèbre : le porteur de croix en tête, récitait des litanies, suivi d'un héraut qui criait : « Réveillez-vous, vous qui dormez ! Priez Dieu qu'il veuille vous absoudre ! Les morts ne peuvent pas pleurer, priez pour leurs âmes quand vous entendez cette clochette dans la rue ! » La procession endeuillée avançait solennellement en marmonnant ses prières que couvrait presque le hurlement rauque des chiens errants.

Corbett la laissa passer et regarda autour de lui. Il restait quelques heures avant la tombée de la nuit, et Southwark était encore animé ; bientôt les nombreuses figures louches qui hantaient le quartier réapparaîtraient et reprendraient leurs commerces illicites et leurs trafics secrets. Dans leurs échoppes ouvertes s'activaient boulangers,

potiers, pelletiers et autres petits artisans. Les prostituées étaient là, elles aussi — visages fardés, cheveux tressés et robes écarlates —, mais, étant donné l'heure, elles se faisaient aussi discrètes que possible. Corbett tourna dans une rue et se retrouva au milieu d'écrivains publics, d'enlumineurs et de vendeurs d'encre. Il demanda à l'un d'eux comment se rendre au *Gâte-Sauce*, mais les explications furent si confuses qu'il glissa quelques sous au bonhomme pour qu'il lui dessine un plan approximatif sur un bout de parchemin usagé et sale. Corbett arriva donc à un modeste bâtiment à un étage doté d'une perche à houblon et d'une enseigne grossière se balançant au-dessus d'une étroite porte en bois et proclamant que c'était là le *Gâte-Sauce*. Il essaya d'ouvrir, mais l'établissement était fermé. Il poursuivit donc son chemin jusqu'à une petite place où la foule se pressait autour de deux grands chariots sur lesquels on avait posé quelques planches. Tout autour de la place s'élevaient des échafaudages sommaires d'où pendaient d'épaisses tentures ornées de motifs religieux et d'autres moins religieux : jongleurs, diabolins blottis et entortillés dans d'énormes vignes, lapins combattants des chevaliers, textes sacrés démesurément allongés pour devenir des créatures fantastiques à long cou, moines montrant leur postérieur en grimpant sur des tours gardées par des dragons au crâne tonsuré, prêtres à tête de chèvre pourchassant des nonnes à la taille fine et au visage simiesque, diables et anges se disputant de petites âmes blanches.

S'appuyant à un pilier, Corbett observa la foule qui affluait près de la scène improvisée : on insultait copieusement un Hérode à barbe noire et on riait de « l'ânesse » portant Jésus à Jérusalem, car le comédien à l'intérieur du costume poussait des braiments, levait la queue et répandait d'énormes tas de crottin sur les planches. Corbett sourit, puis regarda des diables menés par un immense Satan noir, en poil de cheval, au masque sinistre et pourvu de deux cornes et d'une queue. Cette créature lui rappela ce qu'avait dit Burnell sur la secte satanique dévouée à Fitz-Osbert et il se demanda si les meurtriers de Duket avaient utilisé la magie noire pour entrer et sortir de St Mary-le-Bow. Il s'empessa de chasser ces sottises de son esprit, se souvenant des paroles de l'un de ses professeurs de philosophie : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il y a une cause pour toutes choses, bonnes ou mauvaises, et ces causes sont ou seront compréhensibles à l'esprit humain. » Non, conclut Corbett Duket a été assassiné par une ruse toute humaine. S'il s'agissait d'une secte secrète, adepte des croyances de Montfort et de Fitz-Osbert, il la découvrirait. Mais si ce n'était pas le cas ? Si Burnell se trompait ? Ou si Crepyn avait été le chef et que la mort de Duket n'ait été qu'un acte de vengeance dont les auteurs rentreraient discrètement dans les zones d'ombres et d'intrigues qui

semblaient parsemer cette ville ?

Corbett hocha la tête et regarda, entre encorbellements et pignons, le ciel qui s'assombrissait. Ne voulant pas que la nuit le trouvât à Southwark, il quitta la place et retourna au *Gâte-Sauce*. L'auberge était ouverte à présent ; on avait allumé les torches et la grande salle mal aérée commençait à s'emplir d'une faune hétéroclite qui prenait place autour des lourdes tables de bois. Il y avait un arracheur de dents, muni de pinces, d'un seau et d'un paquet d'aiguilles, qui cherchait encore des clients, un vendeur de peaux d'écureuil, sa marchandise autour du cou, un apothicaire coiffé d'une calotte et portant sa besace à herbes, et un faussaire dont la joue gauche arborait une belle cicatrice en forme de F, marquée au fer.

On voyait aussi des étudiants et des clercs venus de l'autre rive, qui se moquaient ouvertement d'un colporteur à l'oeil rusé et au nez pointu, qui proclamait que dans la corbeille accrochée à son cou on trouvait toutes les merveilles du monde : une dent de Charlemagne, une plume de l'aile de l'ange Gabriel, une fiole du lait de la Vierge Marie, une paille de l'étable de Bethléem, des piquants de porc-épic et la molaire d'un géant. Corbett s'amusa du boniment du bonhomme, puis se fraya difficilement un passage dans la foule jusqu'au fond de la pièce, où un rouquin blafard, vêtu d'un justaucorps et d'un tablier de cuir, veillait sur d'énormes barriques d'âpre bière brune de Londres que des serveurs, en un manège incessant, remportaient dans des chopes douteuses et bien remplies.

Corbett se présenta et l'homme le fixa de ses yeux d'un bleu délavé.

— Eh bien, Messire, que puis-je pour vous ?

— Robert Savel ? dit Corbett. Il travaillait ici, n'est-ce pas ?

Le rouquin détourna le regard avant de répondre :

— Oui, en effet. Pourquoi ? En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Je suis, ou plutôt j'étais, de sa famille, mentit Corbett. Je veux savoir comment et pourquoi il est mort.

L'homme désigna une petite table dans un coin.

— Vous voulez que je vous serve ? Alors asseyez-vous, buvez et payez !

Haussant les épaules, Corbett alla s'attabler et le tavernier le rejoignit en apportant, d'une main, un plat de boeuf parfumé de poivre, d'ail, de poireaux et d'oignons, et de l'autre main une grande chope de bière.

— Allez, mangez, ordonna-t-il, et je parlerai. Corbett s'exécuta ; la bière était forte et amère, mais la nourriture relevée et bien épicée. Assis en face de lui, le rouquin le regardait.

— Qui était vraiment Robert Savel, commença-t-il, je ne le sais pas vraiment. Il semblait être de bonne naissance. Je m'y connais en

hommes. Je les observe et je vois à travers leurs masques. Mais c'était un bon palefrenier, il s'y entendait en chevaux, alors je l'ai embauché.

— Que faisait-il ? Je veux dire, à part son travail ? demanda Corbett.

L'homme grimaça.

— La même chose que vous, Messire, il posait un tas de questions et allait à des endroits où je ne voudrais pas mettre les pieds.

Il se pencha, soufflant des relents d'ail et d'oignon au visage de Corbett.

— Je suis un homme honnête, confia-t-il. J'aimais bien Savel, mais nous savons tous ce qui se passe dans la ville : les troubles, les complots. Moi, je tiens une taverne, les gens causent quand ils ont bu un coup de trop ; moi, j'écoute et je me tais. Je ne veux pas d'ennuis.

— Qui Savel rencontrait-il ? s'enquit Corbett.

— Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il sortait beaucoup le soir. Quelquefois, il parlait des « Populaires », du défunt Montfort et des désordres en ville. Savel essayait de questionner les clients, mais j'ai vite mis le holà.

L'homme haussa les épaules d'un air las.

— C'était sûr que quelque chose lui arriverait avant longtemps.

— Donc vous ne savez vraiment rien sur lui ? insista Corbett.

Le tavernier regarda la salle bruyante et bondée.

— Si, une seule chose, murmura-t-il. Il allait souvent bavarder avec une vieille bonne femme qui vivait dans un taudis près d'une ancienne église à l'abandon. Cette vieille chouette se vantait de pouvoir s'adresser aux démons et de prédire l'avenir avec des os magiques.

— Y habite-t-elle encore ? interrompit Corbett.

Le tavernier fit signe que non.

— Ça m'étonnerait. On l'a retrouvée cousue dans un sac, il y a quelques jours, ses os magiques enfoncés dans la bouche, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre, ficelée et troussée comme un porcelet à la Saint-Michel.

— Savel n'a rien laissé ?

— Des vêtements de rechange, c'est tout. Corbett se pencha par-dessus la table.

— Et il ne vous a rien dit ? demanda-t-il anxieusement. Il vous a sûrement raconté quelque chose.

L'homme s'essuya la bouche et fixa un point derrière la tête de Corbett.

— Une devinette, seulement, répliqua-t-il. Un bon matin, il est revenu à l'aube, en fait, c'était le jour même où il a disparu. Il était tout excité et il m'a posé une devinette. Voyons, comment c'était déjà ?

Il s'arrêta, les sourcils froncés sous l'effort de la réflexion.

— Ah oui ! continua-t-il. « Quand un arc inutilisable est-il plus efficace qu'un arc utilisable ? »

— Et la réponse ? coupa Corbett.

— La réponse de Savel, dit calmement le tavernier, fut une autre énigme : « Quand il contient toutes les autres armes. »

Il se leva.

— C'est tout. J'y vais maintenant et vous, vous feriez bien de partir aussi.

Il s'éloigna, laissant Corbett plongé dans ses réflexions.

Premièrement, Savel avait dû découvrir quelque chose, grâce, probablement, à la vieille sorcière qu'on avait tuée. Deuxièmement, à en juger par le court message envoyé à Burnell, il devait y avoir un rapport avec une secte de sorciers et de rebelles. Mais cette devinette ? Est-ce que l'arc aurait quelque chose à voir avec St Mary-le-Bow⁽²²⁾ ? En ce cas, pensa Corbett, voilà un lien ténu entre une secte secrète et la mort de Duket. Il essaya de résoudre la devinette, mais finit par décider qu'elle pouvait signifier n'importe quoi. Si elle faisait référence à St Mary-le-Bow, cela ne valait pas la peine de s'en soucier pour le moment ; sa mission était de retrouver les meurtriers et les motifs de l'assassinat qu'ils avaient si efficacement perpétré.

Corbett jeta un coup d'oeil à la ronde. La taverne était bondée et encore plus bruyante qu'auparavant. Le colporteur, ivre à présent, offrait une fiole contenant, selon ses dires, des larmes de la Vierge Marie. Corbett observa attentivement certains clients et comprit qu'il était temps de s'en aller. Il se sentait mal à l'aise, comme si un être malfaisant, une présence maléfique le surveillait, mais cela pouvait être n'importe qui, n'importe lequel de ces regards qui le jaugeaient avant de se dérober. Corbett eut soudain peur. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et lutta contre l'envie de se lever et de s'enfuir. La bière forte le rendait somnolent et il se raidit, sachant qu'il lui fallait encore retrouver son chemin jusqu'au fleuve. Une femme, prostituée à perruque blonde et lâche robe écarlate, vint se pencher à sa table ; elle avait un regard de vieille dans un doux visage d'adolescente, et elle lui promit en minaudant toutes sortes de plaisirs en échange d'un peu de bière et de quelques pièces. Corbett sentit la panique le gagner. Il se leva, écarta la fille qui lui lança un chapelet d'injures imagées, et fonça vers la porte en jouant des coudes. Est-ce ainsi, pensa-t-il, que l'on avait piégé Savel ? Un coup sur la tête avant d'être emporté au loin ? Corbett ouvrit la porte et plongea dans le silence glacé de la nuit, mais il faillit crier en voyant un monstre poilu et noir s'avancer vers lui. Il se recula contre la porte et regarda s'approcher la silhouette masquée et maléfique de Satan.

Il voulut saisir son poignard, mais le masque grotesque se souleva

soudain et révéla un visage d'adolescent qui lui souriait. Corbett, les genoux tremblants, poussa un soupir de soulagement et s'écarta pour laisser passer le jeune homme... et le Satan de pantomime entra dans la taverne.

Reprenant son calme, Corbett arrangea sa cape et dégaina son long poignard gallois. Le serrant contre sa poitrine, il parcourut les ruelles tortueuses et défoncées, en s'efforçant d'en éviter le caniveau central et les tas d'ordures devant les maisons. Des ombres s'agitaient au plus profond des ténèbres, mais, à la vue de son poignard, elles le laissèrent passer sans dommage. Corbett poussa un grand soupir en tournant dans une rue qu'il savait mener à la rive, mais s'arrêta tout d'un coup. Il était sûr d'avoir entendu des pas derrière lui, comme un glissement discret sur les pavés. Il se retourna d'un bloc, mais ne vit rien. Il poursuivit son chemin ; la rive était devant lui.

Il aperçut la lumière des torches et des passeurs et entendit le bruit de leurs voix. Il continua à marcher. Le son derrière lui reprit, presque comme un pas d'enfant, mais Corbett sentit que quelque chose d'horrible le poursuivait dans l'obscurité. Reprenant son souffle, il rengaina son poignard et se lança dans une course folle, le vent de la nuit fouettant ses joues et sa cape flottant derrière lui. Il atteignit la rive et tomba presque dans l'une des barques. Le batelier stupéfait sauta à bord et Corbett lui bredouilla ses instructions, scrutant la rive pour y apercevoir des poursuivants éventuels. Mais il n'y avait rien d'autre que l'obscurité sinistre et silencieuse de Southwark que dissimula vite la brume, tandis que la barque traversait péniblement le fleuve noir et glacial.

CHAPITRE X

Il faisait sombre lorsque Corbett tourna dans Thames Street où les nappes de brume montées de la Tamise cachaient tous les repères familiers. Il était tellement recru de fatigue après sa rencontre avec Burnell et son après-midi à Southwark qu'il ne vit même pas venir ses agresseurs. Ils furent devant lui, tout simplement, le visage dissimulé sous leur capuchon et leur foulard, avançant de biais comme des danseurs. Son instinct lui dit que ce n'était pas de simples coupe-jarrets, des vauriens ou des truands de faubourgs, mais des tueurs à gages. Ils étaient deux, qui se confondaient presque avec l'obscurité embrumée, silencieux et dangereux, armés de longues épées et de courts poignards redoutables. Corbett détacha sa cape, l'entoura autour de son bras, et dégaina le long poignard gallois. Il se rappela le conseil d'un vieux mercenaire qui lui avait parlé de la danse macabre et rituelle des tueurs professionnels et, avant même d'avoir chassé cette pensée de son esprit, il avait réagi en plongeant son arme dans la poitrine de l'assaillant le plus proche.

Celui-ci vacilla, puis, avec une sorte de soupir, s'affala sur les genoux et tomba face contre terre. Son compagnon fut stupéfié et le temps qu'il reprenne sa position de combat, Corbett avait ramassé l'épée du mort et lui faisait face. Mais le second tueur n'avait pas l'audace de son compère et, lorsqu'une croisée s'ouvrit et qu'une voix rauque s'enquit de ce qui se passait, il tourna casaque et disparut dans le brouillard pendant qu'une main irascible refermait immédiatement la fenêtre.

Corbett attendit un moment avant de retourner du pied le cadavre de son assaillant qui avait, sur la poitrine, une énorme plaie béante que la chute avait encore aggravée. Il retira son poignard de la blessure et l'essuya sur le justaucorps du mort, puis il découvrit le visage du tueur en enlevant le capuchon : yeux grands ouverts, cheveux coupés court et joues grêlées par la vérole. Corbett ne l'avait jamais vu, mais il devina que l'homme était un ancien soldat devenu assassin professionnel. En pensant à quel point il l'avait échappé belle, il sentit la nausée le gagner ; il rengaina son poignard puis rejoignit son logement d'un pas prudent, laissant le cadavre aux rôdeurs.

Des coups violents à la porte réveillèrent le propriétaire morose qui parut surpris lorsque Corbett demanda un pichet de vin et un gobelet, mais les apporta sans broncher. Corbett s'en saisit, remercia l'aubergiste et monta à sa mansarde. Assis sur le lit, il se versa une

rasade généreuse, mais attendit d'avoir fini de trembler pour la boire. Il réfléchit au danger qu'il venait de courir. Devant une attaque aussi bien organisée, il se demandait qui était l'instigateur d'un tel guet-apens. Il resta assis, le menton dans les mains, son esprit épuisé tournant en rond comme un chien stupide qui essaie de se mordre la queue. Burnell se trompait.

Corbett perdait pied dans les profondeurs boueuses et traîtres de la politique de la cité. Ce n'était plus la Chancellerie aux murs blancs, qui sentait bon la cire, l'encre et le vélin fraîchement apprêté et où tout n'était qu'ordre et rangement méticuleux. Ce monde-là, il le connaissait et s'y sentait à l'aise. Mais maintenant, il n'était plus dans son élément, même avec Alice. Corbett était encore profondément attiré vers elle, mais de ce côté-là aussi il avait l'impression que quelque chose n'allait pas, qu'il y avait une menace, sans pouvoir dire laquelle. Il avait besoin de quelqu'un sur qui compter, quelqu'un qui protégerait ses arrières et saurait le guider sans faillir dans le dédale des bas-fonds londoniens.

Le lendemain, reposé, Corbett repensa au problème, mais ce n'est qu'en début d'après-midi qu'une idée germa dans son esprit. Il retourna à Westminster et demanda audience urgente auprès de Burnell. Le chancelier se préparait à rejoindre le roi au palais de Woodstock près d'Oxford. On amenait et rangeait son carrosse et des chariots dans la cour du palais et, bien que sur le point de partir, il écouta la requête de Corbett et y accéda immédiatement malgré son étonnement. Un scribe écrivit la lettre demandée et Burnell se fit apporter son sceau qu'il apposa sur la cire chaude et qui, validant le document, ferait taire toute contestation. Corbett s'inclina en murmurant des remerciements, et après avoir réquisitionné un cheval dans les écuries du palais, s'en fut à la prison de Newgate par Fleet Street.

La prison était un ensemble de bâtiments, de petite taille, longeant les anciens remparts bordés par le grand fossé pestilentiel de la cité. Le commandement en incombait à un chef assisté de geôliers qui ne valaient souvent guère mieux que leurs prisonniers et étaient parfois pires. Théoriquement, la cité accordait de l'argent et des aumônes pour l'entretien des détenus, mais ces derniers en voyaient rarement la couleur. D'ailleurs, peu d'entre eux restaient assez longtemps pour profiter de la générosité publique. La justice était expéditive et l'expression «jugé mercredi, pendu jeudi» reflétait la réalité. Les prisonniers étaient divisés en «débiteurs», «malades mentaux» et «droit commun». Ces derniers vivaient dans les pires conditions, entassés à deux ou trois par cellule ou dans de nombreuses fosses souterraines. Toutes les semaines, on vidait ces fosses d'où on

hissait les prisonniers qu'on conduisait ensuite, enchaînés sur des charrettes, aux Elms ou à Smithfield pour y être pendus.

Les responsables de la prison étaient justement occupés à cette tâche à l'arrivée de Corbett. Les charrettes étaient déjà à demi pleines, les geôliers grasseyés et vêtus de noir étaient impatients de partir. Les prisonniers, jeunes et vieux, sales et terrifiés, assommés et apathiques comme du bétail, étaient pourtant pressés d'y aller, pressés d'en finir avec ce cauchemar. Corbett produisit immédiatement la lettre de Burnell pour arrêter la procédure et, tel un vivant parmi les morts, les passa en revue. Il scruta leur visage : les méchants, les sots, les bons, les innocents et surtout les jeunes. Il ressentit une profonde compassion envers eux et usa de son influence pour faire ramener les jeunes dans leurs cellules, informant sans douceur les geôliers que le chancelier lui-même réviserait leur cas. Puis il continua son examen jusqu'à ce qu'il trouve celui qu'il cherchait : un adolescent de seize ou dix-sept ans, aux cheveux noirs hirsutes, au visage et aux habits crasseux, qui le regardait avec un air de défiance et d'amusement sardonique dans ses yeux bleu clair.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Corbett.

— Ranulf. Et vous ?

La réplique avait fusé. La voix dure avait l'accent du cœur de la cité.

— Je suis Hugh Corbett, clerc à la Cour royale de justice, et je détiens peut-être ta grâce.

Le regard des yeux bleus se déroba, et l'adolescent tourna le dos et cracha. Corbett haussa les épaules.

— Eh bien, qu'il en soit ainsi ! Va te faire pendre, puisque tu le veux !

— Attendez ! Corbett se retourna.

— Je suis désolé.

La terreur se lut soudain sur le jeune visage.

— Mais que voulez-vous ?

— J'ai besoin de ton aide, répliqua Corbett. J'ai besoin de toi pour me guider dans les égouts de cette ville et je ne parle pas de ceux qui coulent sous nos pieds — Corbett regarda autour de lui —, mais de ceux parmi lesquels nous nous trouvons.

Ranulf grimaça un sourire.

— Alors je suis votre homme.

— Bien !

Corbett se tourna vers le geôlier qui se tenait nerveusement derrière lui :

— Voilà, dit-il en lui tendant le document qu'avait rédigé Burnell. Remplissez-le. C'est une grâce pour tous les délits passés et présents de Ranulf... Corbett interrogea le jeune homme du regard.

— Juste Ranulf, répliqua celui-ci.

— Ranulf-atte-Newgate, décida Corbett.

Le geôlier-chef acquiesça d'un signe de tête et aboya ses ordres. On enleva ses chaînes à l'adolescent ainsi que la corde autour de son cou. Corbett saisit immédiatement le garçon par l'épaule et, l'entourant de son bras, le fit sortir de la cour de la prison au pas de course. Il fonça dans la rue avec son nouvel assistant et tourna dans une venelle sombre encombrée de déchets de viande et puant le sang coagulé à cause des abattoirs tout proches. Là Corbett plaqua Ranulf contre le mur souillé d'urine, sortit son poignard et le tint si près de la gorge du garçon qu'une petite perle de sang apparut sur la peau. Il vit la peur effacer son arrogance hargneuse et dit lentement d'une voix douce :

— Maître Ranulf, je t'ai sauvé de la corde pour quel délit ?

— Pour vol et cambriolage, croassa l'adolescent. C'était la troisième fois.

— Alors, dit Corbett, ce sera la dernière. Reste avec moi, aide-moi et tu seras libre. Trahis-moi et je veillerai à ce que tu meures lentement. C'est compris ? Le garçon approuva, hypnotisé par la longue lame d'acier qui menaçait le cou qu'il croyait sauvé de la corde. Corbett le relâcha avec un sourire et revint dans la rue principale, discrètement suivi par son ombre fidèle.

Il passa le reste de la matinée et l'après-midi à rendre Ranulf plus présentable. Il l'emmena dans l'hôtellerie où il avait laissé son cheval, lui fit enlever ses haillons crasseux et se laver dans un baquet d'eau fourni par le tavernier pantois, et le laissa, enveloppé dans une couverture et dévorant goulûment son repas, tandis qu'il allait acheter des vêtements — une simple cotte à capuchon vert, des chausses, des bottes, une ceinture, une bourse, un petit poignard redoutable et son étui en cuir.

À son retour, Ranulf avait disparu. Il le retrouva dans une dépendance de la taverne, complètement nu, en train d'apprécier le corps bien en chair d'une des servantes dont les cris de plaisir avaient guidé Corbett. Le clerc fut tenté d'interrompre brutalement les amours de son protégé ; mais comprenant que le jeune homme célébrait ainsi sa liberté recouvrée, il s'en retourna en soupirant l'attendre dans la taverne.

Peu après Ranulf réapparut, enveloppé dans sa couverture, l'air tout penaud, et dut écouter un rude sermon qu'il s'empressa d'oublier dans sa joie d'essayer les habits neufs que lui lança Corbett.

Une fois qu'il fut habillé, tous deux quittèrent la taverne et descendirent Cheapside. La journée était bien avancée, la foule se faisait moins dense et le vent froid du soir emportait les premiers

petits signes du printemps. Des paysans en cotte brune et sabots s'en repartaient vers la campagne, les marchands avec leurs poneys de bât et leurs charrettes vides s'efforçaient de quitter la ville avant le couvre-feu, les colporteurs et les artisans se hâtaient de finir leurs affaires de la journée. Corbett conduisit Ranulf à *La Mitre* et, lui ordonnant de ne pas le quitter d'une semelle, il scruta la pénombre à la recherche d'Alice.

— Elle est partie. Dame Alice n'est pas là aujourd'hui.

Peter, le géant, lui barrait la route, ses petits yeux aux paupières rouges brillant de méchanceté.

— Rentrera-t-elle ce soir ? questionna anxieusement Corbett, se demandant où elle pouvait bien être, sa déception à ne pas la voir se teintant d'inquiétude pour sa sécurité.

L'homme pinça les lèvres et fit signe que non.

— Elle est partie. Elle sera là demain. Mais elle est partie et vous, vous devez vous en aller, Messire, ou je vais appeler le guet. C'est bientôt le couvre-feu. Marmonnant des jurons, Corbett sortit. Il retrouva Ranulf dehors, à peu de distance de la taverne.

— Pourquoi es-tu parti si rapidement ? demanda Corbett d'un ton sec.

Ranulf courba l'échiné.

— Vous ne le reconnaissez peut-être pas, Messire, mais ce Peter est bourreau. C'est lui qui « branchait » les gens, qui les pendait. Il était bourreau aux Elms.

Il jeta un coup d'œil bizarre à Corbett.

— Votre maîtresse fréquente de drôles d'individus. Corbett en tomba d'accord. Les paroles de Ranulf accrurent son inquiétude pour la sécurité d'Alice. Il repartit dans Cheapside, retournant le problème tandis que Ranulf, l'insultant à voix basse, courait presque derrière lui pour ne pas se laisser distancer par les longues enjambées de son nouveau protecteur.

Bien sûr, à Thames Street, Corbett eut quelques difficultés avec la logeuse qui devisageait Ranulf avec défiance et Corbett avec curiosité tandis que ce dernier tentait de la persuader que son nouveau compagnon était son assistant. Le jeune homme ne faisait guère avancer les choses en décochant des sourires diaboliques à la propriétaire, mais finalement Corbett et elles, parvinrent à un accord : Ranulf aurait droit à une minuscule soupente au fond de la maison, mais, tant qu'elle ne serait pas nettoyée, il lui faudrait dormir par terre dans la chambre de Corbett. Ranulf parut assez satisfait de l'arrangement, mais lorsqu'ils arrivèrent à la mansarde de Corbett, il sortit un trousseau de clefs qu'il avait subtilisé à la ceinture de la dame.

Corbett descendit le rendre avec des explications peu convaincantes, puis revint faire à son assistant penaud une leçon de morale bien sentie qui traitait de tout, de l'honnêteté jusqu'à l'enfer des Elms. Puis il dévoila l'affaire à laquelle il était mêlé, guettant les réactions de l'adolescent, mais celui-ci ne savait rien de l'assassinat de Duket ; il avait seulement reconnu en Peter un ancien bourreau. Le nom de Crepyn lui disait quelque chose, car il connaissait sa réputation d'homme puissant qui avait un pied dans le monde respectable du Guildhall et l'autre dans la boue des bas-fonds londoniens.

Surpris devant la façon de parler de Ranulf qui trahissait un certain vernis d'instruction, Corbett l'interrogea sur son enfance. Les explications de l'adolescent furent brèves et rapides : ses parents, honnêtes gens de Southwark, étaient morts lors d'une des nombreuses épidémies qui avaient ravagé la cité. Resté orphelin, il avait été recueilli par une tante d'un certain âge qui se trouvait être la maîtresse du curé de la paroisse. Celui-ci avait donné à Ranulf une certaine instruction avant que l'adolescent, rejetant toute autorité, ne s'acoquine avec des bandes de jeunes voyous et commette maints délits dont les opportunités ne manquaient pas à Londres. La suite, Corbett la connaissait.

Le clerc regarda le visage tout propre de l'adolescent qui aurait dû, si la justice avait suivi son cours, se balancer au bout d'une corde aux Elms, la face noirâtre, la langue pendante et le corps brisé. Corbett sourit. Il était heureux d'avoir sauvé Ranulf. Lui lançant une cape, il lui enjoignit de bien dormir, car, le lendemain, il le lui promettait, la journée serait rude.

CHAPITRE XI

Le lendemain, Corbett réveilla Ranulf d'un coup de coude et l'envoya chercher eau et petit déjeuner. Puis il s'habilla et ouvrit les volets. Bien que les toits et les larmiers des maisons voisines eussent de légers reflets argentés, la gelée matinale commençait à fondre sous le soleil. La journée serait belle. Corbett voulait laisser l'affaire en plan et aller rendre visite à Alice, mais il se rappela Burnell et, jurant à voix basse, il ouvrit sa malle. Il en sortit son écritoire et du parchemin fraîchement nettoyé et les posa délicatement sur le couvercle. Ranulf revint, un sourire narquois aux lèvres, et Corbett devina qu'il avait encore eu des mots avec la propriétaire dont l'attitude arrogante et maussade semblait faire ressortir le pire chez l'adolescent.

Corbett fit ses ablutions et obligea Ranulf à faire de même avant qu'ils déjeunent de la petite bière et du pain de seigle que le garçon avait rapportés. Pendant le repas, Corbett donna ses instructions : Ranulf devait s'occuper des provisions, aller rechercher le cheval laissé à Cheapside pour le reconduire à Westminster et enfin accomplir une tâche secrète dont la mention fit blêmir de peur l'adolescent.

— Qu'essayez-vous de faire ? hurla-t-il d'une voix de fausset. Me renvoyer à Newgate et à la corde de chanvre ?

Corbett le rassura : tout irait bien tant qu'il le protégerait des conséquences, « bien que tu sois trop bon professionnel pour être pris », ajouta-t-il malicieusement.

Le jeune homme le regarda d'un oeil torve, marmonna une obscénité et maugréait encore lorsque Corbett ouvrit la porte et le poussa vers l'escalier. Puis, assis sur le lit, son écritoire sur les genoux, le clerc réfléchit un moment et se mit à rédiger son rapport :

Mort de Lawrence Duket. Date du décès : 13 ou 14 janvier 1284. Lieu : St Mary-le-Bow, dans Cheapside. Lawrence Duket était orfèvre et habitait Walbrook. Ses affaires étaient assez prospères. Citoyen honorable, membre de la Guilde des orfèvres. Célibataire, pas de famille à part une soeur. Rien ne permet d'établir un lien entre lui et une quelconque organisation secrète. Apparemment, il n'était ni membre ni partisan du parti des « Populaires ». Lien ténu avec Ralph Crepyn. Ce dernier, parti de rien, s'est élevé à la fonction d'échevin de la cité. Usurier notoire, il a acquis la plus grosse partie de sa fortune dans le commerce de l'argent. Il ne cachait pas sa sympathie pour le défunt traître, Simon de Montfort. Il entretenait des liens avec le parti clandestin des « Populaires » et des

relations encore plus douteuses avec la pègre. Apparemment, le 13 janvier à midi environ, Crepyn a rencontré Duket dans Cheapside. Ils se sont querellés, puis ont échangé des coups. Duket a soudain saisi son poignard — acte assez étrange de la part d'un homme aussi placide — et a porté — par hasard ou intentionnellement — un coup fatal à Crepyn en lui enfonçant l'arme dans la gorge. Reprenant son poignard, il a fui dans Cheapside avant que l'alarme ne soit donnée, s'est réfugié dans le cimetière de St Mary-le-Bow, et a réussi à agripper la poignée de la porte de l'église pour réclamer le droit d'asile. Le recteur de ladite église, Roger Bellet, le lui a accordé et l'a donc conduit dans le chœur se mettre sous la protection de la Sainte Cathèdre. Le prêtre, comme le prévoit la loi, lui donna une chandelle, un pichet de vin, une miche de pain à un penny et de quoi faire du feu. Ledit prêtre a également, comme le veut la coutume, fermé la porte à clef lui-même tandis que Duket tirait le verrou intérieur. Il n'y eut pas de chasse à l'homme ni d'envoi de soldats à l'église, car les officiers municipaux n'eurent pas le temps d'en organiser, vu la proximité de St Mary-le-Bow avec le lieu du crime. Cependant le conseil de la paroisse fit poster des gardes devant la porte de l'église, moins pour empêcher quiconque de pénétrer à l'intérieur que pour empêcher Duket de s'enfuir à la faveur de la nuit. Les hommes du guet rapportèrent par la suite que personne ne s'était approché de la porte et qu'ils n'avaient rien entendu de suspect dans le cimetière pendant la nuit. Ils montèrent la garde jusqu'à prime, heure à laquelle le recteur vint, avec ses clefs, ouvrir la porte, mais il ne put, toutefois, ni la pousser ni réveiller Duket en l'appelant ou en cognant à la porte. Ce que voyant, le guet et lui forcèrent l'entrée à l'aide d'un morceau de bois trouvé non loin de là. À l'intérieur, il n'y avait nulle marque de violence ni de vandalisme et ils virent la scène suivante dans la nef : dans le chœur on avait déplacé la Sainte Cathèdre vers la droite, juste sous la grande baie. Le chœur est flanqué de deux de ces fenêtres près desquelles dépasse une barre de fer munie d'un crochet pour suspendre guirlandes ou veilleuses. Ce jour-là, à la barre de droite, pendait le corps de Lawrence Duket. Il semblerait que Duket soit allé dans l'entrée de l'église prendre une corde de cloches inutilisée, puis qu'il soit revenu dans le chœur, qu'il ait déplacé la Sainte Cathèdre et qu'il se soit pendu à la barre de métal. On envoya chercher le coroner et les jurés de la paroisse pour examiner le corps. Ils interrogèrent les gardes postés autour de l'église et recueillirent leurs déclarations, à savoir que personne n'était entré ou sorti de l'église pendant la nuit et qu'ils n'avaient rien vu ni entendu de suspect. Le coroner leur fit jurer qu'ils avaient rempli leur office de façon réglementaire et consciencieuse. Je suis d'avis qu'ils ont dit la vérité. Le coroner et les jurés questionnèrent également le recteur de l'église, qui affirma ne rien savoir de la mort de Duket, déclaration qu'accepte le coroner, mais sur laquelle j'émets des réserves. Je me défie de cet homme, bien que je ne puisse rien prouver pour l'instant, mais j'éprouve envers lui

un sentiment de profonde méfiance. Duket était mort par strangulation ; il y avait, autour de son cou, la trace violacée et profonde de la corde, et une ecchymose sous l'oreille gauche provoquée par le noeud. Son corps ne portait aucune autre marque à part des bleus sur les bras et un fragment de tissu pris entre les dents. Le coroner nota tout cela, comme je le fis en exhumant le corps de la fosse commune.

Le coroner et le jury enquêtèrent également sur les motifs de la dispute ayant éclaté entre Duket et Crepyn dans Cheapside. Ils pensent que l'origine en est Jean Duket, soeur de Lawrence, qui aurait été séduite par Crepyn. J'ai interrogé ladite Jean et je pense que la querelle n'était pas à son propos. Le coroner a conclu que Duket s'était rendu coupable d'homicide sur la personne de Ralph Crepyn et qu'il avait cherché asile à St Mary-le-Bow où il s'était pendu. Ce verdict me satisfait-il ? Si Duket avait survécu, il aurait fait de deux choses l'une : soit démontrer lui-même ou par avocat interposé, devant la Cour de justice, qu'il avait agi pour se défendre, auquel cas il aurait été acquitté si sa plaidoirie avait convaincu ; soit, s'il n'avait pas plaidé ou s'il l'avait fait sans succès, il aurait dû s'exiler du royaume. Cela aurait signifié marcher sur la grand-route en portant une petite croix, jusqu'au port le plus proche, dans ce cas précis jusqu'à Steelyard ou tout autre quai de la Tamise pour s'embarquer pour l'étranger. Étant donné la richesse de Duket, cela n'aurait pas été trop difficile, et son or lui aurait aussi garanti un exil confortable et un retour relativement aisé. Pourquoi donc s'est-il suicidé ? Première hypothèse : pour échapper au bourreau ? Mais il était protégé par le droit d'asile et avait d'autres choix plus acceptables, comme je l'ai démontré plus haut. Deuxième hypothèse : pour éviter d'être déclaré coupable d'assassinat sur la personne de Ralph Crepyn et voir ainsi ses biens confisqués au profit de la Couronne ? Mais il aurait fallu d'abord qu'il fût condamné, et puis il n'avait pas de famille, à part une soeur avec laquelle il ne s'entendait pas particulièrement bien. Troisième hypothèse : il aurait perdu l'esprit et n'aurait pu supporter l'idée d'être un assassin ? Ou il aurait été terrassé par la peur en pensant à la vengeance qu'allaient certainement assouvir les associés de Crepyn ? Cette dernière solution me semblerait la plus probable si je pouvais trouver des associés à Crepyn qui, apparemment, était quelqu'un de solitaire, un homme sans famille, sans amis et sans collègues proches. Cependant j'ai la conviction que Lawrence Duket a été assassiné dans la nuit du 13 janvier 1284 par un ou plusieurs inconnus. D'abord, je trouve curieux qu'un homme qui s'enfuit dans une église pour y bénéficier du droit d'asile (et veut donc sauver sa vie) décide un peu plus tard d'en finir, surtout d'une façon particulièrement macabre. Ensuite, et c'est plus important, Duket n'a pas pu attacher la corde autour de la barre de fer en se tenant debout sur la cathèdre. En effet, j'ai découvert en mesurant le cadavre que Duket était de trop petite taille et aurait été tout simplement incapable d'atteindre la barre pour faire le noeud. En conclusion, je pense

que Duket a été assassiné, mais que beaucoup de questions restent sans réponse.

— Quels sont les motifs ?

— Qui sont les assassins ?

— Comment sont-ils parvenus à entrer et à sortir de l'église sans passer par la porte ? Le prêtre aurait pu les laisser y pénétrer, mais il leur aurait encore fallu la coopération de Duket à l'intérieur. Ils auraient dû également acheter les hommes du guet, ou détourner leur attention ou les neutraliser, mais aucun indice ne porte à le croire.

— Une tierce personne aurait pu faire entrer les assassins dans l'église, mais elle aurait dû être en possession des clefs ou avoir volé celles du recteur : là non plus, pas d'indice pour étayer cette hypothèse.

— Le seul accès, à part cela, était la porte latérale, mais elle était solidement fermée, et ce depuis des années. Il n'y a aucune trace qui montre qu'elle ait été ouverte. On aurait pu aussi entrer par une fenêtre, mais la plupart sont trop petites. Les plus grandes étaient hermétiquement closes et n'auraient pu être ouvertes que de l'intérieur. Nulle fenêtre ne paraît avoir été forcée. Il n'y a ni trace ni indication de passage secret.

— Si le ou les inconnus avaient cependant réussi à pénétrer dans l'église, leurs agissements auraient attiré l'attention du guet. Duket aurait sûrement résisté, appelé au secours ; il ne se serait pas résigné aussi docilement qu'un agneau conduit à l'abattoir.

— Que signifient ces fils de soie noire encore emmêlés dans le noeud, et ce fragment de tissu retrouvé entre les dents de Duket ? Qui a infligé à Duket ces bleus sur les bras ?

Corbett finit son rapport et le relut, pesant soigneusement ses conclusions. L'image nette qu'il s'était faite quelques semaines auparavant était toujours là. Duket avait été assassiné ; mais Corbett constatait désespérément qu'il avait fait peu de progrès quant à l'identité des tueurs, aux motifs et à la façon dont ils avaient procédé. Il réfléchissait encore sur le manuscrit lorsqu'un bruit assourdissant dans l'escalier le fit sursauter. La porte s'ouvrit à la volée et Ranulf entra en coup de vent.

— Pas étonnant, commenta sarcastiquement Corbett, que ta carrière de cambrioleur ait tourné court. Tu es aussi discret qu'une charge de cavalerie. Cramoisi, le souffle coupé, Ranulf s'excusa et posa les provisions qu'il avait achetées sur le lit de Corbett avant de s'affaler contre le mur pour se reposer. Corbett l'observa un instant.

— Alors, as-tu réussi ? demanda-t-il finalement. Ranulf hocha la tête.

— Bien sûr ! J'ai pu pénétrer chez Duket et chez Crebyn. Les deux maisons sont vides, dépouillées jusqu'à l'os sinon par les héritiers, du moins par les voleurs professionnels qui repèrent ce genre de bâtiments pour les piller. Il n'y avait rien, absolument rien chez Duket,

et je n'ai trouvé que ça chez Crepyn. Ranulf sortit de sa bourse un morceau de parchemin déchiré et jauni, le tendit à Corbett qui l'étudia soigneusement. Le dessin était très net, un simple pentacle esquissé sous une arche et une date, comme on en trouve à la fin d'une lettre : « 30 avril 1283. » Près d'un an auparavant. Corbett jeta le morceau de parchemin derrière lui.

— Est-ce là tout ?

— C'est tout.

Le regard de Ranulf étincelait de fureur :

— J'ai risqué ma tête en pénétrant dans ces deux maisons. Et pour quoi ? Pour un morceau de parchemin crasseux que vous vous empressiez de jeter !

Corbett sourit.

— Non, je t'en suis reconnaissant. Regarde ! Il tendit des pièces à l'adolescent.

— Je veux que tu ailles acheter de quoi manger et qu'en même temps tu trouves quelque chose pour moi...

Il leva la main pour faire taire toute objection de la part de Ranulf.

— Ce n'est pas aussi dangereux que tout à l'heure, mais plus important. Tu dis que tu connais le monde de la pègre ?

Il lut la perplexité dans les yeux de Ranulf et s'expliqua :

— Les truands de cette ville.

Ranulf acquiesça, lançant un regard méfiant à ce drôle de clerc.

— Bien, continua Corbett. J'aimerais que tu découvres deux choses. D'abord, il y a quelques jours, deux assassins, deux tueurs professionnels, ont essayé de me tuer non loin d'ici. Ce n'était pas des voyous ou de simples coupe-jarrets, mais je te l'ai dit, d'habiles tueurs à gages. Je veux que tu trouves qui les a engagés et pourquoi. Ensuite, mon jeune ami, si j'étais attiré — et il lança un regard sévère à Ranulf —, ce qui n'est pas le cas, mais si j'étais attiré par les garçons et les jeunes gens, où devrais-je aller dans cette ville ?

Corbett, légèrement amusé, vit la frayeur se peindre sur le visage de Ranulf.

— Ne t'inquiète pas ! dit doucement Corbett. Ce n'est pas ma nature et même si cela l'était, tu n'aurais aucune raison de t'inquiéter.

— Je ne m'inquiète pas ! Ranulf criait presque :

— J'ai peur. Qu'est-ce qui m'arrivera si on m'arrête dans un tel endroit ? Si l'Église ne m'envoie pas au bûcher, ce sont mes amis qui le feront ! Je ne veux pas devenir la risée de toute la ville !

Il lança un regard noir à Corbett qui y répondit par un petit sourire.

— Ranulf, je te fais totalement confiance. Il désigna la porte.

— Tu ferais mieux d'y aller maintenant.

Le jeune homme grimaça, se leva et se dirigea pesamment vers la sortie.

— Au fait, Ranulf, demanda Corbett, comment faisais-tu quand tu cambriolais des maisons ? Tu allais pieds nus ?

Le cambrioleur repentí eut un sourire contraint :

— Vous posez des questions idiotes, quelquefois, répliqua-t-il. On étouffe nos pas avec des chiffons enroulés autour des bottes. Tout le monde sait ça.

— Sauf moi, sourit Corbett. Bon ! tu ferais mieux de partir !

Ranulf descendit précautionneusement l'escalier, avec force jurons et bougonnements, mais secrètement perplexe devant les étranges manières de Messire Corbett. Il entendit alors s'élever derrière lui les faibles accents de la flûte, doux et tristes, qui évoquaient les rêves envolés, perdus ou brisés.

CHAPITRE XII

Ranulf ne revint pas ce soir-là, ni le lendemain matin. Corbett, rasé de près et revêtu de ses plus beaux atours, partit voir Alice à *La Mitre*. Il craignait qu'elle ne fût pas là, mais elle s'y trouvait pourtant, fraîche comme une matinée de mai, portant une robe bleu foncé, une chaînette de cuivre soulignant sa taille basse et mince et un simple collier d'or autour de sa gorge. Lorsqu'elle se jeta à son cou, il respira le parfum de ses cheveux soyeux et sentit contre lui les courbes de son corps tendre. Soulagé de voir que Peter, le géant sinistre, était absent, il voulut entraîner Alice dans sa chambre, mais elle protesta en minaudant et en prétendant qu'elle avait trop à faire et que ce n'était pas le moment. Il accepta ses explications et resta dans la cuisine où elle lui servit du vin et des petits pâtés ; elle n'arrêtait pas de parler, éludant les questions de Corbett et esquivant ses mains avides. Elle lui demanda toutefois où en était son enquête et éclata de rire lorsqu'il fit la grimace avant de plonger le nez dans son gobelet.

— On m'a dit que vous aviez un garde du corps ? lança-t-elle avec une moue. Dois-je en être jalouse ?

Corbett lui jeta un coup d'oeil étonné avant de s'esclaffer :

— Non, ce n'est qu'un adolescent ; quelqu'un pour s'occuper des messages et de la nourriture.

Alice sourit et passa à autre chose. Brûlant de désir, Corbett la regarda s'activer dans la cuisine. Bien qu'elle parût enjouée, il percevait une certaine tension, comme si cette gaieté était forcée. Il était également intrigué, troublé, par quelque chose qu'elle avait dit ou laissé entendre, mais n'arrivait pas à savoir par quoi exactement. À la fin, il décida de s'en aller : à l'évidence Alice était trop occupée, et il commençait à sentir qu'il la gênait. Il se leva donc, l'enlaça passionnément et sortit dans Cheapside ensoleillé. Mal à l'aise et nerveux, il fendit la foule de Cheapside et tourna dans Poultry pour se rendre chez l'orfèvre, son banquier. La boutique était ouverte et de beaux échantillons étaient exposés sur l'étal. Les apprentis s'empressaient de faire entrer des clients privilégiés pour leur montrer de plus belles pièces, tandis que d'autres gardaient l'oeil sur les moins fortunés. L'orfèvre était à l'intérieur, mais il sortit dès que Corbett se fit annoncer par un apprenti. Il avait l'air fuyant et troublé :

— Vous me demandez, Messire Corbett ?

— J'aimerais avoir des renseignements, Maître orfèvre.

D'un coup d'oeil circulaire, Guisars s'assura que personne n'avait

entendu Corbett avant de lui faire signe d'entrer.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-il. Que désirez-vous ? Corbett vit la lueur de crainte dans ses yeux. Il dit :

— Duket ? Crepyn ? L'orfèvre détourna le regard.

— Crepyn, répondit-il lentement, était un membre bien connu du parti des « Populaires ». Il en était le trésorier et nous rançonnait souvent. Il fallait payer pour sauvegarder sa maison. Certains le faisaient, d'autres pas. Duket peut très bien avoir refusé.

— Mais c'est Crepyn qui a été assassiné, souligna Corbett.

Le marchand lui jeta un coup d'oeil.

— Vraiment, Messire ? lança-t-il d'une voix rauque. Crepyn a eu ce qu'il méritait, mais Duket ? Un suicide ? Jamais ! dit-il avec emphase.

— Y a-t-il autre chose ? demanda doucement Corbett.

L'orfèvre hocha la tête tandis que son regard suppliait Corbett de partir.

Il était déjà tard lorsque Corbett regagna son domicile et y trouva Ranulf, sale et épuisé, dormant par terre, enveloppé dans sa cape. Corbett ne le réveilla pas, mais s'étendit sur le lit et se mit à penser à la charmante nudité d'Alice et à sa longue chevelure noire qui flottait autour d'elle comme un voile. Si seulement il pouvait apaiser et extirper l'angoisse de son coeur ! Corbett entendit Ranulf s'agiter. Il se leva d'un bond et alla le secouer.

Ranulf bâilla et se gratta la tête en dévisageant Corbett, les yeux gonflés de sommeil.

— Messire, dit-il en s'étirant et s'ébrouant pour se réveiller tout à fait, Messire, vous devez être prudent. Il ne faut pas sortir seul comme vous l'avez fait aujourd'hui.

Corbett le regarda.

— Et pourquoi donc ? Dis-moi pourquoi !

— Avez-vous jamais entendu parler du Pentacle ? demanda Ranulf.

— Non, jamais. Je n'ai vu que ce dessin que tu m'as apporté hier de chez Crepyn. Pourquoi ?

— Moi-même, je ne sais pas grand-chose, répliqua Ranulf, sauf que c'est une société secrète d'ici, de Londres, qui s'occupe de sciences... euh... de sciences...

— De sciences occultes ? coupa sèchement Corbett.

— Oui, c'est ça. Il y en a beaucoup à Londres ; en général ce sont des fous, mais là, c'est quelque chose de différent. Très secret. Très puissant. Le chef est quelqu'un qu'on surnomme La Cagoule.

Ranulf eut un coup d'oeil apitoyé pour Corbett.

— Bref, ce sont eux qui veulent votre peau. Les tueurs qui vous

ont presque eu l'autre soir étaient payés par cette secte. Vous avez eu de la chance. C'est parce que non seulement vous leur avez échappé, mais parce que vous avez tué un de leurs hommes que cela a provoqué beaucoup de curiosité dans ce que vous appelez le monde de... de...

— De la pègre ! l'interrompit impatiemment Corbett.

— Oui, c'est ça. En tout cas, ils peuvent recommencer.

Ranulf lança un regard perplexe à son maître, s'attendant à lire sur son visage de la frayeur, voire de la terreur, mais la placidité de Corbett le remplit d'une secrète admiration. Ranulf, lui, ne se leurrerait pas sur ce qu'il aurait fait à la place de Corbett : foncer rapidement vers le port pour s'embarquer encore plus vite pour l'étranger.

Le calme de Corbett n'était qu'apparent, pourtant. Il avait peur, plus qu'il ne l'avait jamais éprouvé, même au plus fort des combats au pays de Galles. Des assassins le traquaient dans Londres, qui pouvaient le frapper à tout moment. Il regarda Ranulf.

— Et la deuxième chose que je t'avais demandée ?

— Cela a été plus facile, répondit Ranulf. Il y a un certain nombre d'endroits, surtout dans les faubourgs. J'en ai trouvé quelques-uns, et un en particulier que fréquentait Duket. Il aimait les jeunes garçons, de toute évidence, et c'est là que travaille son favori. Nous y allons ce soir ?

Corbett fit signe que non.

— Rendors-toi ! lui ordonna-t-il avec lassitude.

Il souffla la chandelle et s'enroula dans sa cape, comme un enfant apeuré obsédé par les cauchemars qui l'entourent.

Le lendemain, épuisé après une nuit blanche, Corbett confia un message à Ranulf pour Burnell. Il le lui fit répéter jusqu'à ce qu'il le sût par coeur, avant de le laisser filer dans l'escalier et dans la rue. Il le suivait, s'apprêtant à sortir, lui aussi, lorsque Ranulf le repoussa soudainement, le faisant tomber à la renverse dans le couloir et claquant la porte. Entendant une série de coups sourds à la porte, Corbett dégaina son poignard et attendit qu'elle s'ouvrît. Mais Ranulf cria, ouvrit la porte et rentra.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ? hurla Corbett. Avec un haussement d'épaules, l'adolescent montra d'horribles petits carreaux d'arbalète fichés profondément dans le bois de la porte.

— Je les ai aperçus sur le toit d'une maison, là où il touche le bâtiment voisin, répondit Ranulf. Je ne sais pas pourquoi j'ai regardé. J'ai entendu du bruit et j'ai levé les yeux. Ils avaient le soleil derrière et moi je l'avais en face, mais j'ai quand même vu leurs arbalètes. Alors je vous ai poussé et me suis jeté par terre.

Voyant ses vêtements tachés de boue, il ajouta :

— Je ne comprends pas pourquoi vous voulez toujours être

propre !

Corbett sourit devant la pauvre tentative de l'adolescent pour l'amuser. Il se sentit soudain fatigué, las de cette mission et sans énergie à la pensée de la mort qu'il avait frôlée de si près. Il était affalé dans l'escalier, la tête dans les mains, tandis que Ranulf le regardait avec anxiété, ne sachant que faire. Corbett, aussi, était en plein désarroi. Il savait qu'il lui faudrait déménager de Thames Street s'il voulait survivre. Ces gens, ce Pentacle ou tout autre nom ridicule qu'ils avaient pris, voulaient sa mort ! Ils savaient où il habitait et l'avaient agressé par deux fois. Corbett pensa à chercher refuge chez Alice, mais c'était trop près, et il risquait de mettre la vie de la jeune femme en danger. C'était Burnell qui l'avait mis dans cette situation périlleuse, c'était à Burnell de lui venir en aide. Il regarda Ranulf qui attendait toujours.

— Remonte, dit-il doucement. Tu trouveras des sacoches de selle derrière le coffre. Mets-y le contenu du coffre et tout ce qui, d'après toi, pourrait nous servir. Je vais régler ce que je dois à ma logeuse.

Tandis que Ranulf remontait bruyamment, Corbett se rendit auprès de la propriétaire et lui expliqua qu'il serait absent quelque temps, la payant pour qu'elle lui gardât son logement. Il ne lui dit pas où Ranulf et lui s'en allaient, mais la pria de garder tout message qu'on lui enverrait. Elle le regarda d'un air inquiet et interrogatif, mais s'abstint, devant son visage fermé, de poser des questions et se contenta de hausser les épaules. Corbett prit congé donc, en pensant avec une gaieté forcée à la réaction de la dame quand elle verrait deux carreaux d'arbalètes fichés dans sa porte. Il était nerveux en sortant, mais il n'y avait personne dans la rue ni sur les toits avoisinants qui avaient fourni aux agresseurs l'issue idéale pour s'enfuir. Ranulf l'attendait avec les sacoches bien remplies. Corbett lui fit réciter le message qu'il lui avait confié un peu plus tôt et ajouta quelques mots brefs que Ranulf, les yeux clos et le visage tendu par la concentration, répéta fidèlement à la grande satisfaction de Corbett.

Ils se séparèrent au bout de Thames Street, Ranulf se dirigeant vers le fleuve et Westminster, Corbett vers Cheapside et St Mary-le-Bow au nord. Malgré sa fatigue, le clerc décida de marcher un peu, et l'air frais du matin lui fit du bien. Il se sentit mieux, plus sûr de lui et en colère contre les tueurs mystérieux qui le traquaient dans les rues. Il veilla à se trouver toujours au milieu d'un groupe ou tout près, sachant qu'être seul dans un endroit écarté le rendait extrêmement vulnérable. Il avait résolu d'aller à St Mary-le-Bow, car c'était là que tout avait commencé. Ceux qui avaient cherché à le tuer voulaient qu'il cessât son enquête sur la mort de Duket. S'il devait empêcher son propre meurtre, il lui fallait résoudre les mystères de la pendaison de

cet homme. En outre, Corbett avait l'impression qu'il serait en sécurité près de l'église ou à l'intérieur. Ses agresseurs avaient assassiné Duket, mais reculeraient devant un crime similaire au même endroit, car un tel acte ferait s'abattre sur eux les foudres de la Couronne et de l'Église.

Cette pensée le réconforta alors qu'il poussait le portail du cimetière mal entretenu et se dirigeait vers la porte de l'église. Celle-ci étant fermée à clef, il gagna le presbytère à grands pas et frappa à coups redoublés à l'huis. Le recteur ouvrit et l'étonnement que lut Corbett sur son visage mince lui révéla qu'il l'avait cru mort ; Corbett sentit alors la colère et la rage monter en lui comme un flot de bile.

— Messire, dit-il en s'efforçant de ne pas hurler, j'ai besoin des clefs de l'église !

Le prêtre, anxieux et troublé, répondit qu'il allait ouvrir la porte, mais Corbett tendit la main en claquant des doigts pour signifier qu'il les voulait à l'instant même. Bellet les retira nerveusement de la cordelette attachée à sa ceinture ; Corbett les saisit avec brusquerie et, lui tournant le dos, revint à grandes enjambées vers l'église.

À l'intérieur, il se mit à rechercher quelque porte, ouverture ou passage secret. Maison de Dieu ou pas, il n'épargna aucun endroit. Il essaya la petite porte qu'on n'utilisait pas et s'aperçut qu'elle était coincée depuis des années. Il vérifia murs et fenêtres, et enfonça son poignard dans les interstices des dalles de grès. Il ne trouva rien et pénétra donc dans le chœur, indifférent aux protestations du prêtre qui l'avait rejoint, et fouilla sous l'autel et derrière. Il descendit dans la crypte froide et sombre qui sentait le moisi et examina le sol, les murs et les massifs piliers de granit. Mais il n'y avait rien.

Fatigué et couvert de sueur, il sortit faire le tour de l'enclos, en cherchant des traces d'entrée illicite. Il ne décela aucun passage dans les ronces et les herbes humides, sauf sous une petite fenêtre où il trouva, accrochés à un buisson d'épines, des fragments de tissu qu'il ramassa et frotta entre ses doigts. Ils auraient pu provenir de n'importe où et, comme il l'avait noté dans son rapport, la fenêtre ne pouvait livrer passage qu'à un jeune garçon, et encore avec l'assentiment de Duket. Corbett mit les fragments de tissu dans sa bourse et retourna vers la porte de l'église où l'attendait le recteur.

Bellet avait recouvré son calme et, sûr de lui, arborait un air légèrement sarcastique. Il ne lança pas un « Je vous l'avais bien dit », mais sa mine et son attitude le proclamaient assez. Le clerc allait se retirer lorsqu'il se rappela quelque chose qu'il avait vu en passant dans le cimetière.

— C'est le cimetière de la paroisse ? demanda-t-il. Il y a beaucoup de tombes récentes, à en juger par les parcelles de terre fraîchement remuée.

Le prêtre haussa les épaules.

— Un hiver cruel est porteur de mort. Pourquoi ? Vous voulez les fouiller, elles aussi ?

Corbett ne releva pas la raillerie, mais salua sèchement et sortit dans Cheapside Il retrouva Ranulf au rendez-vous dans une taverne au coin de Walbrook Street et de Candlewick Street. Lorsque Corbett le rejoignit, le cambrioleur repentí était très occupé à lorgner la gent féminine et le clerc eut bien du mal à fixer son attention pour qu'il lui fournît les renseignements obtenus. De façon assez inattendue, Burnell avait reçu Ranulf immédiatement et lui avait ordonné de revenir en fin d'après-midi avec son maître.

— N'a-t-il pas ajouté autre chose ?

Ranulf hocha la tête et plongea le nez dans sa chope.

— Ah si ! Il a dit que lorsque vous viendriez, il aurait quelque chose pour vous. Et puis aussi que nous devons quitter Thames Street pour aller dans la Tour. Corbett protesta in petto, mais comprit que le chancelier avait raison. Il ne pouvait pas rester dans la cité où il était si vulnérable. Quelquefois il se sentait suivi, surveillé, mais quand il se retournait, il ne voyait personne et mettait ses soupçons sur le compte des hallucinations de son cerveau enfiévré.

D'un ton las, Corbett enjoignit à Ranulf de se lever, s'assura qu'il avait toujours les sacoches, quitta la taverne et descendit Walbrook Street en passant devant St Stephen. Là, les tanneurs s'activaient avec leurs cisailles, baquets, couteaux et fils. Les peaux étaient tendues sur des cadres de bois devant les boutiques ou à côté des étals, et les tanneurs raclaient au couteau le gras des peaux avant de les jeter, une fois le travail terminé, dans un baquet d'eau où elles resteraient à tremper. Ailleurs, on tannait et on cousait celles déjà préparées en rectangles d'une taille donnée.

Corbett observa la scène un moment, essayant de distraire ses pensées et de calmer ses nerfs. Il aurait voulu « racler » la tromperie et façonner la vérité à partir des nombreux mensonges qu'il avait décelés. Y aurait-il un résultat, se demanda-t-il, ou bien s'enliserait-il dans un bournier d'incertitudes jusqu'à ce que les assassins l'abattent ou que Burnell lui retire ignominieusement cette mission ! Si seulement il pouvait trouver les motifs qui avaient poussé Duket à poignarder Crepyn ! Si seulement il pouvait découvrir comment les assassins — car ils avaient dû être plusieurs — avaient pu pénétrer dans l'église et en sortir si facilement ! Et puis, il y avait autre chose. Pourquoi Bellet était-il si sûr de lui ? Comment ce prêtre semblait-il toujours savoir d'avance qu'il viendrait ? Et même se douter que Corbett tâtonnerait dans le noir comme le bouffon d'une pantomime, dont le rôle est de faire tranquillement rire les spectateurs ?

CHAPITRE XIII

Corbett essayait encore de résoudre ce mystère, débattant avec lui-même et parlant à voix haute, lorsque, après avoir longtemps marché, Ranulf et lui se retrouvèrent à Bridge Street et prirent la direction du fleuve et de la porte fortifiée du pont de Londres dont la masse s'élevait devant eux. Ils n'allèrent pas sur le pont, mais tournèrent dans une ruelle conduisant à la berge d'où une barque les transporta à Westminster. Corbett appréhendait cette entrevue avec le chancelier et regrettait de ne pas être à *La Mitre*, dans les bras tendres et réconfortants d'Alice, et de ne pas en avoir terminé avec cette affaire.

Pourtant, il descendit de la barque, comme en un rêve, et suivit l'allée très fréquentée qui menait au Grand Hall. Il envia les clercs qui écrivaient tranquillement à leur table ou qu'un cas important forçait à hâter le pas. Arrivé devant le bureau de Burnell, il aspira un grand coup et demanda à un clerc de l'annoncer. Celui-ci s'exécuta, mais revint bientôt, suivi du pompeux Hubert qui congédia Ranulf d'un clignement d'yeux presque efféminé, et remit à Corbett un sac en cuir aux armes de la Chancellerie.

— Monseigneur a dû s'absenter, annonça-t-il haut et fort. Il est parti rejoindre le roi à Oxford. Il m'a prié de vous laisser ceci et — il tendit un document scellé — ces ordres.

Puis il lança un regard noir à Corbett en lui disant :

— Eh bien, vous n'ouvrez pas les lettres ?

Corbett sourit, comprenant que Hubert ne connaissait pas la teneur du document et mourait de curiosité.

— Non, répondit-il lentement, Monseigneur m'a bien spécifié de ne pas les ouvrir en présence de subalternes.

Laissant Hubert cloué au sol, comme frappé d'apoplexie, Corbett lui tourna le dos et repassa par le Grand Hall, Ranulf sur ses talons. Il décacheta le document en marchant et vit qu'il s'agissait simplement d'un permis de résidence à la Tour qui lui donnait le droit d'y entrer et d'en sortir à sa guise.

Derrière lui, Ranulf grommelait sous le poids des sacoches, fatigué des allées et venues apparemment sans but et se demandant où ils passeraient la nuit. Il aurait bien voulu revenir à Thames Street en dépit des carreaux d'arbalète. Il pensa à la logeuse et en grogna presque de plaisir. Elle avait beau avoir un air arrogant et boudeur, il avait surpris la façon dont elle le regardait, et il savait qu'il pourrait

arriver à ses fins. Toute femme de marchand qu'elle fût, avec ses jarrettières et ses larges hanches, il saurait la rendre heureuse sur un lit de plumes, une fois enlacé par ses jambes. Mais ce n'était pas pour maintenant, et il faillit pleurer en montant dans une barque à la suite de son maître impassible, qui ordonna au passeur de les transporter au quai de la Tour.

Malgré son humeur, Ranulf décida de s'amuser pendant la traversée et se mit à échanger des insultes grivoises avec le batelier pendant que Corbett regardait le fleuve d'un air pensif. La barque dépassa Baynards Castle et Steelyard et croisa d'autres embarcations, petites et grandes, qui naviguaient encore sur le fleuve. Elle passa finalement sous le pont de Londres couvert de maisons, ses dix-neuf arches protégées par des radiers, sorte de structures en bois en forme de bateau, destinées à empêcher les embarcations de s'écraser contre les arches de pierre. Puis, la barque dépassa Botolph's Wharf, Billingsgate et Wool Quarry pour accoster sous l'énorme masse de la Tour.

Ces impressionnantes enceintes, murailles et tours, qui dominaient le sud-est de la capitale, intimidèrent Ranulf et Corbett lorsqu'ils franchirent les douves et passèrent dans diverses tours, dont beaucoup étaient en cours d'agrandissement, avant d'atteindre la cour intérieure qui entourait le donjon carré, appelé la Tour Blanche^[23]. On les arrêta à chaque porte, mais ils purent continuer grâce au laissez-passer de Burnell. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour, un sergent de la garnison, solide gaillard du Yorkshire, les pria d'attendre avant d'aller chercher le connétable, Sir Edward Swynnerton. Il mit un certain temps et les deux hommes restèrent dans le froid glacial à regarder autour d'eux.

Les abords de la Tour Blanche étaient calmes bien que Corbett vît qu'on recommencerait les travaux de construction dès la venue du printemps ; des briques s'entassaient autour des énormes fours où on les cuisait, du sable et du gravier étaient répandus sur le sol et d'impressionnantes poutres de chêne gisaient en tas irréguliers. La Tour était presque une petite ville en elle-même. Des rangées d'écuries, un pigeonnier, des cuisines ouvertes, des granges et des poulaillers se collaient aux murs. On voyait un petit verger aux arbres nus dans un coin de la cour, et, dans un autre, près de l'entrée principale, les maisons en torchis des officiers de la Tour. Corbett s'approchait de Ranulf qui regardait un vieux mangonneau, lorsque s'avança vers eux un homme de haute taille, aux cheveux argentés et à l'air austère, emmitouflé dans une épaisse cape brune de soldat. Il se présenta comme étant Sir Edward Swynnerton, connétable de la Tour. Corbett, à son tour, présenta Ranulf et lui-même, montra le document du chancelier et expliqua brièvement la raison de sa venue. Le

connétable jeta un regard dur à Corbett et parut sur le point de protester, mais il se contenta de gratter ses cheveux gris et d'ordonner à un garde de conduire Corbett et Ranulf dans une chambre inoccupée de la Tour Blanche.

Là, Ranulf, épuisé d'avoir tant marché, se recroquevilla sur sa paillasse et s'endormit pendant que Corbett allumait les deux chandelles de la pièce pour lire la missive que lui envoyait Burnell dans le sac de cuir de la chancellerie. Elle était écrite de la main même du chancelier :

Robert Burnell, évêque de Bath et de Wells et chancelier d'Angleterre, à notre bien-aimé et loyal clerc, Hugh Corbett, salut ! Nous avons bien pris connaissance de votre lettre. Je crois que cette missive et les renseignements qu'elle renferme vous seront utiles.

Primo : le dessin du pentacle trouvé chez Ralph Crepyn (nous ne demanderons pas de quelle façon vous vous l'êtes procuré !) ne nous est pas inconnu. Le pentacle est un signe utilisé en magie noire. C'est souvent le magicien ou le sorcier qui le trace sur le sol ou la table comme symbole de protection lorsqu'il appelle Satan ou un autre personnage diabolique. Bien sûr, il y a une différence entre appeler les maîtres du Royaume des Ténèbres et les faire venir en réalité. Cependant, ceux qui s'adonnent à la magie noire et pratiquent les sciences occultes sont une menace pour notre Sainte Mère l'Église et par conséquent une menace encore plus grande pour la sécurité du Trône. Il n'y a aucun doute que parmi les membres du Pentacle se trouvent des partisans des radicaux qui partagent les idées de feu Montfort.

Deuzio : le père de Simon de Montfort était un croisé qui combattit en Palestine et ailleurs en Orient. Il fut à la tête de la croisade contre les albigeois du midi de la France, dont on dit que les pratiques hérétiques et ésotériques étaient liées à la nécromancie et à la sorcellerie. Je vous précise cela pour vous montrer le rapport entre la rébellion et ceux qui pratiquent la magie noire et qui ont pour nom secret « le Pentacle ». Bien que les Montfort eussent été des croisés convaincus, il n'y a pas de doute qu'ils aient pu être contaminés par les maladies mêmes qu'ils essayaient de vaincre.

Une de ces maladies était le culte des Assassins, secte musulmane clandestine dont le quartier général se trouve dans la forteresse imprenable d'Alamut, dans la vallée de Kazvin en Perse. Ils sont dirigés par leur chef, le Vieux de la Montagne, qui commande un réseau de places fortes dans toute la Perse et même en Terre sainte. Il est à la tête de terroristes fanatiques qui assassinent par trahison. Apparemment, la famille de Montfort a été initiée à ce culte et a peut-être adopté quelques-unes de ses pratiques. Le meurtre par des adeptes de la magie noire d'un roi couronné et oint n'est pas, comme vous le savez, une nouveauté en Angleterre. On a

suggéré que ce sont eux qui tuèrent Guillaume II le Roux^{24} dans la New Forest ; Richard I^e^{25}r peut avoir été leur victime et d'autres tentatives avortées furent faites sur la personne de feu Henri III, père du roi actuel.

Les Montfort utilisaient ces méthodes, sans aucun doute. Après que Simon eut été tué, il y a près de vingt ans, Guy, son fils, s'enfuit à l'étranger. Ce n'est peut-être pas une coïncidence si notre roi, pendant sa croisade en Palestine, fut l'objet, dans sa propre tente, d'une tentative d'assassinat par poignard empoisonné. Notre roi ne fut sauvé que grâce aux soins rapides et dévoués de son épouse et de ses médecins. Le cousin du roi, Henri d'Allemagne, en route vers la Palestine, se rendit à Viterbe en Sicile et alla à la messe dans la cathédrale le 13 mars 1271. Guy, le fils de Simon de Montfort, méprisant le caractère sacré du lieu et du jour, poignarda Henri devant le maître-autel.

Tertio : la seule signification de la date du 30 avril 1283, c'est que c'est une des grandes fêtes des fidèles de Satan et probablement le jour où se rassemble le Pentacle. Le fragment de parchemin fixait certainement le rendez-vous et est la preuve suffisante que Crepyn était membre de cette secte. Ce qui importe, c'est de trouver qui l'a envoyé. Qui, dans la cité, représente et incarne les idées de Montfort et de Fitz-Osbert ?

Quarto : pour tisser cette toile complexe, il est certain que les partisans de Montfort et de Fitz-Osbert sont encore actifs dans la cité, fomentant la rébellion et complotant l'assassinat du roi et des membres du Conseil. Ils épousent les idéaux de leurs maîtres et sont prêts à aller au-delà par le meurtre et la magie noire. Ils s'appellent le Pentacle et nous vous demandons de ne pas les prendre à la légère ni de les considérer comme des imbéciles inoffensifs, car ils représentent une grande menace, et leur trahison est pire que celle de leurs maîtres d'autrefois.

Après avoir étudié le manuscrit, Corbett le jeta à terre et s'enveloppa étroitement dans sa cape. Il n'avait aucune raison de négliger l'avertissement de Burnell. Les assassins qu'avait mentionnés le chancelier étaient en train de le pourchasser avec la ferme intention de le tuer. Il regarda les épais murs de granit de la Tour, et, malgré le froid et la saleté, se sentit assez en sécurité pour tomber dans un sommeil sans rêves.

CHAPITRE XIV

Quelques heures après, un serviteur réveilla Corbett et Ranulf et leur apporta de quoi se restaurer, un ragoût de viande et de légumes arrosé de bière très légère. Tout en maugréant, Ranulf dévora son déjeuner comme si c'était le dernier, répondant la bouche pleine aux questions de Corbett sur l'endroit où ils allaient se rendre, ce qui dégoûta tellement le clerc qu'il en perdit l'appétit. Une fois le repas terminé, Corbett envoya chercher Swynnerton et lui demanda des chevaux et un homme d'escorte pour aller dans la cité, non par crainte d'une attaque, mais pour éviter de se faire arrêter par le guet après le couvre-feu. Seuls les gens en mission officielle étaient autorisés à se déplacer la nuit à condition de porter une torche pour signaler leur présence, et Corbett ne tenait pas à ce que tout le monde fût au courant de ses actes.

Les préparatifs terminés, Corbett et Ranulf, enveloppés de leur cape et le capuchon rabattu, sortirent par une poterne, précédés par un homme d'armes, et remontèrent vers Aldgate Street au nord, en longeant les anciens remparts de la cité à leur gauche. Il faisait froid, mais le trajet fut sans histoire ; lorsqu'ils arrivèrent devant la taverne choisie par Ranulf, le garde fut bien heureux de faire demi-tour et de les laisser devant *Le Merle*, vaste auberge qui, en tout état de cause, paraissait fermée pour la nuit.

Corbett et Ranulf attendirent dans l'ombre, de l'autre côté de la rue, jusqu'à ce que le garde et les chevaux eussent disparu, puis Ranulf entraîna Corbett dans une venelle qui longeait la taverne et arrivé à une petite porte, frappa quatre fois en un signal convenu. Les loquets intérieurs glissèrent silencieusement, la porte s'entrebâilla, une conversation rapide s'échangea à voix basse, Ranulf donna les deux pièces d'or que lui avait remises Corbett, et la porte s'ouvrit en grand pour les laisser entrer.

Il faisait noir comme dans un four. Corbett devinait à peine la silhouette du portier et se demandait où aller lorsqu'il entendit un grincement et vit une lueur surgir du sol tandis qu'une trappe se soulevait doucement. Les deux hommes furent priés de descendre une échelle. Ranulf passa le premier, suivi d'un Corbett stupéfait de ce qu'il voyait et entendait. De toute évidence, l'établissement possédait un vaste sous-sol qui, situé directement sous la grand-salle, était à l'abri des curieux et très efficacement coupé du reste du monde. L'endroit était éclairé par des torches fichées dans des appliques de fer

ainsi que par des chandelles de cire vierge posées sur les tables disséminées dans toute la pièce. Au premier abord, on se serait cru dans une salle normale de taverne, mais il n'y avait pas de fenêtres, l'air provenait de grilles étroites au plafond, et un tunnel creusé au fond de la pièce servait probablement d'issue de secours en cas d'intervention des autorités. Les murs avaient été blanchis à la chaux, puis recouverts de fresques qui donnaient une première indication sur le fait que c'était là plus qu'une simple taverne.

Elles représentaient des jeunes hommes ou des éphèbes nus s'entraînant au javelot, à la lutte et à la course ou bien se reposant sur des lits, une couronne de myrte sur la tête et une coupe débordante de vin rouge à la main. Malgré le peu de lumière, Corbett fut étonné par le réalisme cru des fresques et observa les clients avec curiosité. Ils n'étaient pas nombreux et tous, comme lui et Ranulf, portaient cape et capuchon rabattu pour dissimuler leur identité. Attablés par deux, ils conversaient à voix basse ou parlaient doucement aux jeunes garçons qui leur apportaient le vin et la bière tirés de grosses barriques rangées au fond de la pièce. Ces jouvenceaux, choisis pour leur beauté et vêtus de surcots courts et bouffants et de chausses moulantes et multicolores, plaisaient fort à la clientèle, surtout lorsqu'ils passaient entre les tables en ondulant des hanches et en faisant admirer leurs longs cheveux bouclés et coiffés comme ceux des filles.

Corbett sentit Ranulf le tirer par la manche : il était resté bouche bée et d'autres clients descendaient l'échelle et le bousculaient pour passer. Il suivit Ranulf à une table dans un recoin et commanda du vin à un adolescent qui minauda et lança des oeillades à Ranulf avant de s'éloigner d'un pas maniéré. Corbett était abasourdi. Il avait entendu parler de ces auberges et cabarets clandestins, mais n'y était jamais venu. Cela semblait n'être qu'une simple taverne, mais il savait qu'il se trouvait dans un établissement de prostitués et que tous les clients couraient des risques terribles en cas d'arrestation, une humiliation publique suivie d'une mort longue et atroce, ce qui expliquait l'allure furtive de la clientèle et le caractère secret de leurs lieux de rencontre.

Ranulf paraissait détendu et plus à l'aise, habitué qu'il était à vivre hors la loi et à jouer quotidiennement au plus fin avec les autorités. Ranulf saisit par la manche le serviteur qui avait apporté du vin et chuchota un nom. L'adolescent se rembrunit et fit la moue, mais prit les quelques pièces que Corbett posa sur la table et s'éloigna d'un pas nonchalant. Peu de temps après, un autre garçon s'approcha et s'assit sur un tabouret en face d'eux. Ses cheveux, couleur de blé mûr, encadraient un visage efféminé en forme de coeur, de longs cils, des joues pâles et de petites lèvres rouges. Malgré sa gaieté factice, Corbett perçut la peur dans les yeux fardés au khôl et sentit la pitié l'envahir devant les traits ravagés de ce jeune de seize ou dix-sept

printemps au regard de vieillard.

— Je m'appelle Simon, susurra le jeune homme. On m'a dit que vous vouliez me parler.

Corbett se pencha et répliqua doucement :

— C'est surtout Lawrence Duket qui te parlait !

La terreur qui se lut dans le regard du jeune garçon fut presque tangible et il se serait levé d'un bond si Corbett n'avait agrippé son bras et murmuré d'une voix rassurante qu'il était l'ami de Duket et ne lui voulait aucun mal.

— Qu'est-il arrivé à Duket, demanda Corbett à voix basse. Pourquoi est-il mort ? Il a été assassiné, n'est-ce pas ? Raconte-moi tout : je peux te protéger et traîner ses meurtriers devant la justice.

Simon regarda Corbett en se mordant les lèvres et en ravalant ses larmes. Il voulait parler, mais ne put qu'incliner la tête en signe d'assentiment. Corbett attendit que l'adolescent relève son visage baigné de larmes et murmure :

— Ils l'ont tué.

— Qui ?

La voix de Corbett était rauque.

— Ceux en noir, ceux qui avaient un masque et le capuchon rabattu ; leurs chefs étaient un géant et un nain, répondit doucement Simon. Ils ont remonté la nef comme s'ils ne touchaient pas terre. Il n'y a eu aucun bruit. Ils se sont simplement saisis de lui, ils ont déplacé la cathèdre et ensuite ils l'ont pendu. L'adolescent s'essuya le visage de la manche de sa cotte et jeta un coup d'oeil rapide autour de lui :

— Je ne sais pas d'où ils venaient ni où ils sont allés ensuite, se dépêcha-t-il d'ajouter. Ils devaient sortir de l'Enfer. Pas un bruit, pas une parole.

Ses grands yeux écarquillés dévisagèrent Corbett.

— Et Lawrence n'a pas dit un mot. Pourquoi ? demanda-t-il avec des sanglots dans la voix.

— Comment le sais-tu ? interrogea Corbett, essayant de calmer les battements de son coeur surexcité.

— J'étais là, répondit Simon. J'ai pénétré dans l'église au début de l'après-midi. Je suis passé par une petite fenêtre pendant que le prêtre se trouvait à la porte.

— Et le guet ? demanda Corbett.

— Il n'était pas encore arrivé, dit Simon. Je me suis approché de Lawrence et l'ai réconforté, mais il m'a dit de me cacher. Je me suis couché derrière un banc du chœur, me suis endormi et ne me suis réveillé qu'à la nuit. Un cierge brûlait. J'allais me lever quand ils sont soudain apparus. J'étais terrifié et suis resté caché jusqu'au matin quand le prêtre et le guet ont forcé la porte. J'ai profité de la

confusion pour fuir. Repensant au fragment de tissu accroché au buisson, Corbett hocha la tête et insista :

— Tu en sais plus, j'en suis sûr. Un géant ? Un nain ? Qui étaient ces gens ?

L'adolescent fit signe qu'il l'ignorait.

— Il faut que je m'en aille, murmura-t-il d'une voix rauque.

— Demain, lança Corbett. Sois demain devant St Katherine, à côté de la Tour, juste avant prime.

Le jeune homme acquiesça, se leva avec un pauvre sourire forcé et s'éloigna d'une démarche gracieuse. Corbett et Ranulf restèrent un peu plus longtemps, puis, rabattant soigneusement leurs capuchons, se levèrent et partirent, le portier presque invisible les guidant vers la rue. Corbett retrouva l'air libre avec joie et respira à pleins poumons cet air frais pour chasser les humeurs malsaines du sous-sol et s'en purifier.

Enfin, s'étant assurés qu'ils étaient seuls et qu'on ne les suivait pas, ils s'en retournèrent à la Tour. Ranulf n'avait quasiment pas suivi la conversation entre l'adolescent et Corbett, aussi accabla-t-il ce dernier de toute une série de questions, mais il renonça devant les grommellements et les réponses évasives qu'il reçut.

Corbett était surexcité par ce que Simon venait de lui apprendre bien que ce dernier n'eût fait que confirmer ce que subodorait le clerc : Duket avait bien été assassiné par plus d'une personne. Mais les réponses aux autres questions ? Qui étaient-ils ? Le géant ? Le nain ? Des silhouettes vêtues de noir qui avaient remonté la nef sans bruit ? Comment étaient-ils entrés ? Corbett essayait encore de trouver des solutions lorsqu'ils atteignirent la poterne de la Tour et qu'un garde ensommeillé et bougon les fit entrer. Ils se rendirent dans leurs nouveaux quartiers ; Corbett dit à Ranulf de se taire et d'arrêter de l'agacer, puis, s'enveloppant dans sa cape, il se retourna vers le mur de granit gris, voulut alors oublier la fatigue et les frayeurs de la journée et se força à s'endormir en pensant au corps d'Alice, doux comme le satin et la soie.

Le lendemain, il partit au rendez-vous après avoir ordonné à Ranulf de se reposer des tribulations de la veille. Il sortit par la poterne et marcha jusqu'à l'église St Katherine toute proche, dont les cloches sonnaient justement prime.

Il s'attendait à trouver le lieu désert, aussi fut-il surpris de voir une petite foule assemblée devant le porche. Il se mit à courir, redoutant ce qu'il allait voir. Les gens le laissèrent passer et il buta presque sur le corps de l'adolescent à qui il avait parlé la veille ; ce dernier était vêtu de la même manière, ses longs cheveux blonds frisés et coiffés, mais cette fois une plaie béante lui barrait la gorge et le

sang trempait le devant de sa cotte. Simon gisait, écartelé, bras et jambes étendus, et ses yeux sans vie tournés vers le ciel.

— Que s'est-il passé ? demanda Corbett à l'une des passantes, une petite femme brune et ridée dont les mèches grises s'échappaient de dessous la coiffe.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Nous nous rendions au marché de la cité. Nous avons trouvé le corps. Il n'y avait personne. Quelqu'un a envoyé prévenir le coroner et le héraut.

Elle dévisagea attentivement Corbett comme le font souvent les vieilles femmes.

— Pourquoi demandez-vous cela ? Vous le connaissez ?

Corbett fit signe que non.

— Non, je pensais le connaître, mais je me suis trompé.

Il fit demi-tour et s'éloigna lentement, comprenant que lorsque, la veille, il s'était rendu au *Merle*, il avait dû être suivi. Quelqu'un l'avait sans doute vu converser avec l'adolescent et avait décidé de filer ce dernier.

Corbett ressentit soudain colère et lassitude. On lui avait mis constamment des bâtons dans les roues, à lui, clerk de la Justice royale en mission officielle, on l'avait attaqué par deux fois et à présent on avait ôté la vie à ce pauvre adolescent. Il se sentit profondément découragé, il tâtonnait dans le noir comme un voyageur égaré qui serait à présent enfoncé dans une congère jusqu'à la taille ; quelqu'un savait quelque chose. Quelqu'un paierait pour cette longue plaie béante et furieuse dans la gorge d'un adolescent. Mais qui ? Était-ce Ranulf ? Pouvait-on lui faire confiance ? Avait-il été suborné ou payé par les assassins de Duket ? Corbett chassa brusquement cette idée trop fantaisiste que démentait l'aide apportée par Ranulf pendant ces derniers jours. Après tout, raisonnait-il, c'était Ranulf qui lui avait fait rencontrer le jeune homme ; il était hautement improbable qu'il eût arrangé le rendez-vous pour organiser ensuite l'assassinat de l'adolescent. La seule personne que Corbett soupçonnait de crime ou de complicité de crime était Roger Bellet, le recteur de St Mary-le-Bow, ce prêtre sinistre qui avait toujours l'air d'en savoir plus qu'il n'en disait. Corbett sentit monter en lui la colère et la frustration à la pensée du sourire sardonique et des commentaires sarcastiques de Bellet, et il décida qu'on l'avait trop longtemps nargué. Burnell lui avait donné carte blanche : à lui d'en user, à présent, et à son avantage.

CHAPITRE XV

Revenu à la Tour, Corbett demanda à s'entretenir avec le connétable, Sir Edward Swynnerton. Dans son logement, au premier étage de la Tour Blanche, le vieux soldat écouta attentivement la requête du clerc, mais signifia tristement son refus :

— Je ne peux pas faire cela, Messire ! Je ne peux pas arrêter un prêtre, ni le séquestrer, ni même le mettre à la question sans avoir un bon motif ou un mandat du roi ! Pouvez-vous imaginer la réaction de l'Église ? Le recteur d'une paroisse de Londres enlevé de chez lui et emmené à la Tour ! Je pourrais être excommunié, perdre la faveur du roi et me voir retirer mon office. Non, conclut-il, il m'est impossible de faire cela !

— Mais il se peut que cet homme soit un traître, lança Corbett avec emportement, ou qu'il soit coupable d'assassinats ou de complot envers le roi. Coupable aussi de magie noire. Aucune cour, ecclésiastique ou séculaire, ne défendrait cela, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, acquiesça Swynnerton. Mais vous avez dit « il se peut » : vous n'avez pas de preuves. Vous n'avez pas de mandat royal et c'est ce qui compte !

Corbett refréna son irritation, car il comprit que sa colère ne ferait que rendre hostile ce vieux soldat déjà peu habitué à recevoir des ordres d'un simple clerc.

— Que se passera-t-il, dit-il lentement, si j'ai raison ? Si ce prêtre est un criminel aux yeux de l'Église et de la Couronne ? S'il est impliqué dans une affaire grave qui est révélée au grand jour ? Comment pourrons-nous — et il souligna le *nous* pour s'associer au connétable — comment pourrons-nous justifier notre manque de précautions ?

Il vit le doute s'insinuer dans le regard du vieux soldat et fut heureux de constater qu'il n'avait pas encore perdu sa cause. Il regarda le connétable faire quelques pas vers l'une des meurtrières dominant la cour intérieure et le laissa réfléchir avant de repartir à l'attaque.

— Vous comprenez bien, Sir Edward, que je ne vous ferais pas cette requête si je n'avais pas de bons motifs. Je soupçonne cet homme d'être complice d'assassinats et de faire partie d'un complot visant la personne même du roi. Vous ne pouvez pas vous permettre de ne rien faire, de vous laver les mains de cette affaire et de prétendre que cela n'est pas de votre ressort. De plus, ajouta-t-il doucement, s'il s'avère

que j'ai raison, le roi vous en saura gré.

Le doute et la perplexité se lisaient sur le visage de Swynnerton qui s'était éloigné de la meurtrière. Le connétable lissait pensivement sa barbiche en cherchant de quelle manière il pourrait résoudre le problème qui se présentait à lui. Avec un soupir, il se dirigea vers la porte et appela un de ses aides à qui il ordonna de convoquer immédiatement le capitaine de la garde. Peu après entra un rouquin trapu et costaud, dont les traits rudes et le teint hâlé révélaient le soldat de métier. Il était vêtu d'une partie de son armure, et son allure, ainsi que le maintien qu'il adopta en pénétrant dans la pièce, indiquait l'homme qui applique à la lettre les consignes. Swynnerton lui frappa sur l'épaule.

— John Neville, je vous présente notre hôte, Messire Hugh Corbett, clerc à la Cour royale de justice. Corbett sentit Neville le toiser et le jauger tranquillement.

— Vous êtes-vous jamais battu, Messire ? demanda le capitaine d'une voix claire et autoritaire.

— Oui, répondit Corbett. J'ai vu le combat de près, dans le pays de Galles lorsque le roi pourchassait les princes gallois par monts et par vaux. C'est une expérience que je n'oublierai pas, mais que je ne tiens pas trop à renouveler, à parler franchement.

Neville grimaça un sourire, dévoilant des dents jaunes et abîmées.

— C'est ce que je pensais. Je me targue d'être capable de distinguer ceux qui ont combattu de ceux qui ne l'ont pas fait. Je trouve simplement bizarre de voir en tenue de clerc un homme que je juge être un combattant.

— Messire Corbett, coupa Swynnerton, n'est pas là pour combattre, mais pour nous demander d'agir à sa place. Faites tout ce qu'il vous dit !

Sur ce, Swynnerton sortit et Corbett comprit alors que le connétable matois avait paré à toute éventualité : si Bellet était arrêté et faisait, par la suite, entendre ses protestations, Swynnerton pourrait affirmer qu'il n'y était pour rien ; et si Bellet était arrêté et que les accusations de Corbett s'avéraient exactes, Swynnerton pourrait alors profiter de la gloire acquise. Admirant l'habileté avec laquelle le connétable s'était débarrassé de lui, Corbett prit Neville par le bras et lui révéla calmement ce qu'il désirait qu'il fît.

Ensuite, Corbett aurait bien voulu quitter la Tour pour rejoindre Alice, mais, comme il le confessa à Ranulf une fois de retour à sa chambre, il avait trop peur de courir les rues de Londres. Il aurait très bien pu, à la place du jeune Simon, être celui qui gisait, la gorge tranchée, près de St Katherine. Ranulf apprit la mort de l'adolescent avec la même indifférence que lui avait vue Corbett le jour où il l'avait choisi parmi les condamnés de Newgate. La mort était dans l'ordre des

choses, c'était un risque quotidien, un hasard inhérent à sa profession, mais cela ne l'empêchait pas de penser, lui aussi, que Corbett devait rester à la Tour. Corbett s'aperçut également qu'il ne pouvait pas partir avant que Neville revînt avec le prêtre et le mît à la question. Il frissonna à cette évocation. Bellet serait amené dans les salles souterraines de la Tour Blanche et abandonné aux bons soins des bourreaux et à leur habileté professionnelle pour extorquer des renseignements aux plus récalcitrants.

Corbett attendit des heures à la fenêtre, jusqu'à ce que Neville et sa compagnie d'archers amènent dans la cour le prêtre, les poings liés. Corbett ne descendit pas à leur rencontre, mais d'où il était, il voyait que le prêtre, malgré ses protestations et sa colère, était terrifié. Bellet et son escorte disparurent dans le profond escalier menant aux salles souterraines. Corbett se doutait qu'il lui faudrait attendre. Il écrivit un petit mot à Alice et envoya Ranulf le porter, lui enjoignant de dire qu'il était en sécurité, mais sans révéler l'endroit où il se trouvait. Il savait que la possession de ce renseignement l'aurait mise, elle aussi, en danger. Puis il s'enveloppa dans sa cape et s'étendit sur son lit en attendant que Neville le fit appeler.

La nuit était tombée depuis peu lorsque Corbett fut tiré de son mauvais sommeil par Neville qui le secouait sans ménagement par l'épaule.

— Venez, Messire, murmura-t-il d'une voix rauque. Il vaut mieux que vous soyez avec nous, maintenant. Corbett se leva, se soulagea dans la chaise percée dans un coin de la pièce, se lava mains et visage dans une bassine d'eau froide puis, après s'être essuyé sur sa cape, suivit Neville vers les cachots. Le soldat le conduisit par l'escalier long et étroit que le prêtre avait descendu quelques heures auparavant. Puis Neville tourna à droite, contournant la Tour pour s'arrêter à la hauteur d'une petite porte située à la base d'une tourelle. Ils entrèrent et Corbett eut l'impression de pénétrer dans l'antichambre de l'Enfer. Ils étaient dans une pièce froide et humide, au plafond très bas, où frémissait et tremblait la lueur de torches fichées dans des tenons rouillés et où l'odeur de la terre humide sous leurs pieds se mêlait à la puanteur de la fumée, du charbon de bois, du sang, de la sueur et de la peur. La pièce était vide, exception faite de braseros et de deux ou trois tabourets. Des chaînes et des anneaux pendaient au mur, mais l'attention de Corbett fut attirée par le petit groupe sinistre au fond de la salle.

En s'approchant, le clerc vit trois hommes, torse nu, le front ceint de tissu noir pour empêcher la sueur de leur couler dans les yeux. Le corps luisant, ils étaient tournés vers les braseros pour en retirer de longues barres de fer dont ils avaient enveloppé le bout d'un morceau

d'étoffe pour se protéger les mains. Il regarda l'un d'eux saisir une barre rougeoyante et la placer contre ce qu'il prit pour une ombre près du mur jusqu'à ce qu'il entendît un cri horrible et vît cette ombre sursauter et se tordre. Il comprit alors qu'il s'agissait du prêtre, enchaîné par les poignets et dépouillé de tout vêtement à l'exception d'un pagne. Son corps n'était que longues plaies béantes là où avait été appliqué le fer rouge. Corbett dissimula son horreur, sachant que l'heure n'était pas à la pitié. Cet individu était probablement responsable de la mort de Duket, de celle du jeune Simon et de deux tentatives d'assassinat sur sa personne. La seule crainte que ressentit Corbett fut la peur inavouable que Bellet ne s'avérât innocent.

— A-t-il répondu à la question que je vous ai demandé de lui poser ? siffla Corbett.

Neville fit signe que non.

— Il dit qu'il n'est pour rien dans la mort de Duket. Corbett sentit le coeur lui manquer et il eut la bouche sèche.

— A-t-il dit quelque chose ? Neville grimaça.

— Il en a assez dit. Il n'a cessé d'appeler Satan à son aide et ce n'est pas le genre de prières auxquelles on s'attend dans la bouche d'un prêtre.

Corbett contourna les braseros et passa près des bourreaux qui le regardèrent, la mine interrogatrice, pour savoir s'il allait leur ordonner d'appliquer à nouveau le fer rouge.

Il vit que leur victime était à bout. Le visage livide, les yeux fous de douleur, le corps maigre, osseux et pitoyable, le prêtre avait atteint les limites de la résistance.

— Eh bien ? chuchota Corbett. Nous revoilà à nouveau face à face, mais dans des lieux bien inattendus !

Il s'approcha et, touchant presque les cheveux trempés de sueur du prêtre de façon à n'être entendu que de lui, il murmura :

— Lawrence Duket, est-ce vous qui l'avez tué ? Bellet se tourna lentement vers lui, les yeux rétrécis par l'effort qu'il fit pour échapper à la vague de souffrance qui le submergeait.

— C'est de ta faute ! Salaud ! jura-t-il. Tu n'es qu'un rustre de foire. Tu ne sais pas à qui tu as affaire. Toi et tes pareils serez bientôt balayés.

Bellet gémit et essaya de soulever son corps pour soulager la douleur lancinante de sa poitrine et de ses jambes.

— Je peux leur dire d'arrêter, dit Corbett. Aussitôt que vous direz la vérité. Qu'est-ce que le Pentacle ? Qui a ordonné que Duket soit assassiné ? Qui a tué le jeune Simon ? Qui a organisé les attaques contre moi ? Mais le prêtre détourna le regard et Corbett sentit qu'il se moquait secrètement de lui. Rouge de colère, il lui saisit le menton et le força à le regarder dans les yeux.

— Parlez ! lança-t-il. Parlez maintenant !

La seule réponse qu'il obtint fut un flot d'insultes mêlées de salive. Puis le corps du recteur se tordit et se raidit comme celui d'un épileptique en crise, avant de se relâcher soudain, la tête retombant sur la poitrine.

Repoussant Corbett, Neville s'approcha et tâta le cou et la poitrine du prêtre.

— Il est mort, dit-il. C'est fini.

Il regarda Corbett et lui demanda :

— Que doit-on faire du corps ? Corbett haussa les épaules.

— Enveloppez-le dans un linceul et enterrez-le dans la fosse commune.

Il sortit de la salle de torture, laissant derrière lui les silhouettes lugubres qui se tenaient près de la pauvre lueur tremblotante des braseros. Il ne ressentait nul remords pour ce qui était arrivé à Bellet. Il savait l'homme coupable. C'était un être malfaisant qui avait joué un rôle déterminant dans l'assassinat de Duket et qui, de son aveu même, était gravement impliqué dans une sinistre affaire de trahison envers le roi.

De l'autre côté du fleuve noyé de brume, les silhouettes encapuchonnées du Pentacle, à nouveau réunies, se pressaient autour de leur chef, La Cagoule. Elles gardaient le silence, mais leur attitude trahissait une attente exacerbée, presque de la peur.

— Ainsi un membre de notre groupe a été éliminé ? demanda quelqu'un.

L'orateur, à droite de La Cagoule, fit signe que oui.

— D'après ce que nous savons, il a été arrêté, répondit-il. Il est probablement mort... grâce aux bons soins de Corbett ! Notre agent à la Chancellerie nous signale aussi que Corbett en sait beaucoup sur nous.

— Alors pourquoi ne pas le supprimer ? demanda une autre voix teintée de peur. Pourquoi ne pas le supprimer, répéta-t-elle avec insistance, quand il va voir sa catin à *La Mitre*... Je l'y ai souvent vu là-bas... Ses paroles s'éteignirent et un silence glacial et mortel s'abattit sur l'assemblée.

— Nous ne pouvons pas le tuer là-bas et vous savez que vous n'auriez pas dû dire cela ! reprit brutalement l'orateur. Vous connaissez notre pacte. Nul ne doit dire ce qu'il est, homme ou femme, ni ce qu'il fait, ni même quelle partie de la ville il fréquente... Cela dit — et le regard que fixa l'orateur sur l'assemblée se fit de braise —, nous exécuterons Corbett et vengerons notre camarade. Mais ce qui importe, c'est que nous menions à bien notre Grand Dessein. Chacun de nous doit organiser son groupe, rassembler des

armes et attendre le signal de la rébellion.

— Et Corbett ? répéta-t-on obstinément.

— Nous avons désigné quelqu'un pour s'occuper spécialement de lui, répondit fermement l'orateur. Vous pouvez considérer Corbett comme mort !

CHAPITRE XVI

Le lendemain, Corbett alla à St Mary-le-Bow en laissant des ordres pour que Ranulf l'y rejoignît. L'église et le presbytère étaient déserts. Neville lui avait donné les clefs de Bellet, mais, à sa grande surprise, Corbett n'eut qu'à pousser la porte pour l'ouvrir, celle-ci n'étant pas verrouillée. La pièce principale avait le même aspect que lors de sa visite, plusieurs semaines auparavant : le brasero débordait de cendres froides, un gobelet de vin à moitié plein et des morceaux de fromage, rongés par les rats, se trouvaient sur le seul coffre de la pièce. Il les balaya d'un revers de main pour ouvrir le lourd couvercle en bois. Une odeur de moisi s'en échappa, mêlée à celle de la sueur lorsque Corbett se mit à sortir les vêtements : un froc pas très propre, des chausses, une paire de bottes en cuir. Rien d'autre. Corbett regarda la pièce vide. Il aurait dû y avoir autre chose. Il comprit soudain ce qui manquait.

C'était un presbytère, mais il n'y avait aucune croix, aucun crucifix. Il examina les murs de torchis, la table parsemée de miettes de pain, mais ne vit aucun objet liturgique. Il écarta la paille souillée d'un coup de pied, puis entra dans la petite pièce de derrière qui servait de cuisine et de réserve. Elle était d'une saleté répoussante et ne contenait qu'une table couverte de taches, un tabouret, une étagère pleine de gobelets ébréchés et d'écuelles en bois à la propreté douteuse. « Cet homme devait vivre comme un animal », pensa Corbett. Il revint dans la pièce principale et aperçut le grenier qui devait servir de chambre. Une cloison de bois poli déroba la chambre aux regards des curieux, et on ne pouvait s'en approcher que par une échelle manifestement peu solide posée contre le mur.

Corbett cala l'échelle contre la poutre qui formait la base de la cloison et grimpa prudemment. Il s'attendait à voir la même saleté et le même désordre qu'en bas, mais il en était tout autrement : la chambre était de dimensions réduites, percée en haut d'une petite fenêtre aux vitres de corne qui diffusait une lumière suffisante. Le plancher était poli à la cire, et de lourdes tentures de velours pendaient aux murs chaulés, couverts de scènes d'amour des plus scabreuses. Un immense lit à la courtepointe de soie émeraude occupait la majeure partie de la pièce. Corbett enjamba la cloison de bois et s'assit sur le lit aux luxueux traversins et matelas de plume. D'un côté du lit, un tabouret supportait un bougeoir argenté et sa bougie de cire vierge tandis que de l'autre se trouvait un petit coffre

en bois, richement sculpté. Voulant l'ouvrir, Corbett s'allongea sur le lit.

Fut-ce le bruit ou l'ombre furtive qui l'avertit ? Toujours est-il qu'il roula sur lui-même, évitant ainsi l'épée meurtrière qui s'abattit là où il se trouvait quelques instants auparavant. Il vit une haute silhouette toute vêtue de noir et, par les fentes de la cagoule, le regard étincelant de l'assassin mystérieux qui leva à nouveau son arme. Sans hésitation, Corbett se jeta sous le bras levé de son assaillant et tous les deux tombèrent lourdement sur la cloison. Dans un espace aussi restreint, le tueur ne pouvait pas user de son épée, mais il en abattit le pommeau sur le dos vulnérable de Corbett. La douleur fut atroce et Corbett ne put que serrer davantage la taille de son adversaire et le presser contre la cloison. Il espérait que Ranulf serait déjà là et entendrait le bruit, mais la cloison se brisa, et les deux hommes basculèrent pour s'écraser sur le plancher en contrebas.

Corbett eut de la chance, car sa chute fut amortie par le corps du tueur qui fut moins heureux. Une large tache de sang s'échappa de sous la cagoule, et Corbett, après s'être massé bras et poignets et s'être étiré pour soulager son dos douloureux, souleva le masque de son assaillant. Ce fut à ce moment que, bien tardivement, Ranulf fit irruption en hurlant à pleins poumons.

— Tu arrives trop tard ! dit sèchement Corbett. Tu n'as pas entendu de bruit plus tôt ? Pourquoi ? Ranulf se gratta le menton.

— Parce que je suis allé dans l'église et n'ai entendu la bagarre qu'après, en venant ici.

Il désigna le tueur, gisant sur le dos, un bras et une jambe étrangement tordus.

— Qui est-ce ?

Corbett arracha la cagoule et vit un visage jeune et lisse, un visage blême aux yeux vitreux sous une frange de cheveux noirs. Un filet de sang coulait de la bouche du mort et allait rejoindre la tache sanglante sous le crâne défoncé.

— Je ne sais pas, répondit doucement Corbett. Mais il m'attendait. Ils l'ont envoyé. Ils savaient que je viendrais ici.

Il vit la mine inquiète de Ranulf.

— Qui sont-ils ? s'interrogea Corbett. Pour l'amour de Dieu, que veulent-ils de moi ?

Il se leva et s'épousseta, en essayant d'oublier la douleur de son dos et de ses bras. Puis il montra l'échelle tombée.

— Allez, Ranulf ! Tiens-la pendant que je finis de fouiller.

Ranulf agrippa fermement l'échelle que gravit Corbett pour regagner la chambre du prêtre défunt et fouiller le coffre sculpté. Il y avait là nombre de vêtements, chausses, pourpoints, tuniques et chemises de la meilleure qualité, du taffetas, du velours et de la soie,

des manteaux de pure laine et d'autres tissus somptueux, des ceintures ornées de pierreries, des bottes de cuir souple et des gants de velours. De toute évidence, le prêtre avait mené une double vie : pauvre en public, riche en privé. Il n'y avait nul document ni parchemin ; le seul livre était une bible reliée en cuir au fermoir d'or. Les pages étaient superbement calligraphiées et délicatement enluminées, en un véritable festival de couleurs. Corbett admira l'habileté de celui qui avait si minutieusement dessiné les mots et leur avait donné vie avec de l'écarlate, de l'or, du vert et d'autres couleurs. Il tourna les pages, tout paraissait normal, sauf qu'il était surprenant qu'un homme comme Bellet ait eu une bible, et une bible de ce prix-là, qui plus est. Corbett la feuilleta soigneusement, mais ne trouva rien. Il l'ouvrit alors à la fin, là où on laissait des pages blanches pour que les futurs propriétaires y inscrivent leurs réflexions ou le fruit de leurs méditations.

Bellet y avait écrit quelque chose, mais loin d'être des aphorismes religieux ou des vérités morales, c'était, gravées d'une écriture serrée, en anglo-normand ou en latin de cuisine, une réfutation de l'existence du Christ, des formules magiques, des incantations, ainsi que le dessin d'un homme à tête de bouc assis sur un autel sanglant sous lequel on voyait une croix renversée. Un autre croquis représentait une église et des fidèles au visage inexpressif et docile de moutons, écoutant attentivement une silhouette ecclésiastique à la tête féroce et aux babines salivantes de loup.

Le dernier croquis, que Corbett estima être le plus récent, était totalement différent. C'était une tour carrée dont un archer, arc en main, occupait le sommet crénelé. La flèche était en l'air, dirigée vers une route ou un chemin sur lequel se trouvait un cavalier portant couronne. Le dessin, assez grossier, ressemblait presque à celui d'un enfant, mais avait pourtant une vigueur et un réalisme particuliers. Au-dessous était écrit : *Hac Die libertas nostra de arcibus veniat*, ce que Corbett traduisit tout haut : « Ce jour-là, notre liberté viendra des arcs. » Il étudia le croquis et la phrase. Il se rappela la devinette de l'écuyer Savel, à propos de l'arc qu'on ne pouvait pas bander, mais qui était plus dangereux que tout autre, car il contenait toutes les armes.

L'image des tombes fraîchement remuées dans le cimetière s'imposa alors à son esprit et, se retenant de crier, il dévala l'échelle, tenant encore la bible qu'il fourra dans les mains de Ranulf éberlué.

— Vite, lança-t-il. Apporte-la au chancelier. Dis-lui de regarder les dessins à la fin, en particulier le dernier. Dis-lui qu'il empêche le roi de rentrer de Woodstock et qu'il ordonne de fouiller toutes les tombes récentes de St Mary-le-Bow.

Ranulf dut répéter son message jusqu'à ce qu'il le sût par coeur, puis Corbett le laissa partir.

Après s'être calmé et avoir fait le tour du presbytère, Corbett traversa la cour boueuse et arriva devant l'église dont il poussa doucement la porte non fermée à clef. Il entra et se tint un instant immobile, respirant profondément et guettant le moindre bruit étrange ou menaçant, tout en essayant de déterminer s'il y avait du danger dans l'air. Convaincu qu'il n'y en avait pas, mais encore bouleversé par l'attaque à laquelle il venait d'échapper, il remonta la nef et s'assit sur la Sainte Cathèdre. Il regarda les ombres de l'entrée en constatant que ce devait être à peu près à cette heure-là que Duket s'était réfugié dans l'église. Il se demanda une fois de plus comment les assassins avaient pu pénétrer dans l'église, tuer Duket et ressortir sans se faire voir.

Il observait encore la nef lorsque tout d'un coup la solution du problème s'imposa à son esprit. C'était si simple, si évident qu'il éclata d'un rire dont les échos se répercutèrent dans l'église déserte. C'était d'une clarté si manifeste et d'une telle simplicité qu'on discernait derrière une intelligence brillante et astucieuse. Il entendit à nouveau son vieux *dominus*, le père Benedict, lui dire que tout problème avait une solution. « Ce n'est qu'une question de perspective, mon garçon ! lançait-il de sa voix forte. Une simple question de perspective ! » Eh bien, il avait trouvé la bonne perspective, il ne lui restait plus qu'à découvrir les véritables assassins, les ombres qui se profilaient derrière le Pentacle.

Corbett se leva, remonta la nef et sortit dans le soleil de ce début de printemps. Il se sentait heureux et presque sans s'en apercevoir se rendit chez Alice. La taverne était vide, il traversa donc tranquillement la salle et ouvrit la porte de la cuisine. Alice, le dos tourné, parlait à Peter le géant dont la haute masse la dépassait tandis qu'elle lui expliquait doucement quelque chose. Corbett l'appela et elle se retourna d'un trait. Le sang se retira de son visage stupéfait, mais elle poussa vite une exclamation de joie et courut vers lui pour lui jeter ses bras autour du cou, l'enlacer et l'embrasser. Elle se saisit de la lourde cape fermée d'une broche, et la défit. Puis elle le pria de s'asseoir et envoya Peter chercher de quoi boire et manger.

— Êtes-vous heureuse de me revoir ? demanda sèchement Corbett.

Alice l'embrassa sur les lèvres :

— Bien sûr, dit-elle avec une petite moue. Où étiez-vous ? Que faisiez-vous ?

Il lui raconta une histoire — qu'il était en mission officielle et que, par suite d'obstacles, son enquête avançait lentement. Il ne souffla mot des attaques menées contre lui, ni qu'il avait dû se réfugier à la Tour. Il ne voulait pas l'inquiéter, et moins il y avait de gens au

courant de ce qui se tramait, mieux c'était. De plus, quelque chose lui déplaisait chez Peter, le géant morose, et à l'auberge de *La Mitre*, quelque chose de troublant et d'indéfinissable.

Corbett demanda à Alice ce qu'elle avait fait, mais elle se contenta de hausser les épaules :

— Je me suis occupée de l'auberge ou du moins j'ai essayé. Le roi va bientôt arriver dans la cité et nous devons être prêts pour les célébrations. Il y a des pirates dans la Manche qui attaquent nos bateaux. Elle lui sourit :

— Rien d'extraordinaire, contrairement à certains clercs chargés d'importantes missions secrètes.

Ils s'assirent et se taquinèrent. Corbett brûlait du désir de la prendre dans ses bras et de l'emporter dans sa chambre, là où ils pourraient être seuls, mais il savait qu'elle refuserait, sans compter que la présence du lugubre Peter refroidissait ses ardeurs. Au lieu de cela, il lui fit jurer qu'elle l'attendrait le lendemain soir, puis il prit tendrement congé d'elle avant de quitter la taverne. Il mit sa lourde cape sur le bras parce qu'il voulait être plus libre de ses mouvements en cas d'attaque et s'en servir comme bouclier, et aussi parce que le temps s'était radouci.

Lorsqu'il arriva à la Tour, il trouva Ranulf qui l'attendait, affalé sur son étroite paillasse, et qui lui répondit d'une voix lasse :

— Oui. Je suis allé à Westminster et j'ai réussi à voir Burnell, bien que, continua-t-il amèrement, ce gros prétentieux de Hubert ait essayé de m'arrêter. Je suis donc resté devant le bureau du chancelier à hurler votre nom et celui du roi. Cela a réussi. Burnell m'a fait appeler. Il a regardé la bible et les dessins que vous m'aviez dit de lui signaler, surtout le dernier.

Ranulf s'interrompit pour renifler et se moucher sur la manche de son justaucorps avant de continuer :

— Le chancelier a juste jeté un coup d'oeil au dernier croquis, bondi sur ses pieds, appelé des clercs et des messagers et ordonné que l'on selle les chevaux les plus rapides. Il m'a lancé un regard noir, et j'ai cru que j'étais bon pour le gibet, mais il m'a renvoyé avec ce simple message : « Dis à Corbett que je veux des noms. » C'est tout ! acheva Ranulf.

Corbett hocha la tête, enleva ses bottes et s'étendit sur sa couche pour calmer la douleur de ses contusions. Des noms ! Le chancelier voulait des noms. Corbett pouvait dire pourquoi Duket avait été assassiné et comment, mais par qui ? À part le prêtre apostat, qui était mort, il n'avait pas de noms.

Corbett frissonna et resserra brutalement sa cape. La broche de métal heurta sa bouche. Il se rassit pour arranger son vêtement et

examina la broche, tirant et déposant sur sa paume les fils qui s'y étaient entortillés. Si fins, si légers, si insignifiants. Et pourtant Corbett sentit comme une épée lui percer l'âme et un goût acre de métal lui emplît la gorge. Une succession d'images surgit dans son esprit, balayant les doutes et les soupçons qui y couvaient, tandis que l'envahissait une atroce souffrance, brûlante comme un furoncle ou un abcès avant qu'il crève. Il ressentit une vive douleur dans la poitrine, comme si une main de fer lui enserrait le coeur pendant que le sang lui battait les tempes comme autant de vagues déferlantes. Il se rallongea sur sa paillasse, les poings serrés, essayant de remettre de l'ordre dans le chaos qui l'assaillait. Ranulf s'approcha, la mine anxieuse, et offrit ses services : Y avait-il quelque chose qui n'allait pas ? Fallait-il apporter du vin ? Corbett le chassa avec une bordée d'injures et Ranulf, devant le visage livide et les yeux fous de son maître, se faufila dehors comme un chien battu. Neville vint une heure plus tard, mais Corbett se contenta de le regarder et de le renvoyer d'un geste de la main. Ranulf ne dormit pas là cette nuit, et préféra la relative sécurité de la salle des gardes à la compagnie d'un maître devenu apparemment fou.

Le lendemain, pourtant, Ranulf trouva Corbett déjà lavé et habillé ; assis sur le lit, son écritoire sur les genoux, il gribouillait sur un long parchemin. Le clerc arborait encore une mine pâle et défaite. Ranulf commença à s'enquérir de sa santé, mais se tut sous le regard de glace de Corbett. Il se doutait que quelque chose de terrible était arrivé, mais ne pouvait concevoir ce que c'était. Son maître était si secret à bien des égards qu'il était difficile de savoir s'il était heureux ou triste. Il se balançait d'un pied sur l'autre jusqu'à ce que Corbett eût fini d'écrire et lui eût ordonné d'apporter la missive à Nigel Couville aux Archives de la Chancellerie de Westminster. Corbett répéta que l'affaire était si grave que Ranulf devait attendre que la réponse fût prête et qu'il devait la lui rapporter immédiatement.

Ranulf s'en fut sur-le-champ, laissant son maître à ses pensées ; celui-ci était déjà en train de remplir un autre parchemin.

De la Tour, Ranulf se rendit en barque à Westminster où il réussit, après s'être renseigné dans le Grand Hall, à rencontrer le vieil archiviste. Après avoir parcouru la missive de Corbett, Couville écouta attentivement le jeune homme. Ranulf s'aperçut que Couville s'inquiétait pour son maître et qu'il n'avait rien fait pour dissiper l'angoisse du vieillard en lui décrivant la conduite étrange et aberrante de Corbett.

— Comme après la mort de sa femme et de son enfant, murmura Couville, avant de reprendre : Ces renseignements, pourtant, lui seront peut-être utiles. Ranulf dut rester auprès de Couville pendant quelques

jours à ronger son frein, pendant que le vieillard fouillait les archives et envoyait ses clercs parcourir la ville en quête de renseignements. Enfin, peu de jours après, Couville confia à l'adolescent un rouleau de parchemin qu'il lui ordonna de rapporter à Corbett, à la Tour. Ranulf s'empressa d'obéir, heureux d'échapper au minuscule bureau de Couville et à la chambre encore plus petite que lui avait donnée l'archiviste.

Il trouva son maître, la mine encore pâle et abattue, sur le chemin de ronde surplombant les douves, appuyé aux créneaux et contemplant, l'air indifférent, les eaux sombres en contrebas. Sans presque prendre la peine de saluer Ranulf, Corbett se saisit du document envoyé par Couville et le parcourut avec empressement, marmonnant et grommelant comme s'il s'était attendu à y trouver ce qu'il y lisait. Il ordonna ensuite à Ranulf de se reposer et de déjeuner avant de lui confier une courte missive à remettre à Dame Alice-atte-Bowe à la taverne de *La Mitre*. Une fois cela fait — enjoignit Corbett à Ranulf —, le jeune homme devait vaquer dans la ville et cela, ajouta-t-il sèchement, sans s'attirer d'ennuis. Ranulf s'en alla immédiatement en direction des cuisines de la Tour. Corbett attendit que son pas décrût, puis, se cachant le visage dans les mains, versa des larmes amères de rage et de désespoir, qu'accompagnait la sensation d'un vide immense.

CHAPITRE XVII

Trois jours plus tard, Corbett demanda aux cuisiniers de remplir ses sacs de pâtés, de tourtes et de vin, et, après quelques mots brefs échangés avec Swynnerton et Neville, il sortit par la poterne pour aller à la rencontre d'Alice. Il lui avait demandé de le retrouver dans les champs au nord-est de la Tour dans les ruines romaines dont les murs — squelettes blanchis témoins d'une ancienne gloire déchue — sillonnaient les champs. Alice était déjà là, debout près d'un mur, enveloppée d'une cape fourrée par-dessus une robe de taffetas vert, sa longue chevelure noire dénouée sur ses épaules, et un cercle rouge à étoiles d'or cernant son front. Corbett ne put que s'émerveiller en secret de sa beauté. Il l'embrassa avec ferveur sur le front et sentit ses bras autour de lui. Il resta là à regarder les ruines tandis qu'elle posait sa tête sur sa poitrine. Puis il la tint à bout de bras et la taquina parce qu'elle était arrivée à l'heure. Elle rit et joua la coquette, mais il vit qu'elle se tenait aux aguets, le regard inquiet, comme se doutant de quelque chose. Corbett étendit la couverture la plus propre qu'il ait pu trouver et ils s'assirent, adossés à un muret, goûtant la chaleur du fort soleil printanier.

Ils mangèrent et burent, rirent et bavardèrent jusqu'à ce qu'Alice, presque comme un acteur de mystère, se tournât vers lui et lui demandât comment allait son enquête. Corbett sirota son gobelet de vin, la main sur le genou d'Alice :

— Duket, commença-t-il lentement, a été assassiné. Il ne perçut aucune réaction chez Alice, aussi prit-il sa bourse et en retira les longs fils de soie.

— Ah, j'oubliais ! ajouta-t-il avec un sourire. Quand vous avez ouvert le fermoir de ma cape, ces fils se sont pris dedans. Je crois qu'ils viennent de vos gants. Je suis désolé, j'ai dû les abîmer !

Il posa les fils sur la petite paume gantée de soie noire. Alice les regarda avant de dévisager Corbett et d'éclater d'un rire en cascade.

— Vous ne m'avez pas fait venir ici, se moqua-t-elle, pour vous excuser d'avoir abîmé un gant ? J'en ai beaucoup d'autres !

Elle se pencha pour l'embrasser gentiment sur la joue, ses lèvres douces comme de la soie ou de la gaze fine. La main de Corbett se crispa sur son gobelet et il se tourna pour croiser le regard rempli d'un rire sombre :

— Non, murmura-t-il. Je ne vous ai pas demandé de venir pour parler de gants de soie.

Il étira ses jambes et se détendit avec un soupir.

— Duket, reprit Corbett, était un orfèvre et un inverti, mais aussi un Londonien loyal et fidèle à son roi. Ses mauvais penchants, cependant, et ses sombres folies l'amènèrent à Crepyn, qui, lui, était usurier, admirateur secret du défunt Montfort, et chef, ici à Londres, du parti des « Populaires ». Crepyn était également un sorcier qui pratiquait la magie noire, un membre et peut-être même le chef d'une société secrète qui s'appelait le Pentacle, un groupe actif depuis longtemps dans ce pays. Je crois savoir qu'il y a des sociétés et des sectes similaires en Orient.

Corbett sentit Alice se raidir près de lui, comme bouleversée par ces révélations.

— Comment savez-vous tout cela ? lui demanda-t-elle, Corbett grimaça :

— Ce n'est pas une certitude absolue, mais seulement une intuition raisonnée, une déduction logique, comme aurait dit mon vieux professeur de philosophie. Toujours est-il, continua-t-il, qu'une autre déduction logique voudrait que Crepyn ait appris les secrets ténébreux de Duket. Il se peut qu'il l'ait séduit ; il a séduit sa soeur, en tout cas. Il a attiré Duket dans ses filets, comme un poisson sans défense, en comblant tous ses désirs. Il avait besoin, voyez-vous, de l'or de Duket, comme de l'or de nombreux orfèvres de cette cité. Grâce à cet or, Crepyn et son parti avaient l'intention de fomenter une révolte. Cette secte était aussi hostile à Édouard qu'elle l'avait été aux ancêtres de notre souverain. Elle avait assassiné certains rois, dont Guillaume II le Roux, et voulait de la même façon supprimer notre auguste souverain d'une flèche mortelle, le 31 mars, lorsque le roi, venant de Woodstock, serait entré dans la cité par Newgate et Cheapside.

— Non ! Oh non !

Le visage livide et ravagé, le regard affolé, Alice s'exclamait :

— Crepyn ! Un assassin ! Un régicide ! Corbett lui jeta un coup d'oeil et posa doucement un doigt sur ses lèvres avant de lui caresser doucement la joue.

— Oh oui ! reprit-il. Crepyn était un assassin et la flèche devait être tirée de la tour de St Mary-le-Bow, cette église où fut pendu notre pauvre orfèvre. Cependant, dit-il avant d'emplir son gobelet de vin, Duket n'avait rien d'un assassin, bien qu'il jouât le rôle qui lui fut assigné. Il a dû apprendre, deviner ou déduire ce que Crepyn et sa secte avaient l'intention de faire, sans toutefois connaître tous les détails. Et c'est là que les choses ont mal tourné pour tous les deux. Le jour de l'assassinat, Duket et Crepyn se sont rencontrés dans Cheapside. Je pense que Duket était fou de terreur. Crepyn a probablement essayé de le raisonner, mais Duket a sorti son poignard

et le lui a enfoncé dans le coeur. Il a été, ensuite, pris de panique. Se sachant en danger, il a cherché un sanctuaire où se réfugier.

— St Mary-le-Bow ? interrompit Alice. Corbett acquiesça :

— Le sort a voulu qu'il choisît St Mary-le-Bow, mais comment aurait-il pu savoir, ne faisant pas partie du cercle restreint de Crepyn, que cette église était l'un des lieux de réunion du Pentacle et son recteur, Roger Bellet, un membre important de sa hiérarchie clandestine ? Bellet, bien sûr, lui accorda le droit d'asile, mais s'empressa d'avertir les autres qui décidèrent de la mort de Duket, car ils ne pouvaient pas le laisser passer devant un tribunal auquel il aurait tout raconté pour obtenir la grâce du roi ou sa libération pour légitime défense.

Corbett s'interrompit et se mit à arracher l'herbe printanière, courte et fraîche. Il jeta un regard en coin à Alice qui, le dos rigide toujours appuyé contre le mur en ruine, contemplait les champs.

— Et donc, reprit-il, la secte fut alertée et nous en arrivons aux deux impondérables de notre existence : le temps et la volonté humaine. Nombre de gens accoururent à St Mary-le-Bow : le premier fut un adolescent, Simon, apprenti pendant la journée, d'après ce que m'a dit Ranulf, mais, la nuit, garçon de taverne et mignon dans une gargote clandestine pour invertis. Il aimait probablement Duket, et lorsque la nouvelle du meurtre de Crepyn et de la fuite de Duket se répandit dans Cheapside, il accourut à l'église. Il ne put pénétrer par la grande porte à cause de l'attroupement à l'entrée, mais, grâce à sa petite taille, il se faufila par l'une des baies.

Corbett s'arrêta quelques instants.

— Nous ne pouvons qu'imaginer ce qui se passa ensuite, car Simon, lui aussi, est mort assassiné, mais je suppose que Duket et lui se réfugièrent dans un coin sombre de l'église. Là, l'adolescent s'endormit pendant que Duket se remettait sous la protection de la Sainte Cathèdre. Arriva le guet. Bellet ferma la porte à clef de l'extérieur pendant que Duket la barrait de l'intérieur, comme le veut la coutume. Avant de quitter l'église, le prêtre donna au fugitif le repas traditionnel, à savoir une miches de pain et un pichet de vin, et Duket aurait dû rester là, en toute sécurité, jusqu'au matin. Ce qui ne fut pas le cas. Il fut assassiné !

— Pourquoi assassiné ? l'interrompit Alice.

Le ton était cassant, la voix tremblante de nervosité.

— Oh, c'est évident ! Pourquoi Duket se serait-il suicidé après avoir fui pour chercher asile ? Pourquoi ne s'est-il pas ouvert les veines ? Il avait pourtant un poignard, et bien d'autres endroits étaient plus propices à la pendaison que cette barre de fer. En fait, c'est cette barre de fer qui m'a convaincu qu'il avait été assassiné.

Alice se pencha, les mains crispées sur les genoux.

— Comment cela ?

— Elle était trop haute, répliqua Corbett. Ou plutôt Duket était trop petit. Vous voyez, j'ai mesuré son cadavre : il ne pouvait en aucun cas atteindre cette barre. Et puis la cathèdre était trop propre, presque polie, comme si la personne qui était montée dessus avait été trop consciencieuse. Soit cela, soit ils avaient entouré leurs bottes de chiffons.

— De chiffons !

Alice se retourna vers lui et Corbett eut un mouvement de recul, car dans son regard ne brillait plus l'amusement, mais l'éclat métallique d'une profonde hostilité.

— Oui, des chiffons !

Il détourna les yeux et saisit, sous sa cape, son poignard.

— Les assassins avaient entouré leurs bottes de chiffons pour étouffer le bruit de leurs pas.

— Comment sont-ils entrés ? Vous avez dit que l'église était fermée de l'intérieur, dit sèchement Alice.

— C'est vrai, mais les assassins n'ont pas forcé la porte : on les a fait entrer, l'après-midi, avant que n'arrive le guet de la paroisse et probablement pendant que Duket était ailleurs dans l'église. Ils ont pénétré dans l'édifice et se sont cachés dans un coin sombre de l'entrée. Duket ne s'en est pas aperçu ; et, bien sûr, le guet n'a pas pensé à regarder là. À la nuit tombée, les assassins ont frappé : ils ont silencieusement remonté la nef, pris Duket, assommé par le vin drogué que lui avait remis Bellet, et, se servant de la Sainte Cathèdre, ils l'ont pendu avant de revenir se cacher dans l'ombre de l'entrée. Ils avaient dû bâillonner Duket pour le réduire au silence, ce qui explique les bouts de tissu trouvés entre ses dents, et lui maintenir les bras derrière le dos, d'où les bleus juste au-dessus des coudes. Les assassins n'ont commis qu'une grave erreur : ils ne se sont pas aperçus de la présence de l'adolescent ; je suppose qu'ils sont arrivés dans l'église après qu'il se fut introduit par la fenêtre, ou lorsque Duket et le jeune homme se trouvaient hors de leur vue, à l'autre bout de l'église. Quoi qu'il en soit, la secte s'est tenue sur ses gardes, et quand ses membres m'ont vu parler à Simon, ils en ont correctement déduit qu'il savait quelque chose et ils l'ont tué.

Corbett se tut et regarda Alice, mais celle-ci était toujours assise, le corps rigide, comme ignorant sa présence.

— Toujours est-il, reprit-il, que le lendemain, la porte fut forcée par le guet, sous la surveillance d'un prêtre extrêmement bavard qui veilla à ce que l'attention des gardes se concentrât sur ce pauvre Duket pendant que les assassins sortaient discrètement et rejoignaient les rues désertes de Cheapside.

Alice se retourna, les deux mains sur le bras de Corbett, le visage

blanc comme l'albâtre et la sueur perlant à son front.

— Mais les assassins ? Qui est-ce ?

Corbett remit en place une mèche de cheveux qui avait glissé de sous le cercle et lui caressa le visage.

— Le jeune Simon, murmura-t-il, m'a dit, avant d'être tué, qu'il avait vu deux de ces assassins. Un géant et un nain. Vous comprenez, les assassins ne savaient pas qu'il était là.

Corbett regarda Alice dans les yeux :

— Le géant, c'était Peter, Alice, et vous le savez. C'est lui qui était là, c'est lui qui a fait le noeud coulant en bon bourreau professionnel, c'est lui qui l'a attaché sous l'oreille gauche de Duket. Ce n'est pas Duket. Ce n'est pas un orfèvre sur le point de se suicider qui aurait pu faire cela. Vous savez que Peter était là, Alice, parce que vous étiez avec lui !

Il toucha la main d'Alice, elle était glacée.

— C'est vous qui portiez cape et cagoule, vous que votre petite taille a fait surnommer « le nain » par Simon. Pas étonnant, à côté de Peter. J'ai pensé la même chose la dernière fois où je vous ai vue à *La Mitre*. J'ai bien senti qu'il y avait quelque chose d'étrange quand vous avez qualifié Ranulf de garde du corps alors que je n'en avais jamais fait mention et qu'il avait quitté *La Mitre* dès qu'il avait aperçu Peter. Alors, Alice, comment étiez-vous au courant ? Alice lui tourna le dos, tête courbée, mains crispées.

— Tout cela n'est que présomptions, Messire, murmura-t-elle. Vous n'avez aucun indice, rien qui puisse prouver que j'étais là !

— Mais si ! répliqua Corbett. Ou plutôt, c'est vous qui l'avez.

Alice fit volte-face brusquement, le regard brillant de fureur et d'hostilité, les pommettes plus marquées sous la peau tendue. Elle parut plus âgée, plus vindicative, les lèvres ouvertes sur un rictus de colère. Corbett se contenta de la regarder et de dire :

— Je vous l'ai donné. Les fils de soie noire !

— Mais ils se sont pris dans le fermoir de votre broche ! lui lança-t-elle en hurlant presque.

— Non !

Corbett tira sa bourse et en sortit d'autres fils de soie noire :

— Voici ceux qui se sont pris dans ma broche. Ceux que vous avez ont été trouvés sur la corde attachée autour du cou de Duket.

Alice était à présent agenouillée par terre, sa robe étalée comme une cape. Seul son visage fin, livide et nu, trahissait sa colère et sa terreur. Elle leva les mains et se déganta lentement, doigt après doigt, comme si elle pelait un fruit délicat. Elle posa ses gants et tendit ses paumes.

— Savez-vous ce que cela signifie ? demanda-t-elle. Corbett regarda les petites croix inversées, violet clair, qui paraissaient avoir

été récemment marquées au fer rouge sur les paumes.

— Oui, dit-il. Les marques de Fitz-Osbert. J'avais bien deviné que vous les aviez, mais Couville...

Il la regarda :

— Vous ne le connaissez pas, mais il a cherché lettres, chartes et décrets et m'en a fait parvenir un rapport. Vous désirez le lire ?

Alice fit signe que non.

— Pourquoi le lirais-je ? lança-t-elle. J'en connais la teneur mieux que vous. J'ai été mariée à Thomas-atte-Bowe, marchand de vin dans Cheapside, mais je suis née à Southwark. Mon nom de jeune fille était Dachert, mais, secrètement, je me suis toujours donné le nom d'Alice Fitz-Osbert, le nom de ma mère. Elle avait ces mêmes marques. Elle m'a raconté l'histoire de notre famille, les persécutions que dirigèrent les Plantagenêts contre, entre autres, William Fitz-Osbert, notre ancêtre. Les Fitz-Osbert, mes oncles et cousins, étaient d'ardents partisans de Montfort et se battirent à ses côtés jusqu'au bout, mourant avec lui dans le massacre d'Evesham. Alice caressa la marque de sa paume droite.

— Dès le début, on m'initia à ces mystères et j'appris à connaître et à aimer Notre Seigneur Lucifer ! Je me suis servie de ma fortune pour allier la haine des Fitz-Osbert pour les Plantagenêts à celle des partisans de Montfort et des membres du parti des « Populaires ». J'ai créé le Pentacle, une secte bien soudée et restreinte dont les membres travaillent ensemble, bien que l'identité de chacun ne soit connue que par moi seule. C'est moi leur chef, La Cagoule ; vous êtes le seul, avec un autre, à le savoir ; les autres croient que je suis un homme. J'ai conspiré contre le Plantagenêt, supprimé son agent, répandu la sédition et ordonné la mort de Duket.

Tout cela pour un rêve et une réalité que vous ne pouvez même pas espérer comprendre.

— Bêtises ! s'écria Corbett en se levant. Des incantations, des charmes, des sabbats, des rites païens, et maintenant de la haute trahison ! Cela vaut-il la peine d'être enchaînée sur un bûcher à Smithfield ? Il lança un regard de colère à Alice et cracha presque :

— Car c'est cela, le châtiment réservé aux sorcières et aux traîtres !

Alice lissa les plis de sa robe, ses mains voletant comme de petits oiseaux blancs au-dessus d'un champ vert foncé. Elle regarda Corbett et il vit qu'elle avait repris son calme et que son visage avait recouvré ses couleurs, mais aussi que la lumière et le rire avaient disparu de ses yeux.

— Votre religion, répliqua-t-elle, peut être importante pour vous, la mienne l'est pour moi. Elle est plus ancienne que le christianisme, elle était pratiquée ici même avant l'arrivée des Romains, mais l'Église l'a forcée à la clandestinité.

— Pourquoi la trahison, alors ? demanda Corbett. Alice haussa les épaules.

— Il faut que meure le roi Édouard. Il a écrasé les Gallois et porté gravement atteinte à l'ancienne religion, à ses autels et ses tombeaux en Occident comme il l'avait fait en Palestine. On l'a haï pour avoir tué Montfort et écrasé le mouvement des « Populaires », ici, à Londres ! Il mérite la mort ! Il serait mort s'il était entré dans la cité : des archers émérites, postés sur la tour de St Mary-le-Bow, l'auraient abattu. Nous aurions alors saisi nos armes entreposées autour de cette église et donné le signal de la rébellion.

Alice sourit presque.

— Nous avons failli réussir, mais il y a eu Duket et ce meurtre stupide de Crepyn. Ce n'est pas tant Crepyn que nous regrettons, bien qu'il fût l'un des nôtres, mais surtout qu'il nous ait fallu supprimer Duket. Nous savons qu'il se doutait de nos buts ultimes et qu'il aurait pu marchander ce qu'il savait contre sa grâce dans l'affaire du meurtre de Crepyn. Peut-être a-t-il délibérément choisi St Mary-le-Bow pour attirer l'attention du gouvernement. Bellet était membre du Pentacle, son cimetière recelait quantité d'armes. Savel, l'agent du roi, avait découvert tout cela et fut exécuté. Nous ne pouvions pas laisser Duket en vie. Il était une menace pour nous tous !

— Et moi ? demanda Corbett. Alice détourna le regard.

— Je ne sais pas vraiment.

Elle parlait d'une voix si basse qu'il l'entendait à peine :

— En tant que fondatrice du Pentacle, en tant que chef de cette secte, je voulais votre mort, mais en tant que personne, j'étais tourmentée par la sentence et fus soulagée de vous voir vous en tirer sain et sauf. C'est le Pentacle, et non moi, qui a décidé que vous deviez mourir. Par deux fois, nous avons failli réussir dans Thames Street, puis nous vous avons guetté à St Katherine, mais l'adolescent est arrivé trop tôt. Il est mort et son cadavre a attiré trop de gens. Quand Bellet fut arrêté, nous sûmes que vous iriez chez lui. Mais chaque fois, vous vous en êtes tiré sans dommage. Nous vous croyions protégé par un charme et regrettions que vous ne fussiez pas à nos côtés.

— Vous mentez, hurla presque Corbett. Quelqu'un vous renseignait sur mes faits et gestes ! Qui ?

Alice aurait pu lui répondre tout de suite, mais elle lui fit signe d'approcher et lui murmura doucement quelques mots à l'oreille. Corbett la regarda fixement, puis sourit froidement avant de se reculer. En s'approchant d'elle, il avait senti ses douces lèvres légères près de son visage et respiré le parfum de ses cheveux et de son corps ; il comprit alors qu'il pourrait encore perdre son âme dans ce doux piège mortel. Il hocha la tête et érafla l'herbe du bout de sa botte.

— Le reste s'est-il passé comme je l'ai décrit ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle avec un sourire pincé, comme une petite fille prise en faute.

— Et les autres ? reprit-il.

Son sourire s'effaça et elle lui jeta un regard perçant.

— Votre roi devra les pourchasser, Messire, lança-t-elle sèchement.

— Ce sera facile. Ils ne sont pas loin, murmura Corbett. Parmi ceux de *La Mitre*, il y en aura bien un pour flancher.

— Et moi ? Je n'ai pas peur de mourir, chuchota Alice.

Corbett croisa le regard sombre et y lut de la terreur ; elle mentait et il savait qu'elle quémandait sa pitié. Il s'accroupit et lui prit le visage dans les mains.

— Je ne peux pas faire grand-chose pour vous, Alice, dit-il doucement. Je ne peux obtenir votre grâce, pas pour cela. Je ne peux vous passer sous silence, car certains pourront se servir de votre nom pour acheter leur pardon. Vous ne pouvez pas vous cacher le reste de votre vie, car, si vous le faisiez, ils vous pourchasseraient.

Il s'arrêta de parler et l'embrassa délicatement sur les paupières, goûtant ses larmes. C'était une criminelle et une sorcière coupable de haute trahison, mais son amour faisait fi de ces étiquettes.

— Écoutez, Alice, reprit-il rapidement, demain j'écirai mon rapport à Burnell. Après-demain, je le lui enverrai. C'est ce jour-là qu'il frappera, *La Mitre* sera assiégée. Vous devez fuir aujourd'hui. Vous ne devez pas en informer les autres. Ils sont perdus et — mentit-il — déjà sous surveillance. Comprenez-vous ?

Elle fit signe que oui et il l'embrassa sur le front, respirant le faible parfum de ses cheveux. Puis il se leva et s'éloigna rapidement. Il crut l'entendre crier son nom, mais ne se retourna pas : c'était sûrement l'appel d'un goéland chassant au-dessus des vasières du fleuve.

CHAPITRE XVIII

Fidèle à sa parole, Corbett passa le lendemain à rédiger son rapport pour Burnell, espérant qu'Alice aurait la vie sauve et n'avertirait pas les autres membres de la secte. Ranulf étant toujours absent, Corbett pria Swynnerton d'envoyer un de ses écuyers les plus intelligents voir en ville si rien de fâcheux n'était arrivé à *La Mitre*. L'écuyer revint tard dans la soirée, complètement ivre, mais après que Corbett l'eut plongé dans un baquet d'eau glaciale, tirée des douves, il recouvra suffisamment ses esprits pour dire qu'il n'avait rien remarqué d'étrange.

Tôt le lendemain matin, Corbett acheva son rapport, qui contenait tout ce qu'il avait dit à Alice, plus quelques faits et observations. Il le relut, puis, satisfait, en sécha l'encre et scella la missive, « à l'attention du chancelier exclusivement », avant de l'envoyer à Westminster sous bonne escorte. Cela fait, il sortit de la Tour et se dirigea nonchalamment vers l'endroit où il avait rencontré Alice deux jours auparavant. L'herbe où ils s'étaient assis portait encore la marque de ses bottes ; le silence et la désolation solitaire des ruines formaient un contraste frappant avec la passion et la colère qui l'avaient habité quand il s'était rendu là pour la première fois. Il allait s'en retourner lorsqu'il vit un bouquet de fleurs printanières posé sur le mur, attaché par un petit gant de soie noire. Alice l'y avait laissé, sachant qu'il reviendrait. Corbett prit les fleurs et les glissa sous son surcot, avant de s'asseoir, effondré, près du mur, maudissant le sort et redoutant par-dessus tout d'affronter la sensation d'un vide immense.

Le regard perdu au loin, il se rendit compte qu'il lui restait une tâche à accomplir. Il revint prestement à la Tour, où il laissa en hâte des instructions pour Swynnerton et Ranulf. Empruntant à un ecclésiastique de la Tour une lourde robe de bure à capuchon, il frotta son visage et ses cheveux de cendre, et ainsi déguisé en vieux moine, tant en apparence qu'en comportement, il sortit de la Tour et se fit transporter en barque à Westminster. Il débarqua à l'endroit habituel, et après avoir péniblement gravi l'escalier du quai, il ne prit pas le chemin du Grand Hall, mais se dirigea vers l'entrée principale de l'abbaye. Il remonta lentement la vaste nef sans même prêter attention aux murs d'une blancheur immaculée, à la dentelle de pierre ou à la majesté élancée des piliers qui semblaient faire flotter le toit dans l'air, comme par magie.

Malgré le pâle soleil filtrant par les vitraux, l'abbaye était sombre et Corbett se sentait à l'abri sous son déguisement. Connaissant les lieux, il se glissa par une entrée latérale dans le cloître désert où seul un moine âgé se reposait sur un mur de briques bas. Le vieillard aux yeux larmoyants et aux lèvres humides regarda Corbett et leva une main squelettique en un salut hésitant. Corbett inclina la tête et continua son chemin, se forçant à traîner les pieds, la tête penchée, les mains enfoncées dans les larges manches épaisses de sa robe de bure. Son regard parcourut le cloître, mais celui-ci était désert, à part le vieux moine et un corbeau qui arpentait le sol, picorant de son bec cruel l'herbe tendre et clairsemée. Il continua vers le coin sud-est du cloître et s'assit sur un mur bas, la tête inclinée comme en une prière silencieuse pendant que ses mains examinaient désespérément les pierres sous lui. Il la trouva enfin, cette brique lâche qu'on pouvait enlever et remettre. Il fit mine de laisser tomber quelque chose et s'accroupit pour le chercher. Il vit que la brique était totalement dépourvue de plâtre et qu'elle laissait un petit espace vide quand on l'enlevait.

Il y glissa la main, mais ne trouva rien ; il respirait lentement pour calmer son excitation, et faillit hurler lorsqu'on lui frappa sur l'épaule. Il se retourna d'un bond, mettant la main à son poignard, caché sous sa cape, mais ce n'était que le vieux moine, un sourire édenté sur ses lèvres luisantes, le regard vide cherchant de la compagnie. Corbett dit rapidement un *Benedicite* et le vieillard salua et s'éloigna d'un pas traînant en marmonnant. Corbett le regarda partir, puis jeta un regard furtif au cloître. Toujours personne. Était-il arrivé trop tard ce jour-là ? Il décida de rester, et, enjambant le muret, se dirigea vers l'autre bout du cloître, envahi de buissons et de mauvaises herbes. Il s'y fraya un chemin, indifférent aux grandes feuilles froides et humides qui trempaient sa robe de bure de leurs gouttelettes glaciales. Certain d'être dissimulé aux regards, il se cacha et se mit à faire le guet.

Le cloître restait désert, les moines de l'abbaye travaillant dans le scriptorium ou vaquant à d'autres tâches. Le moine âgé revint quelques instants et d'autres passèrent également : des serviteurs, des frères lais, des clercs de l'abbaye, mais aucun ne s'attarda. Il faisait vraiment froid et Corbett se demanda combien de temps il allait demeurer là : ses jambes et ses pieds étaient gelés et son corps semblait pris dans un étau de glace. Les vêpres commençaient à sonner lorsqu'une silhouette encapuchonnée entra soudain dans le cloître et se dirigea rapidement vers l'endroit où Corbett s'était assis quelque temps auparavant. Après un coup d'oeil à la ronde, l'inconnu se baissa pour enlever la brique et fouiller la cache. Il se redressa

ensuite et revint hâtivement sur ses pas, repartant par où il était venu. Hugh n'avait pu apercevoir le visage dissimulé sous le capuchon, aussi attendit-il que l'homme eût quitté le cloître avant de le suivre.

Il pénétra à nouveau dans l'abbaye qui s'assombrissait et vit la silhouette traverser furtivement la nef pour se diriger vers une petite porte entrebâillée dans le mur nord, et s'y engouffrer, sans même jeter un coup d'oeil en arrière. Corbett s'arrêta pour reprendre haleine puis continua la poursuite. Il s'aperçut alors qu'il se trouvait dans un espace désert entre l'abbaye et le palais, occupé à présent par les différents échafaudages et fours à briques laissés par les ouvriers achevant les travaux sur le mur d'enceinte nord de l'abbaye. Corbett sentit que sa proie pourrait lui échapper dans le crépuscule proche, aussi pressa-t-il le pas, toujours en silence. L'inconnu, alerté par un bruit, se retournait lorsque Corbett l'agrippa fermement par l'épaule. L'homme se dégagea et recula.

— Qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ? Sa voix trahissait la peur. Corbett rabattit son propre capuchon pour révéler son identité.

— Eh bien, Messire Hubert Seagrave ! dit-il. Ce n'est que moi, Hugh Corbett ! Je pensais bien avoir reconnu votre voix.

Il s'approcha :

— C'est bien Messire Hubert de la Chancellerie, n'est-ce pas ?

Deux mains potelées, molles et blanches firent glisser le capuchon et Hubert, lèvres pincées, fixa Corbett d'un regard glacial.

— Messire Corbett, chuchota-t-il, pourquoi êtes-vous là à rôder dans le noir ?

Hubert prit un air de jeune fille effarouchée :

— Me preniez-vous pour quelqu'un d'autre ?

— Où étiez-vous à l'instant ? interrogea Corbett.

— À mes prières. En quoi cela vous regarde-t-il ?

— Des prières !

Corbett sentit la colère battre à ses tempes.

— Impossible, Messire Hubert. Je doute fort que vous ne priiez jamais. Vous venez d'aller voir si vos amis du Pentacle vous ont laissé un message ou de l'argent. Vous êtes un traître, Messire Hubert, et je le prouverai !

Hubert plissa les yeux sous l'effort de la réflexion et Corbett sentit que son adversaire, sous son apparence grassouillette et ses manières élégantes de clerc royal, était en fait un homme dangereux.

— Vous n'avez aucune preuve, Messire Corbett, rétorqua Hubert d'un ton narquois.

— Vous ne m'avez même pas demandé ce qu'était le Pentacle, l'interrompit sèchement Corbett ; vous en faites peut-être partie, si cela est.

— Non ! s'écria Hubert d'une voix suraiguë. Pas du Pentacle, mais

des « Populaires », oui. Le parti du peuple. Mon père s'est battu et est mort à Evesham, mes oncles et cousins dans d'autres batailles, tandis que ceux qui avaient survécu allaient orner les gibets de Londres.

Il s'interrompt, les lèvres entrouvertes de rage et foudroyant Corbett du regard. En essayant de se calmer, il s'adossa à un four à briques.

— Vous n'avez pas de preuve, Messire Corbett, répéta-t-il.

Corbett hocha la tête en souriant.

— Oh, mais si ! Je connais votre chef, La Cagoule. Je sais qui elle est. Elle m'a révélé que vous étiez l'espion du Pentacle à la Chancellerie, mais que je devais vous prendre la main dans le sac !

— Elle ? murmura Hubert d'une voix rauque.

— Aucune importance ! ironisa Corbett. Vous leur avez parlé de moi. Vous avez averti Bellet que j'allais me rendre à St Mary-le-Bow. Vous avez dit aux assassins où j'habitais et quand je rentrais chez moi. Et surtout, vous leur avez raconté ma vie passée, mentionné ma défunte épouse et mon fils disparu, ainsi que mon amour pour la flûte. Vous avez pris des renseignements, vous les avez collectés comme un rat qui court partout dans la Chancellerie en ramassant des bouts de chandelle pour les ronger, des renseignements que vous vendiez au prix fort. Je peux le prouver. Après tout, il n'y a que peu de clercs à la Chancellerie, et je suppose que les bourreaux royaux commenceront par vous !

Corbett se rapprocha et vit la peur naître dans les yeux de Hubert.

— C'est la fin du Pentacle, chuchota-t-il. Et des « Populaires » aussi. Pendant que vous êtes là à regarder si vos maîtres vous ont laissé de l'argent en échange de vos renseignements, il est fort probable que le chancelier s'active déjà à lancer des mandats d'arrêt dans toute la ville. Et cela vous concerne peut-être. Vous avez été trahi, Hubert, par nul autre que La Cagoule. Elle m'a dit où et quand l'espion du Pentacle à la Chancellerie laissait ses messages. Je vous révélerais bien son nom, mais à quoi bon ? Vous allez mourir ! J'y veillerai !

Hubert se mordait les lèvres de peur et jetait des regards anxieux à la ronde.

— Je peux vous donner de l'or ! lança-t-il d'une voix rauque. Regardez !

Il ouvrit sa cape ; Corbett crut qu'il allait tirer sa bourse, mais fit un bond en arrière en voyant le reflet de l'acier, tandis qu'Hubert dégainait l'épée qu'il dissimulait sous son vêtement.

Corbett comprit que son adversaire n'était plus le clerc maniéré et mollasson qu'il avait connu, lorsqu'il vit Hubert manier l'épée comme un soldat expérimenté ou un bretteur des rues. Hubert avança sur lui et la pointe cruelle de son épée ne tremblait pas. Corbett dégaina

hâtivement son long poignard gallois, en reculant prudemment à la recherche d'un appui sans quitter Hubert des yeux.

— Messire Corbett, jeta Hubert, je vais vous tuer et ensuite disparaître.

Corbett allait répliquer lorsqu'il comprit son erreur : Hubert s'était soudain élancé sur lui, visant le coeur. Reculant maladroitement, Corbett trébucha contre un morceau de bois et tomba en arrière. Debout entre ses pieds, Hubert piqua la gorge de Corbett, poussant doucement l'épée jusqu'à ce que ce dernier sentît naître une douleur aiguë et couler un filet de sang.

— Eh bien, Corbett ?

Hubert pencha la tête de côté, comme s'il réfléchissait à ce qu'il convenait de faire ensuite. Corbett explorait frénétiquement le sol de ses doigts ; il n'y avait rien. Il saisit alors ce qu'il crut être du sable et le lança au visage de son adversaire, tout en roulant de côté, alors que Hubert brandissait son épée. Hubert tomba à genoux, hurlant de douleur.

— Je suis aveugle ! Je suis aveugle ! criait-il. Corbett renifla sa main et comprit que c'était de la chaux qu'il avait jetée. Il ramassa l'épée de Hubert et, sans l'ombre d'un remords, l'abattit d'un grand coup sur la nuque de son ennemi où elle s'enfonça profondément. Un jet de sang jaillit et, avec un long soupir, le corps s'écroula sur le côté et s'immobilisa. Corbett ne ressentait ni regret ni chagrin. Il essuya l'épée ensanglantée sur la cape de son adversaire et examina soigneusement le sol autour de lui. Près de l'endroit où il était tombé, il trouva la fosse à chaux et, traînant le cadavre par les talons, il le tira jusqu'au bord et l'y plongea doucement. Le corps surnagea quelques instants avant de disparaître lentement.

CHAPITRE XIX

Lorsque Corbett revint à la Tour, ce fut pour y trouver Sir Edward Swynnerton surexcité et la Tour sur le pied de guerre comme si l'on craignait une attaque. Sir Edward, Neville à ses côtés, ordonnait que l'on sellât des chevaux et préparât des chambres. Assis contre un mur, bouche bée et les traits tordus par l'angoisse, Ranulf ressemblait à une gargouille. Corbett l'appela ; un sourire radieux éclairant soudain son visage, l'adolescent rejoignit son maître d'un pas souple.

— Eh bien, Ranulf, dit Corbett, plus content de revoir son assistant qu'il ne l'aurait cru, t'es-tu bien amusé en ville ?

— Oui, répondit Ranulf. Je suis allé jeter un coup d'oeil à notre logement de Thames Street.

— Et tout était en ordre ?

— Autant que dans la Tour elle-même, répliqua Ranulf.

Il n'osa pas ajouter qu'il avait séduit Maîtresse Grant. Une belle femme, songea-t-il, avec des cuisses potelées à la peau soyeuse et de petits seins ronds. Tel un pont-levis, elle s'était rendue avec force couinements et gémissements, mais bien docilement en fin de compte.

Corbett eut des soupçons en le regardant. Il y avait anguille sous roche, mais il remit les explications à plus tard, car il avait aperçu Swynnerton qui s'avavançait vers lui en soufflant comme un boeuf.

— Je suis sûr que c'est à cause de vous, Messire ! aboya-t-il.

— Je vous demande pardon ? dit Corbett.

— Je suis sûr que c'est à cause de vous ! Swynnerton insista lourdement :

— La ville est remplie de soldats, et pas des nigauds ramassés par les sergents recruteurs, mais des troupes de métier, des mercenaires engagés par le roi et tenus généralement à bonne distance de la ville.

Le vieux soldat s'arrêta pour reprendre haleine avant de poursuivre :

— On va les envoyer ici. Je crois avoir compris également que le roi a convoqué le maire et les échevins à Woodstock et a ordonné aux shérifs de lever des troupes dans leurs comtés. On va fermer les ports...

— Et vous pensez que je suis le responsable ? l'interrompit brusquement Corbett.

Swynnerton s'approcha et Corbett sentit son haleine fétide.

— Messire, je sais que c'est vous. Vous êtes un homme très dangereux, n'est-ce pas ? Vous aviez raison à propos du prêtre et Dieu

sait ce que vous avez découvert d'autre ! J'ai hâte de vous voir partir ! Swynnerton fouilla sous sa cape et sortit une lettre scellée.

— Ceci est arrivé pour vous !

Il laissa négligemment tomber la missive dans les mains de Corbett et s'éloigna. Corbett examina le sceau personnel du chancelier et ouvrit soigneusement la lettre. Elle était fort élogieuse à son égard. Burnell y remerciait Corbett, « son cher et fidèle clerc, pour la brillante façon dont il avait mis à nu une conspiration qui s'était répandue, tel un chancre, dans la plus belle ville du royaume ». Il continuait en ordonnant brusquement à Corbett de se rendre sans tarder au palais royal de Woodstock près d'Oxford pour y être remercié par le roi lui-même.

Corbett replia la lettre avec un soupir et la mit dans sa besace. En toute autre occasion, il aurait été ravi de recevoir de tels ordres, car une rencontre personnelle avec le roi signifiait faveurs et protection pouvant faciliter un avancement difficile. Cela dit se raisonna Corbett, il serait heureux de s'éloigner de Londres et de la Tour pendant que se déroulerait la chasse aux conspirateurs. Il pensa à Alice et se demanda anxieusement si elle avait fui. Il fit demi-tour et revint à sa chambre ; ses angoisses et ses tourments lui rongeaient l'âme, menaçant de l'engloutir en un accès de dépression morbide. Il lui fallait agir, prendre une part active à ce qui se passait, tout plutôt que de se laisser entraîner dans le tourbillon effréné des regrets et du désespoir.

En quelques heures, Corbett avait obtenu de Ranulf qu'il trouvât deux chevaux et un poney de bât, sur lequel ils entassèrent tout leur bagage, soigneusement attaché. Ranulf était soulagé de partir, de quitter Londres où tant de dangers semblaient le guetter, car il en était arrivé à la conclusion qu'il était moins périlleux d'être un criminel ou un voleur qu'un représentant de la loi. De plus, comme il le clamait fièrement à qui voulait l'entendre, c'était la première fois qu'il voyagerait hors de la capitale. Quant à Swynnerton, trop heureux d'être débarrassé de Corbett qui avait rompu l'harmonie de la vie et la routine qui régnait à la Tour, il s'empressa de fournir au clerc énigmatique tous les documents nécessaires pour quitter la ville et se rendre à Oxford.

Juste à la tombée de la nuit, Corbett et Ranulf prirent congé de la garnison et, passant par la poterne, se mirent en route vers le nord. Corbett savait qu'il leur faudrait loger dans des auberges, mais il était décidé à quitter la ville le plus rapidement possible. Tout d'abord, Ranulf se montra enthousiaste et bavard, mais très vite les répliques sèches et les regards sombres de son maître ainsi que la fascination même du voyage le réduisirent au silence : il se contenta alors de chevaucher un peu en arrière, observant attentivement les environs et

essayant de maîtriser le poney de bât qui semblait l'avoir pris en grippe. Depuis leur départ de la Tour, qui se dressait hors du mur d'enceinte de la ville, ils n'avaient eu affaire à aucun représentant officiel de la cité, bien que les routes menant à Londres fussent surveillées par des patrouilles ; finalement ils tombèrent sur une troupe de soldats conduite par un sergent.

C'était ces mêmes soldats de métier, ces durs à cuire que, d'après Swynnerton, le roi avait envoyés dans la capitale, le genre d'hommes avec lesquels Corbett avait servi dans les marches du pays de Galles et au pays de Galles lui-même : ils avaient des traits durs, le teint hâlé et la peau tannée par le soleil et le vent, les cheveux coupés court pour que casques et couvre-chefs tiennent bien. Postés près d'un pont que Corbett devait franchir, ils les entourèrent calmement, Ranulf et lui. Leur chef examina les lettres et laissez-passer de Swynnerton tandis que ses hommes d'escorte jetaient un coup d'oeil aux chevaux et tâtaient avec nonchalance les paquets attachés sur le poney de bât dont le mauvais caractère les forçait à procéder avec les plus grandes précautions.

Après quelques questions, on leur permit de franchir le pont, et ils poursuivirent leur chemin dans l'obscurité grandissante jusqu'à ce que Corbett décidât de s'arrêter à une auberge dont l'enseigne, la lumière accueillante et les repas chauds furent les bienvenus malgré la paille sale du plancher, les tables souillées de bière et l'odeur infecte du suif et de la graisse animale. Là encore, ils trouvèrent un groupe de soldats, stationnés à l'auberge, et durent répondre aux mêmes questions avant qu'on les laisse à leurs bols de soupe fumante et à leurs paillasses de fortune sur un sol infesté de puces.

Leur périple dura quatre jours. Ils se joignaient parfois à d'autres voyageurs : marchands, camelots, colporteurs, quelquefois un homme de loi se rendant au tribunal d'Oxford ou des bandes d'étudiants au verbe haut qui, vêtus de longues toges rapiécées, retournaient à leurs études. Tous, dans la conversation à bâtons rompus qu'ils échangeaient avec Corbett et Ranulf, mentionnaient cette présence militaire accrue sur les routes de Londres.

Ils ne cessaient de s'interroger sur ses raisons d'être, tout en l'approuvant, car, malgré les ordonnances du roi pour tailler les haies, maintenir les routes en bon état et les rendre sûres, les attaques de bandits de grand chemin étaient fréquentes.

Corbett s'efforçait d'éviter toute compagnie, mais Ranulf, de toute évidence, raffolait de ces rencontres, en particulier de celles des dames voyageant en belles litières ouvragées tirées par deux chevaux, et Corbett dut intervenir plus d'une fois pour empêcher que son serviteur, comme il appelait Ranulf, ne provoquât la colère de leurs

compagnons par quelque offense.

Quand ils étaient seuls, ils appréciaient cette randonnée à travers buis, genévriers, chênes et hêtres. Parfois les bois étaient si touffus que les branches ravivées par le printemps formaient une voûte inextricable que ne pouvaient percer les pâles rayons du soleil. Tout cela imposait le silence à Ranulf, qu'effrayaient les forêts et l'obscurité inquiétante derrière les arbres, si différente de celle des rues et venelles de la capitale.

Corbett, lui, se sentait à l'aise, car cette nature lui rappelait les forêts sombres et profondes de l'ouest du Sussex, et celles, encore plus dangereuses, du Shropshire et des marches du pays de Galles. Parfois, traversant ou longeant les vallées souriantes et fertiles des Cotswolds, ils passaient par des villages entourés de leur mosaïque de champs. Les chaumières des vilains, de simples bâtiments tout en longueur avec un grenier à l'étage et une cuisine ou une resserre à l'arrière, étaient quelquefois dominées par le manoir carré et fortifié du seigneur ou du bailli.

Corbett n'y prêtait guère attention, mais Ranulf s'étonnait des dimensions et de l'exposition de ces demeures, qu'il comparait à haute voix aux taudis infestés de rats de la capitale. En toute autre circonstance, Corbett l'aurait réprimandé et lui aurait fait presser le pas, mais il s'aperçut que l'enthousiasme évident de l'adolescent devant les nouveautés qui l'entouraient lui permettait d'oublier un peu son anxiété à propos d'Alice.

Se rendant compte que Ranulf ne connaissait rien aux travaux des champs, il lui montra le pré communal où paissait le bétail des villageois et les troupeaux de cochons fouissant près des taillis et des forêts. Il s'arrêta même une fois pour lui expliquer l'utilisation d'une lourde charrue à deux roues, tirée par des boeufs et guidée par un bouvier attentif à ce que le coutre à épaisse lame pénètre droit et profondément dans la terre. Derrière lui, le laboureur prenait des semences dans un gros sac pendu à son cou et les lançait dans le sillon juste tracé, tandis que des gamins, du tir adroit de leurs frondes, décourageaient les corbeaux voraces qui piquaient droit sur les sillons. Corbett vit que Ranulf comprenait à peine de quoi il parlait, mais il fut ému par l'intensité de la curiosité enfantine de son compagnon.

Enfin, le relief se fit plus plat et ils longèrent la rivière à l'approche d'Oxford. Corbett dut patiemment expliquer à Ranulf que Londres n'était pas la seule grande ville du royaume, ce que Ranulf comprit vite en approchant des portes de la cité et en pénétrant dans la ville elle-même après en avoir contourné l'imposante forteresse. Cela faisait des années que Corbett avait quitté Oxford, mais peu de choses semblaient avoir changé : il y avait toujours autant de clercs, d'étudiants, d'administrateurs corpulents, d'érudits professeurs, de

docteurs en théologie, philosophie, logique et Écritures saintes.

Corbett décida de loger à New Hall et obtint, sans trop de difficultés, une simple cellule aux murs chaulés pour lui-même et Ranulf, ainsi qu'un abri pour leurs chevaux à une auberge proche. À la grande surprise de Ranulf, Corbett demanda immédiatement à la buanderie de New Hall qu'on lui monte un baquet d'eau chaude ; il se déshabilla et s'y plongea pour se débarrasser de la crasse due à son séjour à la Tour et au voyage jusqu'à Oxford. Il insista ensuite pour que Ranulf en fit autant, et lorsque ce dernier eut fini, l'eau était d'un noir d'encre. Sur l'ordre de Corbett, le baquet fut vidé et à nouveau rempli ; puis Corbett y remit le malheureux Ranulf qui, enveloppé dans une cape, était resté debout à trembler, et lui ordonna de se laver et de nettoyer les vêtements qu'il lui lança avant de sortir pour se rendre à la bibliothèque de New Hall.

Un peu plus tard, il y fut rejoint par un Ranulf décrotté et bien propre. Désireux d'adoucir l'humiliation et la colère évidentes du jeune homme pour son bain forcé, Corbett lui fit visiter la bibliothèque en lui montrant les recoins réservés à la lecture et la centaine de livres précieux dont elle s'enorgueillissait. Chacun d'eux, à la superbe reliure de vélin, était attaché par une chaîne cadénassée. Corbett en expliqua la valeur et les soins jaloux qu'en prenait le Hall, exprimés par l'avertissement écrit sur chaque couverture : « Lecteur, lave-toi les mains pour que, sur ces pages immaculées, ne reste aucune trace de doigt sale ! »

De la chapelle où se trouvait cette bibliothèque, Corbett emmena Ranulf au grand réfectoire voûté, où ils prirent un léger repas avant de regagner leur modeste cellule pour y dormir et préparer leur étape du lendemain jusqu'à Woodstock. En entendant les ronflements de Ranulf, Corbett sut qu'il s'était vite endormi et ne put que lui envier son insouciance pendant que lui se retournait sur son lit étroit en pensant avec angoisse à Alice, se rappelant les patrouilles qu'ils avaient croisées sur le chemin d'Oxford, et en repassant en esprit le faisceau de preuves qu'il avait amassées pour étayer ses accusations contre elle et sa secte. Toujours déchiré entre son amour et son devoir, il tentait encore de résoudre ce dilemme lorsqu'il s'endormit d'un sommeil agité où se croisèrent Alice, Burnell, le sardonique Bellet, le bois crépitant des bûchers de Smithfield et le grand gibet noir et sinistre des Elms, se détachant sur le ciel.

Il fut réveillé par Ranulf juste après l'aube. Il se leva, s'aspergea le visage d'eau froide, prise dans l'aiguière de cuivre fixée à la table de toilette en bois, avant de revêtir rapidement les habits de cérémonie qu'il avait apportés pour l'occasion. Puis il examina un Ranulf vêtu de ses plus beaux atours et exprima sa satisfaction. Ils se dirigèrent

ensuite vers les cuisines et la laiterie de New Hall pour y déjeuner de pain de seigle et de petite bière.

Leur voyage jusqu'à Woodstock fut sans histoire : contournant le village, ils suivirent la large allée très fréquentée qui traversait un parc bien entretenu jusqu'au palais de Woodstock. C'était la première fois que Corbett s'y rendait et il fut surpris de voir que ce n'était guère plus qu'un grand manoir situé sur la crête d'une petite colline. Le bâtiment principal en était le corps de logis dont la tourelle, se détachant clairement sur le ciel, dominait les autres édifices, bureaux et chapelles, que l'on y avait ajoutés plus tard. La construction ayant dépassé le vieux mur d'enceinte, un nouveau mur crénelé était en voie d'achèvement. Une activité débordante y régnait : des chariots remplis de marchandises se frayaient un chemin à partir de la porte principale, des courtisans en habits de soie et capes bordées d'hermine passaient bras dessus, bras dessous, en observant tout ce remue-ménage avec arrogance ; des clercs, des officiers de la cour et des messagers royaux se hâtaient, tout imbus de leur importance, tandis que, dans le parc, se dressait le camp des chevaliers et soldats de la Maison du roi ainsi que les différentes suites des grands barons.

Jurant et grommelant, Corbett et Ranulf parvinrent péniblement, malgré la foule, à la porte principale, aidés fort efficacement par le poney de bât au caractère exécrable, dont les dents acérées et les sabots virevoltants s'avèrent remarquablement persuasifs. Des hommes d'armes, lances croisées, barraient l'entrée de l'immense porte et derrière eux se tenait un groupe de bannerets de la Maison du roi, revêtus presque entièrement de leur armure, épées tirées, tandis que les archers royaux patrouillaient sur le chemin de ronde au-dessus, comme l'avait déjà remarqué Corbett. Il fallut qu'il montrât les sauf-conduits de Burnell et de Swynnerton pour avoir accès à la cour intérieure où on les débarrassa prestement de leurs chevaux et de leurs armes. Puis l'un des bannerets consentit à regret à envoyer un serviteur chercher le chambellan du roi. Celui-ci finit par arriver, soufflant comme un phoque pour s'être trop pressé. Le petit homme chauve, bombant le torse et habillé avec trop de recherche, ressemblait à un gros pigeon dont il avait par ailleurs la démarche sautillante. Il se présenta comme étant Walter Boudon, et ses petits yeux ronds comme des billes s'illuminèrent à la mention du nom de Corbett.

— Venez ! dit Boudon en claquant des doigts.

— Où ? demanda Corbett.

— Chez le roi ! Chez le roi ! Boudon eut l'air surpris :

— N'est-ce pas pour cela que vous êtes venu ?

La stupéfaction fit se rider son visage rond et lisse tandis que ses

lèvres se pinçaient sous l'agacement :

— Le roi vous attend ! bégaya-t-il. Veuillez me suivre !

Faisant demi-tour, il s'éloigna en se dandinant, suivi de près par Corbett et Ranulf.

Corbett était éberlué, car, connaissant les coutumes de la cour et de la Maison du roi, il s'était attendu à devoir patienter pendant des journées entières. Boudon les précéda dans un dédale d'étroits passages : ils gravirent un escalier, traversèrent une laiterie, des cuisines et une petite chapelle et débouchèrent, par un autre escalier, dans la grand-salle du manoir, longue et vaste, surmontée d'une charpente dont les hautes voûtes s'élançaient au-dessus de leurs têtes. Cette salle était à nulle autre pareille, de par son carrelage rouge vernissé et sa grande baie trilobée, baignée par le soleil printanier qui tombait sur une belle table en chêne trônant sur une estrade au fond de la pièce. Ranulf regardait tout cela bouche bée, et Corbett lui-même était impressionné par le luxe du grand hall. Aux murs pendaient des tentures de velours et de laine tandis que des tapis coûteux, richement ouvragés, recouvraient le sol. Coins et niches abritaient des buffets et des bahuts aux portes superbement décorées de fer forgé. Des bûches se consumaient en crépitant dans la grande cheminée, sur la paroi de gauche, tandis qu'assis sur des chaises délicatement sculptées, un homme et une femme, enveloppés de fourrures, se penchaient sur un échiquier posé sur la table qui les séparait.

Boudon chuchota à Corbett et à Ranulf de rester où ils étaient avant de traverser lentement la salle. Tête respectueusement baissée, il murmura à l'oreille de l'homme assis et, son corps grassouillet à moitié tourné, il lui désigna Corbett et Ranulf. L'homme déplaça un pion et, regardant franchement Corbett, l'interpella :

— Approchez, Messire ! Il fait froid et je n'ai pas l'intention de bouger de cette chaise. Boudon, continua-t-il à l'adresse du petit majordome replet, apportez du vin épice.

Corbett et Ranulf s'avancèrent et mirent genou à terre, Ranulf ne s'y résolvant que sur la soudaine insistance de Corbett qui avait reconnu la voix dure et impérieuse du roi, entendue pour la dernière fois, bien des années auparavant, dans une vallée perdue balayée par la neige. Corbett présenta Ranulf et lui-même.

— Oui, oui, Messire !

On discernait quelque impatience dans la voix du roi :

— Nous savons bien qui vous êtes !

Il frappa dans ses mains et des serviteurs apparurent de nulle part, apportant des tabourets sur lesquels Corbett et Ranulf furent priés de s'asseoir.

Corbett s'exécuta, se sentant vaguement ridicule, car les sièges

bas le forçaient à lever la tête, tout en s'appliquant à écarter le museau baveux et le nez humide d'un grand lévrier curieux qui ne s'éloigna nonchalamment qu'après avoir reçu un coup de pied royal.

Le souverain était simplement vêtu d'une cotte bleue qui descendait jusqu'à des bottes en cuir noir, et il portait sur cette cotte un surcot à chaperon dont le col et les longues manches étaient richement bordés d'hermine. Les seuls signes distinctifs de son rang étaient un mince cercle d'or autour du front et de lourds bracelets d'or aux poignets. Le roi scruta Corbett et celui-ci le regarda également, notant les mèches grises dans les cheveux blond pâle et la barbe courte qui encadrait les lèvres fines du souverain.

Édouard avait vieilli depuis le pays de Galles ; pourtant son regard était toujours aussi frappant et son grand nez charnu le faisait toujours ressembler à un de ses orgueilleux faucons de chasse. Édouard observa encore Corbett avant de se pencher avec un sourire et de lui taper sur l'épaule :

— Je me souviens de vous, Messire Corbett, du temps où nous étions en pays de Galles. Il semble que nous vous soyons, une fois encore, redevables de nous avoir sauvé la vie. J'ai lu les lettres du chancelier.

Il s'interrompt pour s'éclaircir la gorge :

— Remarquable travail de déduction ! Le roi se retourna vers sa compagne qui lui posait une question, d'une voix nasillarde qui donnait une curieuse résonance à son français normand. Édouard lui répondit doucement et la présenta à Corbett qui s'inclina devant la reine, la bien-aimée Aliénor de Castille.

Aliénor était une beauté espagnole, une brune au teint mat et aux traits délicats et sensibles que rehaussait la guimpe de mousseline blanche qui recouvrait sa tête et encadrait son fin visage. Une robe bleue brochée d'or, parée d'une chaînette d'or à la taille et de dentelle de Bruges au cou et aux poignets, revêtait un corps qui, Corbett le savait, captivait le souverain depuis leurs fiançailles plus de trente ans auparavant. Malgré la fragilité de ses traits, Corbett savait qu'Aliénor, très éprise de son époux, l'avait suivi à la croisade et à la guerre en Gascogne et au pays de Galles. Elle lui avait donné des enfants, mais jusqu'à cette année, aucun enfant mâle n'avait survécu. Pourtant son emprise sur Édouard était totale. Même l'ameublement coûteux de cette salle devait être son idée, car Aliénor était réputée pour aimer autant la vertu que le luxe.

Quand le roi eut fini de parler, Aliénor se retourna, le visage rayonnant de bonheur, et tendit à Corbett une petite main chargée de bagues, que celui-ci baisa, comprenant que quiconque avait sauvé la vie du roi avait droit à l'entière gratitude et à la protection de la reine.

Il perçut son léger parfum et pensa immédiatement à Alice, ressentant une bouffée de colère passagère à la pensée de ce que ces deux personnages royaux lui avaient coûté.

Il leva soudain les yeux avec stupéfaction en entendant la reine prise d'un fou rire ; elle désignait l'endroit, derrière lui, où se trouvait Ranulf. Corbett se retourna et faillit éclater de rire, lui aussi, en voyant le visage blême, les yeux écarquillés et la mâchoire pendante de l'adolescent visiblement pétrifié et éperdu devant cette présence royale. Corbett lui toucha le genou pour le rassurer tandis que le roi s'adressait à lui en un anglais qui parodiait presque les intonations d'un Londonien. Après avoir bégayé une brève réponse, Ranulf, tête baissée, redevint silencieux pendant que le roi appelait Boudon et lui demandait de verser le vin que des serviteurs avaient apporté. Ce ne fut qu'alors que Corbett se vit questionner soigneusement sur tout ce qu'il avait découvert au sujet de la mort mystérieuse de Duket.

CHAPITRE XX

Le roi écouta attentivement Corbett, ne l'interrompant que de temps à autre pour lui poser une question ou se faire préciser un détail. La reine lançait parfois une brève remarque ou une interrogation abrupte. Le temps passa, on servit encore du vin, cette fois-ci avec des friandises qui collèrent à la bouche de Corbett et lui donnèrent un peu mal au coeur. Le clerc arriva enfin au bout de son récit ; il avait évité de trop parler d'Alice, minimisant par de petits mensonges sa participation au complot de haute trahison, mais il ne savait pas de façon certaine si le roi ignorait ou non tous les faits. Le souverain paraissait être parfaitement au courant et son regard perspicace qui jugeait Corbett semblait deviner que ce dernier lui cachait quelque chose. Pourtant, il avait l'air satisfait et, lorsque Corbett eut terminé son rapport, le silence se fit : le roi contemplait le feu, caressant la main de son épouse par-dessus la table Il se leva, sa haute taille dominant Corbett :

— Vous avez bien travaillé, Messire ! lança-t-il d'une voix rauque. Très bien. Je ne l'oublierai pas. Considérez ceci, dit-il en remettant deux bourses bien rebondies au clerc, comme une simple marque de notre profonde gratitude. Il y en aura bien davantage, ajouta-t-il doucement en regardant tour à tour Corbett et Ranulf. Mais ce sera pour plus tard. Le roi tapa sur l'épaule de Corbett.

— Je vous souhaite un agréable séjour ici. Vous êtes un fidèle serviteur de la Couronne et vous avez choisi la voie qu'il fallait, quoi que vous en pensiez maintenant.

Sur ce, il sortit, son épouse le suivant en un tourbillon de soie et de parfum presque avant que Corbett et Ranulf aient eu le temps de se lever. Corbett repensa à ce qu'il avait dit au roi. Il soupira et sourit à Ranulf toujours frappé de stupéfaction.

— Allez, viens, Ranulf ! lança-t-il jovialement. Le roi nous a dit de passer un agréable séjour ici. Obéissons-lui !

Corbett resta plus d'une semaine à Woodstock, participant avec joie aux cérémonies et aux fêtes de la cour célébrant Pâques et la fin de la Semaine sainte. Progressivement, Ranulf perdit ses craintes et Corbett le regarda, avec un amusement cynique, faire les yeux doux aux dames de la cour avec sa vulgarité et son peu de discrétion habituels. Corbett était à la fois fasciné et affligé par l'obsession de l'adolescent pour le beau sexe. Les dames raffinées de la cour voyaient les choses différemment, et certaines se retrouvèrent dans le lit de

Ranulf et épuisèrent pour leur plaisir un jeune homme qui aurait dû se balancer au bout d'une corde depuis des semaines.

Les jours passaient. Corbett sentait le rythme effréné de la vie à la cour calmer son anxiété et ses regrets au sujet d'Alice, bien que les nouvelles de Londres fussent particulièrement sinistres. On avait perquisitionné en ville et dans la campagne environnante, procédé à des arrestations qu'avaient suivies des procès sommaires devant les tribunaux du royaume et des exécutions rapides au gibet et au bûcher de Smithfield. En dépit de son apparente sérénité, le roi était, au fond de son coeur, furieux d'être tenu éloigné de sa ville par des rebelles, des partisans secrets du défunt, mais encore détesté Montfort.

Corbett serait bien resté à Woodstock, entraîné par la vie de la cour et chargé de tâches mineures par le roi, si Burnell n'avait changé tout cela. Environ dix jours après son arrivée à Woodstock, Corbett reçut une lettre qu'il ouvrit, les doigts tremblants, ayant reconnu l'écriture ferme et élancée du chancelier.

Robert Burnell, évêque de Bath et de Wells, chancelier d'Angleterre, à son clerc bien-aimé, Hugh Corbett, salut ! Les renseignements que vous nous avez envoyés se sont avérés fort précieux pour l'arrestation et la mise en accusation des traîtres dans notre capitale. Des soldats envoyés à Londres par le roi ont encerclé et investi la taverne de La Mitre dans St Mark's Lane. Tous les individus qui s'y trouvaient furent appréhendés et emmenés à la Tour pour y être interrogés. On ne put, cependant, trouver trace de la propriétaire, une femme connue sous le nom d'Alice-atte-Bowe. Mais d'autres, qui eurent moins de chance et ne purent s'enfuir, furent mis à la question, une fois à la Tour, et interrogés pendant des jours sur le meurtre de Lawrence Duket. Certains moururent ; mais l'un d'eux, un géant nommé Peter, garde du corps d'Alice et ancien bourreau, fit finalement des aveux complets. Il semblerait que ce parti des « Populaires » ou révolutionnaires, partisans reconnus du défunt Montfort, ait été infiltré et contrôlé par un groupe encore plus dangereux, une secte adonnée à la magie noire appelée le Pentacle.

Ses membres rejetaient la croix du Christ et voyaient en l'hérétique Fitz-Osbert un saint épousant des théories visant à éliminer l'autorité du roi et de l'Église et toute autre autorité dans le royaume. Ils célébraient des cérémonies sataniques et suivaient des rites abominables dans des cimetières abandonnés ou, plus souvent, dans la crypte d'une église désaffectée de Southwark. Le chef de ce groupe, surnommé La Cagoule, était, comme l'avoua abjectement Peter, cette Alice-atte-Bowe à qui appartenait la taverne de La Mitre. D'autres membres de ce groupe étaient des marchands prospères et même des représentants officiels de la municipalité. L'un d'eux, Ralph Crepyn, était spécialement chargé de réunir des fonds, par tous les moyens possibles, pour aider le Pentacle et le parti

des « Populaires » à mener à bien son projet de tuer le roi, lorsqu'il serait rentré de Woodstock pour aller à Westminster en passant par Cheapside.

L'assassinat du roi aurait été suivi d'une révolte générale. Le dessin que vous avez trouvé dans la bible de Bellet montrait que les traîtres auraient utilisé l'église St Mary-le-Bow, comme ils l'avaient fait pour y cacher les armes, ce qui explique la devinette de ce pauvre Savel que vous avez mentionnée dans votre rapport. Nous avons trouvé maintes armes dissimulées dans le cimetière. La mort de Crepyn, puis l'assassinat de Duket changèrent tout cela, car vous êtes alors entré en scène et avez tellement effrayé les rebelles qu'ils engagèrent des tueurs à gages pour vous suivre et vous éliminer.

Il semblerait également — mais je ne vous en blâme pas ! — qu'Alice-atte-Bowe ait tenté par d'autres moyens de vous détourner de votre devoir. Heureusement, aucune tactique n'a réussi. Le criminel qui a avoué, Peter, confessa également qu'il ne savait pas où se trouvait actuellement ladite Alice-atte-Bowe qui s'est mystérieusement enfuie la veille du jour où furent arrêtés ses camarades. Cependant Peter nous a fourni d'autres noms, et les sergents royaux ont rapidement arrêté de nombreuses personnes dans la capitale. Un groupe essaya bien de résister en se barricadant dans une maison de Walbrook. Les archers royaux y mirent le feu et abattirent tous ceux qui s'échappaient. Londres a maintenant été nettoyé de cette vermine et a recouvré sa loyauté envers notre noble souverain. Je vous prie donc instamment de revenir ici le plus vite possible. Dieu vous bénisse. Écrit à Westminster. Juin 1284.

Corbett poussa un soupir de soulagement. Ainsi Alice avait réussi à s'enfuir. Il était d'accord avec Burnell : lui aussi voulait rentrer à Londres, au grand dam de Ranulf auquel il ordonna immédiatement de faire les paquets. Corbett prit congé du roi et, le jour même, Ranulf et lui reprenaient la route du sud. C'était étrange de chevaucher dans la campagne qui sentait déjà l'été, loin du bruit et de l'agitation de la cour. Toutefois Corbett se sentit à nouveau envahi par ses angoisses et ses craintes, et, poussé par cette sensation de profonde panique, il pressa le pas, ce qui fit oublier à Ranulf son ressentiment à devoir quitter les voluptés de la cour à peine entrevues.

Il ne leur fallut que quelques jours pour atteindre les faubourgs de la capitale. Laissant Ranulf et les chevaux à une auberge au bord du fleuve, Corbett loua une barque pour se rendre à Westminster, où il arriva aux environs de midi, quatre jours après être parti de Woodstock. En traversant le Grand Hall, il ressentit une sensation de danger et de surexcitation. C'était toujours la même chose après une crise, constata-t-il. Il fallait écrire des mandats d'arrêt, rédiger des lettres, enregistrer des procès, inscrire et sceller des aveux et des

témoignages. Tout cela signifiait une surcharge de travail pour des clercs qui étaient gagnés par la peur, la tension et l'agitation qui émanaient des documents passant entre leurs mains. Corbett s'efforça de ne pas voir leurs salutations ou leurs tentatives pour lui parler. Il voulait rencontrer Burnell le plus vite possible et éviter de se laisser entraîner dans des conversations sans intérêt. Il remarqua cependant que certains des principaux clercs le fixaient d'étrange façon, détournant leur regard quand le sien s'attardait sur eux.

Burnell se trouvait dans ses appartements, mais le clerc dut attendre et patienter des heures avant que le chancelier le fasse appeler dans l'après-midi : Burnell, toujours emmitouflé dans ses habits, était presque noyé par un océan de documents éparpillés, roulés ou étendus à plat sur le grand bureau. Il dévisagea Corbett lorsque celui-ci entra, ses yeux sombres et enfoncés examinant soigneusement le clerc avant de lui désigner un siège et de lui verser un gobelet de vin fort de Gascogne. Corbett s'assit et sirota sa boisson, attendant que Burnell, qui fixait le fond de son verre, prît la parole.

— Hugh, dit Burnell en reposant son gobelet, vous avez fait du bon, du très bon travail. Ce nid de traîtres a été détruit ; certains ont été soumis à la torture et d'autres, plus nombreux, ont été pendus. Les escarcelles de quelques-uns vont souffrir, continua-t-il avec un sourire mauvais. Ils vont faire d'énormes donations. Des prêts pour garantir leur future bonne conduite. Le rôle que vous avez joué ne sera pas oublié. Oh ! ajouta Burnell comme s'il venait juste d'y penser, et Messire Hubert Seagrave ? Savez-vous où il se trouve ?

— Seagrave, répondit calmement Corbett, était un traître et je l'ai exécuté. Il vendait ses renseignements au plus offrant ; il méritait de mourir.

Le chancelier allait parler, mais il se retint et se mit à ranger des documents sur son bureau.

— Et il y avait cette femme, dit-il lentement. Cette Alice-atte-Bowe dont la mère était une Fitz-Osbert.

Une patrouille à cheval l'a arrêtée sur la route de Douvres et l'a ramenée à Londres.

— Et alors ?

Corbett entendit, comme un son lointain, sa voix jaillir comme de la glace qui se brise.

— Et alors quoi ? dit Burnell.

— Cette femme ! s'écria Corbett.

Il sentait son cœur battre la chamade.

— Cette femme ! Que lui est-il arrivé ? cria-t-il.

— Oh ! répondit Burnell sans lever les yeux. Elle n'a pas été torturée. Elle a fait des aveux formels avant de nous maudire tout

aussi formellement. On l'a traînée devant les tribunaux royaux et on l'a accusée de haute trahison, assassinat et sorcellerie. Alice-atte-Bowe a été déclarée coupable de ces crimes et les a expiés sur le bûcher de Smithfield.

La voix du chancelier s'éteignit ; Corbett, le visage livide, voyait ses pires cauchemars se réaliser. Ce ne fut que parce qu'il s'était pratiquement préparé à cette nouvelle qu'il put empêcher le terrible martèlement à ses tempes et la plainte stridente dans sa tête de le faire hurler. Il était assommé. Des images tourbillonnaient dans son cerveau comme des roues enflammées. Il entendit le chancelier tousser et reprendre la parole :

— Je suis désolé, Hugh. Vraiment désolé. Moi aussi je la trouvais très belle. Elle vous a laissé ceci.

Il lança à Corbett un petit gant de soie noire.

— Elle n'a pas donné d'autre message : Elle n'a pas souffert.

La voix de Burnell trembla légèrement :

— Je me suis assuré qu'elle ne souffrirait pas. On lui a fait boire du vin mélangé à de fortes drogues, avant que le bûcher de Smithfield soit allumé. Frappé de stupeur, Corbett entendit la voix, comme lointaine, du chancelier, mais il n'en avait cure. La bouche sèche, pris de vertiges, il vit la pièce tourner et se sentit nauséux et faible. Il se leva, le petit gant noir fortement serré à la main. Il entendit Burnell lancer un ordre, mais il sortit de la pièce en repoussant des officiers stupéfiés qui ravalèrent leurs protestations à la vue de son air défait.

Finalement, le clerc se fraya un chemin hors du Grand Hall et courut presque jusqu'au quai où, hors d'haleine, il s'effondra sur les marches croulantes et battues par les vents. Il s'efforça de reprendre son souffle et d'apaiser les battements fous de son coeur. Alice n'était plus là, elle était morte, le monde était vide sans elle. Une mouette cria sur fond de ciel plombé. Corbett porta le gant à son nez ; s'en exhalait un léger parfum évoquant la nature même d'Alice. Le gant était presque chaud contre la peau glacée de son visage. Corbett le tint doucement dans sa main, puis le laissa tomber dans le fleuve comme une fleur noire et rare. Le gant flotta et frémit avant d'être saisi et entraîné par le courant, caressé par les eaux qui l'emportèrent vers l'immensité de la mer.

NOTE DE L'AUTEUR

L'extrait suivant, tiré d'une chronique de Londres écrite en latin, pourra intéresser le lecteur. En voici la traduction :

En cette année, Lawrence Duket, orfèvre de Londres, blessa mortellement Ralph Crepyin dans Cheapside avant de se réfugier dans l'église St Mary-le-Bow. Ensuite certains malfaiteurs amis dudit Ralph pénétrèrent dans l'église la nuit venue et tuèrent ledit Lawrence en le pendant à une barre de fenêtre. Une enquête fut ouverte et le verdict du coroner fut que ledit Lawrence s'était suicidé ; sur la foi de cela, le corps fut tiré par les pieds jusqu'à l'extérieur de la ville et enterré dans un fossé. Peu après, grâce à la confession d'un adolescent qui avait passé la nuit avec ledit Lawrence la veille de sa mort, mais qui avait fui ensuite, on apprit la vérité. Sur la foi de quoi, on emprisonna une certaine Alice-atte-Bowe, auteur du crime, ainsi que seize hommes ; la plupart furent pendus et la femme brûlée vive. L'église fut mise sous interdit par l'archevêque de Canterbury, ses portes et fenêtres furent barricadées avec des branches d'épineux. Lawrence Duket fut exhumé du fossé et enterré en terre consacrée.

Alice-atte-Bowe a donc bien existé. Elle était l'organisatrice d'une bande ou d'une secte qui commit sacrilèges et meurtres dans l'église St Mary-le-Bow en 1284. Londres était alors en plein changement et chaos politiques, et cet assassinat peut fort bien avoir été lié à la politique trouble de cette époque. Montfort fut massacré à Evesham de façon sanguinaire et immonde, et ses partisans plus tard se livrèrent à des assassinats. L'église St Mary-le-Bow fut le centre de pratiques sataniques, car Fitz-Osbert, qui a réellement existé, détint pendant quelque temps un pouvoir⁽²⁶⁾ politique considérable dans la capitale.

- {1} Voir *Satan à St Mary-le-Bow, l'Ange de la mort, le Prince des ténèbres*.
- {2} Voir *La Couronne dans les ténèbres*.
- {3} Voir *Un espion à la chancellerie ou le Feu de Satan*.
- {4} Publié par la Commission des Archives en 1844
- {5} Puddlicott apparaît dans *la Mort en capuchon*
- {6} Appelée ainsi en raison des arcades de pierre (*bow* : arc/ arcade) qui ornaient un édifice pour la première fois à Londres. (N.d.T.)
- {7} Henri III (1207-1272), contemporain de Saint Louis, est contraint par les barons d'Angleterre — Simon de Montfort en tête — à accepter en 1258 les « Provisions » d'Oxford qui limitent son autorité royale. S'ensuit une guerre civile entre forces baronniales et royales. Ces dernières, conduites par le prince Édouard, battent Simon de Montfort à Evesham (1265). À la mort de son père, Édouard devint roi sous le nom d'Édouard I (1239-1307). Fin politique et stratège, il établit son « Parlement modèle », soumet définitivement le pays de Galles, fait la guerre aux Écossais et entre en conflit avec Philippe le Hardi et Philippe IV le Bel à propos de son duché d'Aquitaine. L'action du livre se passe en 1284. (N.d.T.)
- {8} Simon de Montfort, comte de Leicester (1208-1265), était le troisième fils de Simon de Montfort, chef de la croisade contre les albigeois (1150-1218). (N.d.T.)
- {9} Aliénor de Castille, morte en 1290. Édouard f éprouva tellement de chagrin à sa mort qu'il fit ériger des « croix d'Aliénor » (*Eleanor Crosses*) à chaque endroit où s'arrêta son cortège funèbre. (N.d.T.)
- {10} Llewelyn II, prince gallois à qui le roi Édouard déclara la guerre en 1276. (N.d.T.)
- {11} L'abbaye de Westminster venait d'être reconstruite par Henri III (père d'Édouard Ier) pour abriter la châsse d'Édouard le Confesseur. (N.d.T.)
- {12} Aliénor de Provence (1222-1291), fille de Raimond Béranger IV de Barcelone, comte de Provence. (N.d.T.)
- {13} L'Échiquier est le ministère des Finances depuis l'époque de Henri Beauclerc (1068-1135). (N.d.T.)
- {14} Greyfriars : les franciscains, appelés ainsi à cause de la couleur de leur habit. *Grey* : gris ; *friars* : frères. (N.d.T.)
- {15} *Wolfsheads* : têtes de loup. (N.d.T.)
- {16} Le Guildhall s'apparente à l'hôtel de ville.
- {17} Le roi Jean sans Terre (1167-1216). {N.d.T.)
- {18} Le marsouin était considéré comme un poisson et surtout apprécié pendant le Carême
- {19} Henri II, premier roi de la dynastie Plantagenêt (1133-1189), arrière-grand-père d'Édouard Ier
- {20} Assassins (ou Hashâshin, « fumeurs de haschisch »), secte chiite de l'Asie occidentale fondée au XI^e siècle et qui joua en Syrie et en Iran un rôle important durant deux siècles. (N.d.T.)
- {21} Le prince David, frère du prince Llewelyn, fut exécuté en 1283. (N.d.T.)
- {22} *Bow* : arc. (N.d.T.)
- {23} Construite en pierre de Caen, en 1078 sous Guillaume le Conquérant. (N.d.T.)
- {24} Guillaume II le Roux (1056-1100), fils de Guillaume le Conquérant, tué dans des circonstances mystérieuses dans la New Forest. (N.d.T.)
- {25} Richard Ier Cœur de Lion (1157-1199), grand-oncle du roi actuel Édouard Ier. (N.d.T.)
- {26} Guillaume, duc de Normandie, avait envahi l'Angleterre en 1066 et instauré une administration nouvelle.

Table of Contents

LE MONDE DE HUGH CORBETT

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

NOTE DE L'AUTEUR